

A AMSTERDAM
Chez JAQUES DESBORDES.

REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES,

*Faites dans un Voyage d'*ITALIE *en* HOLLANDE *dans l'Année* 1704.

Contenant les Mœurs, Interêts, & Religion, de la

CARNIOLE, CARINTHIE, BAVIERE, AUTRICHE, BOHEME, SAXE, & DES ELECTORATS DU RHIN.

Avec une RELATION des Differens qui partagent aujourd'hui les CATHOLIQUES ROMAINS dans les PAÏS-BAS.

TOME PREMIER.



Fin. v. 50.

A COLOGNE,

Chez JAQUES LE SINCERE.

M. DCCV.


EX BIBLI CA
P.M. GERARDI
CAPASSI FLO


D. S A.



PREFACE.

VOici encore un Voyage après tant d'autres, qui ont vû le jour. Ce n'est pas une grande loüange pour nôtre siécle qu'on prenne tant de plaisir à lire des inutilitez, dont la plûpart de ces livres sont remplis. Mais qu'y faire? On aime à savoir des détails, & des particularitez, qui ne nous interessent nullement, & on néglige l'étude des choses qui pourroient contribuer à former nôtre esprit & nos mœurs. La fable de l'Ane plût davantage

aux Peuples d'Athénes, que les discours instructifs que lui faisoit le Philosophe, qui le convainquit par le récit de cet Apologue de son peu de jugement. L'Auteur publiant donc cet Ouvrage ne prétend pas de faire un grand régal au public, mais de donner quelque amusément, avec tant d'autres aux curieux, qui voudront bien prendre la peine de le lire, & qui ne se rebuteront pas de la lecture de beaucoup de pauvretez. Il y en a sans doute dans son livre, mais peut-être y a-t-il encore d'autres choses qui ne paroîtront pas tout à fait telles par rapport à leur matiere. On y lit une ébauche assez circonstan-
tiée

tiée de l'état des lieux dont il parle, & des personnes considérables, qui y sont, dont au moins la connoissance reviendra à quelque chose, puis qu'on aime toûjours un peu à connoître ceux qui donnent le branle aux affaires du monde, ou qui y expriment en quelque façon; leur situation par rapport à la guerre présente, n'y est pas oubliée, mais on n'en parle que selon les notions communes, ou un peu moins que communes, sans toutefois en garantir l'entiere verité, qui ne doit être connuë que de bien peu de personnes, & celles-ci selon les meilleures régles de leur bonne conduite, ne doivent être com-

prises

prises de personne. Il y est parlé de quelques Provinces, dont on ne voit pas trop de Relations, & par tout l'Auteur s'est si scrupuleusement attaché à ne rien dire que de bien connu, & de vrai, que peut-être dans ce qu'il touche, & qui a été traité par d'autres leur donnera-t-il lieu de se fâcher (s'ils vivent encore) contre la facilité, qu'ils ont eû à croire & à écrire des choses, qui ne subsistent que dans l'imagination & la mauvaise foi de ceux qui les ont trompés. Car enfin que pourroit répondre aujourd'hui p. e. M. Misson à ceux qui le feroit réfléchir sur les pauvretez qu'il rapporte çà & là dans son Voyage d'Italie,
&

& qui font rire ses Lecteurs un peu instruits, non pas des sotises incroyables dont il s'est chargé, mais de la crédulité avec laquelle il les a reçû? Il reconnoit lui-même qu'il s'appercevoit qu'on le trompoit en beaucoup de choses: pourquoi cette connoissance ne le rendoit-elle pas plus retenu à croire ce qui choquoit les lumieres les plus foibles du bon sens, & les notions les plus communes de la raison? La fable p. e. de l'Ane de Verone, dont il décrit les voyages, l'heureuse fin, l'apothéose, & les honneurs religieux, qu'il assûre qu'on lui rend en cette Ville, est-elle pardonnable à un homme, qui ait le moindre discerne-

ment: Et n'estoit-il pas plus naturel de traiter le Marchand François, qu'il dit lui en avoir fait le récit, de frippon, qui cherchoit à lui en imposer, que de prendre pour des Anes (car ils le seroient, & seroient encore plus qu'ânes) tout ce qu'il y a de gens sages & habiles, tant Ecclesiastiques que Séculiers dans Verone, qui verroient & souffriroient les mommeries & les superstitions sacrileges, avec lesquelles il écrit qu'on le porte en procession comme une chose sacrée ?

Peut-être répondra-t-il ce qu'on entend quelquefois dire à quelques-uns de Messieurs les Protestans, que tout ce qu'ils reprochent aux Catholiques Romains

Romains eſt vrai, mais que la honte qu'il y a de l'avouër fait qu'ils n'en veulent pas convenir. Si Monſieur Miſſon eſt dans ce ſentiment, il n'y a rien à lui repliquer, car aucune replique ne le ſatisfera. On ne laiſſera pas cependant de lui dire, que le mal pour lui, & pour tous ſes ſemblables, qui font le voyage d'Italie, eſt qu'allant dans ce païs-là avec la diſpoſition d'y trouver une riche matiere, dequoi railler les uſages de l'Egliſe Romaine, ils ne manquent jamais de trouver à point nommé dans les meilleures Villes une quantité d'excrocs, tous prêts à leur en conter pour leur argent, ou comme pouvoit être ce François,
des

des Proteſtans cachez, ou des gens ſans Religion, leſquels dans les occaſions de décharger leurs cœurs en liberté avec des étrangers ennemis de la croyance & du culte Romain, en uſent à peu près comme les galans rebutez, qui pour ſe venger du mépris que quelque femme aura fait d'eux ſe conſolent à en dire tout le mal qu'ils peuvent.

On a voulu toucher cette bévûë particuliere de Monſieur Miſſon pour préparer les Lecteurs à recevoir avec équité, ou du moins à ſuſpendre leur jugement, quand ils verront les ſentimens combattus en quelques endroits de ce Livre: ce qu'il paroît qu'on peut d'autant plus raiſonnablement exiger que ce n'eſt

n'est pas seulemeut dans les choses qui regardent la Religion, que Monsieur Misson s'est laissé tromper; en quoi on pourroit croire qu'il y a été disposé par quelque prévention particuliere de son zele, mais dans des choses qui ne regardent que des faits sans conséquence, comme ce qu'il dit des Isles de Venise, & de mille particularitez qu'il rapporte de cette Ville & de plusieurs autres, desquelles à coup sûr il a été très-mal informé. Cette tromperie est quasi inévitable à un étranger qui écoute le premier venu, tant parce que celui-ci est souvent mal informé lui-même, que parce que ces prétendus antiquaires voulant se donner carriere, & débiter des singu-

ſingularitez, ne ſe mettent pas toûjours fort en peine ſi ce qu'ils diſent eſt vrai où non.

Cette facilité à débiter bien des choſes apocriphes n'eſt nullement particuliere à Monſieur Miſſon. On a entr'autres les courſes d'un Voyageur dans *les Anecdotes de Pologne*, qui quoi qu'il aſſûre d'avoir parcouru quaſi tous les païs dont il parle avec la diligence des poſtes, ne laiſſe pas cependant d'aſſûrer poſitivement de pluſieurs lieux avec une fraſe, qui ſemble lui avoir ſervi de formule générale pour s'exprimer, que ce ſont des *Villes bien bâties, ceintes d'aſſez bonnes murailles, ornées de places, & de fontaines.* En quoi on ne ſait bonnement ce qu'il a prétendu,

du, puis que c'est en quelque façon se moquer de ses Lecteurs que de vouloir leur persuader d'avoir eu assez de temps en courant la poste pour examiner & reconnoître les choses, dont il parle si affirmativement, quand d'ailleurs l'évidence dément toutes ces assûrances. Qu'y a-t-il de plus pauvre p. e. que de dire que *Fach*, très-méchante Bourgade dans la Hesse, est *une Ville très-bien bâtie, ornée de places & de fontaines*, & soûtenir ailleurs avec la même confiance que *Milan est une grande Ville mal percée, mal bâtie, les maisons basses, & les ruës étroites?* En parlant ainsi ne donne-t-on pas sujet de croire qu'on n'écrit que pour se jouër; & amuser le monde

de de fables, l'évidence contraire confondant ces ſortes de Relations, dont le décri retombe par un contre-coup néceſſaire ſur celui, qui les débite, ſans avoir averti auparavant qu'il ne faiſoit qu'un Roman & non pas une Hiſtoire?

Ce n'eſt pas qu'on prétende de décrier abſolument un livre parce quil y a dedans quelques pauvretez, mêmes groſſiéres, puis qu'il peut y avoir dedans beaucoup d'autres choſes bonnes: mais enfin on n'a pas tort de ſe plaindre de ce mélange du bon & du mauvais, qui fait qu'on ne ſait le plus ſouvent à quoi s'en tenir, quand on lit des choſes ainſi altérées, les unes reconnuës pour fauſſes diſpoſant les eſprits

à ne plus recevoir, les autres qu'il craint devoir être marquées au même coin.

L'Auteur en se déclarant avec cette ingénuité contre quelques Ecrivains n'a pas sujet de s'attendre qu'on le ménage lui-même, aussi ne demande-t-il grace que pour la forme & le style de son Ouvrage, qui pourroient être meilleurs. Il garantit tous les faits qu'il rapporte conformes à la plus exacte verité, abandonnant les conjectures & les raisonnemens sur les affaires du temps à la bonne foi de ceux de qui il les a appris, c'est à dire de cette partie du monde, qui se mêle d'en rai-

ſonner avec les lumieres du bon ſens, qu'elle croit les plus juſtes, quoi que peut-être elles ne ſoient pas toûjours les plus vrayes.



MATIERE DE LA PREMIERE LETTRE.

TOME I.

Matiere de la deuziéme Lettre.

College

Matiere de la troisiéme Lettre.

Matiere

Matiere de la quatriéme Lettre.

Matiere de la cinquiéme Lettre.

Réponse

Matie-

Matiere de la sixiéme Lettre.

Tableaux

Matiere de la septiéme Lettre.

Matiere

Matiere de la huitiéme Lettre.

TOME II.

Matiere de la neuviéme Lettre.

Matiere de la dixiéme Lettre.

Matiere de la onziéme Lettre.

Matiere de la douziéme Lettre.

Les

Matiere de la treiziéme Lettre.

Qu'on

Impossi-

CATA-

CATALOGUE

De quelques Livres qui se trouvent à Amsterdam chez

JAQUES DESBORDES.

L'Histoire des Anabaptistes, 12. figures.
——— De Hollande par Mr. de la Neuville commençant ou finit Grotius jusques à la paix de Nimegue, 4. vol. 8.
——— d'Hollande ou suite de Mr. la Neuville commençant depuis la paix de Nimegue jusques à la paix de Ryswick, 8. 2. vol.
——— De la Republique des Provinces-Unies du Païs Bas depuis son établissement jusques à la mort de Guillaume III. Roi d'Angleterre, 4. vol. 12.
——— Des Turcs par Vanel, avec leurs portraits, 4. vol.
——— Des plus fameuses conspirations des Pazzi contre les Medicis & d'Epicharis contre Neron par M. le Noble. 12.
——— Des Avantures d'Henriette Silvie de Moliere, 12.
——— De Catherine de France Reine d'Angleterre. 12.
——— Du Calvinisme du Pere Maimbourg, 12.
——— Anecdote de la Cour de Rome. 8.
Memoire de Brantome contenant les vies des grands Capitaines François & étrangers des Dames illustres & des Dames galantes de son temps en 9. vol.

Memoir

Memoires de Monsieur de Bassompiere, 12. 2. vol.

——— Du Chevalier Melville contenant plusieurs insidens qui lui sont arrivez dans sa vie & un détail de plusieurs choses arrivées depuis 50 ans en Europe, 12.

——— De la Conêtable Colonna sœur de la Duchesse de Mazarin, 12.

Métamorphoses d'Ovide en vers par Mr. Corneille, 8. 3. vol.

Moyens sûrs & honêtes pour la conversion des heretiques.

Nouvelles Allegoriques ou l'Histoire des troubles arrivées au Royaume de l'Eloquence par Mr. Furretiere, 12.

La necessité d'une Ligue Protestante & Catholique pour le maintien de la liberté commune. 12.

L'Europe Esclave si l'Angleterre ne rompt ses fers par Mr. le Baron de Lisola, livre fort curieux & estimé, 12.

Les Vies des Poëtes Grecs par Mr. le Fevre, 12.

Recueil de Pieces galantes de Mr. Pelison & de Madame la Marquise de la Suze en vers & en prose, 12.

Les Decades de Tite-Live traduites par Mr. du Rier, 8. vol. 12.

Le Parfait homme de guerre ou l'idée d'un Heros accompli, livre necessaire à tous hauts & bas Officiers & plein de plusieurs choses curieuses & remarquables pour le fait de guerre, 12.

Le Théatre de Mr. la Fosse contenant les Tragedies de Polixene, Tesée Manlius, Capitolinus, Gabinie & la Comedie du Distrait, 12.

——— De M. la Grange contenant les Tragedies d'Aderbal Oreste & Pilade, Meleagre Atanaïs, & Amasis, 12.

Le Comte de Warwick Histoire galante par la Comtesse Daunoy, 12. 2. vol.

Le

Le gage touché contenant seize Historiettes galantes & fort divertissantes, 12.

L'élite des bons mots & des pensées choisies recueillies avec soin des plus célebres Auteurs & principalement des livres en ANA 12.

Les Exilez de la Cour d'Auguste par Mad. Ville-Dieu, 12.

Recueil de quelques Sermons plaisans & recréatifs, 12.

Les Essais de Morale par Mr. Nicole, 10. vol. 12.

L'Arithmetique nouvelle par laquelle l'on peut apprendre cette Science sans maître par Mr. Clairecombe, 12.

L'Art de guerir les maladies Veneriennes par Mr. Ucay contenant leurs causes principales & le moyen de les éviter, 12.

Traité des Avaries par Mr. Weytsen avec les ordonnances pour les assurances & Avaries des Villes d'Amsterdam, de Rotterdam & de Midelbourg comme aussi l'ordonnance & les instructions pour la Chambre de Désolation de la Ville d'Amsterdam traduit de l'original Hollandois, 8.

Panegerique de Marie Reine d'Angleterre par Mr. Abbadie, 4.

Diversitez curieuses pour servir de recréations à l'esprit, 7. vol. 12.

Nouvelle découverte dans l'Apocalypse de ce qui est arrivé aux Réformez de France & aux Vaudois de la chûte prochaine du Papisme & des Jesuites, de la victoire des Quietistes & des Jansenistes, 18.

Lucien en belle humeur ou nouveau Dialogue des morts, 2. vol. 12.

Examen du premier traité des Controverses du Pere Maimbourg, 12.

Recueil de diverses Pieces publiées pour la Traduction du Nouveau Testament imprimé à Mons, 8.

Traité

Traité de la puissance de l'Eglise, 12.

Examen de l'Eucharistie de l'Eglise Romaine, 8.

Histoire des Edits de pacification par le Pere Soulier, 12.

Apologie pour les Protestans, 12.

Réponse à Mr. Sorbierre sur son Voyage d'Angleterre, 12.

Vie de Marie de Savoye Reine de Portugal, 12.

Panegerique de Louïs XIV. 12.

Contes de ma Mere Loye ou du temps passé, 12.

Dictionaire Critique de Mr. Bayle, 3. vol. in folio.

——— De Mr. Furretiere, 3. vol in folio.

——— Historique de Mr. Moreri, 4. vol. in folio.

——— Imperial de Veneroni Italien, François, Latin, & Alleman, &c. 4. 2. vol.

——— Royal du Pere Pomay Allemand, Latin, François, &c. 4. 2. vol.

——— Géographique de Baudrand, 4.

——— Des Antiquitez Romaines par Danet, 4

Le Jardinier François qui enseigne la maniere de cultiver toutes sortes d'Arbres Fruitiers & Jardins Potagers &c. 12.

L'Almanac de Milan pour l'année 1705.

Bibliothéque choisie de M. le Clerc complette ou les volumes séparez.

Conformité de la Foi avec la Raison ou Défense de la Religion contre les difficultez répanduës dans le Dictionaire Critique de Mr. Bayle, 8. par M. Jaquelot.

Droit de la Paix & de la guerre, 3. vol. 12. par Mr. Grotius.

Les Galanteries d'une Religieuse mariée à Dublin, 12.

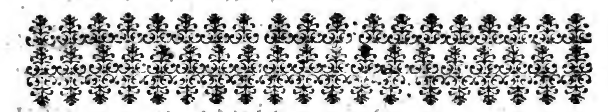
La Morale universelle contenant les éloges de la Morale de l'homme & de la femme & du mariage par Mr. le Baron Descoutures, 12.

Le Mercure Hollandois contenant tout ce qui s'est

passé

passé de plus memorable en Europe depuis 1672. jusques en 1683. 12. 13. vol.
Nouvelles de Michel de Cervantes Auteur de Don-Quixotte, 12. fig.
Negociations & Actes de la paix de Nimegue, 5. vol. 12.
Les Oeuvres de Mr. Bellegarde, 6. vol. 12.
Paralelle du Cardinal de Ximenés & du Cardinal de Richelieu, 12.
La vie du veritable Pere Joseph Capucin nommé au Cardinalat contenant l'Histoire anecdote du Cardinal de Richelieu. 12.
Histoire de Jean de Bourbon Prince de Caranci. 8.
Histoire des hommes illustres de Perault, 8.
——— Des Flagellans par Mr. l'Abbé Boileau, 12.
——— Du Concile de Trente par M. Jurieu, 12.
——— Du Grand Tamerlan, 12.
L'heroïne Mousquetaire, 12. fig.
L'homme de Cour de Balthazar Gracian, 8.
Instruction d'un pere à son fils qui part pour un long Voyage, 12.
Iconologie ou la Science des Emblémes par Cesar Ripa, 12. 2. vol. fig.
Les Conseils de la Sagesse, 8. 2. vol.
Traité de l'Amitié par Mr. de Saci, 12.
——— Du merite par Mr. de Vassetz, 12.
Artes Jesuisticæ, 12.
Motifs de la Lettre du Pere Quenel, 8.
La vie de Jesus-Christ par le Tourneur, 12.
Pensées Chrétiennes de Lackman, 12.
Grammaire Allemande ou pour un François qui veut apprendre l'Allemand, 8.
——— Pour un François qui veut apprendre l'Hollandois, 12.
——— Espagnole de Sobrino, 12.
Dialogue & Grammaire de Claude Maugers, 8.
Les Elemens de la Politesse, 8.

REMAR-



REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES.

De Venise à Lubiane.

MONSIEUR,

J'Ai enfin commencé à mettre en execution ma resolution de voyager, & me voici hors d'Italie, engagé dans un païs bien different de ce beau sejour, dont j'ai joui assez long-temps avec beaucoup de plaisir. Je vous ai autrefois donné une Relation des découvertes, que j'avois fait en ce païs-là, dont vous parutes être content. Je suis dispofé à vous

en donner une autre de tout ce que je verrai, & pourrai découvrir de remarquable dans la route que je me propose de suivre par l'Allemagne jusques en Hollande, vous promettant de vous écrire regulierement de tous les lieux, où je ferai quelque séjour considerable. Je quittai donc la *bella Venezia* que *chi troppo vede disprezza*, parce qu'en effet qui n'est ni marchand, ni voluptueux, n'a pas beaucoup d'affaires à Venise.

Comme la guerre est dans le Tirol, & que je n'ai aucune envie de me battre ni d'être battu, je pris la resolution de faire le plus long chemin pour arriver à Vienne, c'est à dire de m'embarquer pour Trieste, & de faire la route de la Carniole & de la Carinthie, pour me rendre en Autriche. Il a donc falu m'embarquer pour Trieste, & quoi que ce trajet ne soit pas des plus dangereux, cependant, je n'étois pas sans hazard d'essuyer, ou le courroux de la mer, ou la rencontre des Vaisseaux François, qui ont quasi toûjours croisé, pour empêcher le transport des provisions militaires aux magazins des Imperiaux, ou pour surprendre les autres Bâtimens, qui pouvoient appartenir aux sujets de S. M. Imperiale. Vous voyez par là, Monsieur, que j'ai un double sujet de me récrier contre la temerité, qui ma fait en-

entreprendre un voyage par mer, que je pouvois faire par terre, & de dire avec cet ancien jaloux à outrance de sa propre sûreté, *Quid non persuadeatur homini, cui persuasum est ut navigaret?* Qu'est-ce que je trouverai difficile à entreprendre, après m'être exposé aussi librement que j'ai fait, à un voyage sujet à deux si grands dangers?

On ne voit dans tout ce trajet de mer rien que les ruines de l'autrefois fameuse Ville d'*Aquilée*, qu'on laisse sur le rivage à gauche, & qu'on ne peut apercevoir, que par le secours de Lunettes d'approche. Cette Ville autrefois si illustre & dépositaire d'une partie des forces Navales de l'Empire Romain, n'est pas même aujourd'hui l'ombre de sa premiere grandeur, depuis sa désolation par Attila, abandonnée des sujets mêmes, qui pourroient lui attirer de la consideration au défaut des prérogatives seculieres. Je veux dire de ses Patriarches, qui n'y font plus aucune fonction ni residence.

Ce titre subsiste cependant encore, mais il paroît dès long-temps être devenu un appanage de la famille Delfino, une entre les Maisons Nobles de Venise; cette dignité étant toûjours possedée par un Gentilhomme de cette famille, auquel dès qu'il en est investi, on donne immediatement un

Coadjuteur de son même nom, afin que le premier venant à manquer par quelque accident imprevû, le benefice n'échappe point, & soit retenu par celui qui en a sa Coadjutorerie. On m'a autrefois assûré que cette suite enjambée de possesseurs du même benefice, est l'effet d'une adresse de la Republique, qui veut le conserver chez soi à l'exclusion de l'Empereur, à la nomination duquel il devroit tomber selon les accords, sans cette suite de Coadjutoreries. Comme les revenus du Patriarchat sont situez partie dans les terres sujettes à S. M. Imperiale, & partie dans l'Etat de Venise, il y eut autrefois une transaction qu'il seroit possedé alternativement par des sujets de l'une & de l'autre Puissance, & que le nommé par l'Empereur, ayant par sa mort donné lieu à la nomination de la Republique, le premier qui fût élû par celle-cy trouvât le moyen de faire en sorte qu'aucune autre nomination n'eût lieu. Les Coadjutoreries successives, qui se sont toûjours procurées, ayant exclus la vacance du benefice. Je vous écris ce qu'on m'a raconté sur ce sujet, sans vouloir m'en faire garent; car à dire le vrai, il paroît incroyable que l'Empereur se laisse faire un préjudice si criant, par un artifice aussi grossier que celui, dont on se serviroit ici pour éluder son droit de nomination, qu'il trouveroit bien

bien moyen de faire valoir, en s'opposant en Cour de Rome à la postulation de ces Coadjutoreries. Mais au moins est-il vrai que le Patriarchat d'Aquilée est possedé, depuis très-long-temps, par des seuls Venitiens, & que les revenus de cette Dignité sont en partie sur les terres de S. M. Imperiale.

Au reste la Ville d'Aquilée est reduite à la derniere misere, nonobstant son ancien lustre, & temporel & spirituel. Car vous savez que son Patriarche est des premiers du Christianisme, & que son Eglise a servi à la celebration de quelques Conciles. La mer qui se retire tous les jours de ses rivages, n'y laissant que des marêts, y cause une infection, qui fait fuir pendant l'été toutes les personnes de quelque consideration, lesquelles passent cette saison dans les lieux voisins. Enfin vous chercheriez inutilement dans ses ruïnes cette Ville, qui étoit autrefois une des plus riches, & des plus délicieuses de l'Empire Romain. Tant il est vrai que

Muoiono le Città, muoion' i regni
Et par d'esser mortal che l'huom si sdegni.

Trieste est une petite Ville, toute de pierre, sur un rivage tout pierreux aux pieds d'un grand Rocher, ou montagne de pier-

re, qui est suivie d'une autre chaîne de montagnes de pierres. Voilà bien des pierres & des duretez, direz-vous, & dans les choses, & dans le discours. Cependant tout est vrai, comme je vous le dis. L'on aborde à cette Ville maritime, fondée au fond d'un Golfe, à qui elle donne son nom, l'on aborde, dis-je, entre de grosses murailles, ou amas de rochers enfoncez dans la mer, qui paroissent y former plusieurs Moles, & servent à rompre les vagues, & à tenir les vaisseaux assûrez. Je les appelle Vaisseaux, pour faire honneur au Port & à la Ville. Car si je dois dire le vrai, je crois qu'il n'aborde gueres à Trieste de grands Vaisseaux, le voisinage de Venise, & le peu de trajet qu'il y a de l'une à l'autre, n'ayant besoin que de moindres Bâtimens, pour y conduire tout ce qui est nécessaire pour son negoce, & pour son entretien. Depuis le commencement de cette guerre l'on y a vû aborder de plus grands Bâtimens, qui venoient y charger des munitions pour les porter à la *Mesola*, le grand magazin de l'armée Imperiale en Italie. Mais ce concours est extraordinaire, & n'a point de suite. Peut-être n'avez-vous jamais bien sû ce que c'est que cette *Mesola*, dont on a tant parlé dans les Avis publics. La *Mesola* est une possession, comme on parle en Italie, ou bien une grande

de

de metairie avec un Parc enfermé de murailles, dans le Ferrarois, mais apartenante au Duc de Modene, comme Patrimoine particulier de sa Maison. Lieu autrefois destiné à tenir des haras de chevaux, & aux divertissemens d'une chasse reservée, quand les Princes de cette Maison possedoient la Ville & la Province de Ferrare. Ce lieu ayant été prêté, dès le commencement de cette guerre, par le Duc de Modene à l'Empereur, a servi de dépôt aux provisions, qu'on envoyoit à l'Armée d'Italie, & qu'on y faisoit passer ensuite par une navigation, contre le cours du Pò, auquel la Mesola est conjointe.

Au reste Trieste n'est ni pauvre, ni riche. Le voisinage de Venise ne le laisse manquer de rien. Mais comme les habitans n'ont rien que des cailloux à trafiquer, ce n'est pas le moyen d'attirer beaucoup d'argent chez eux. Je me dedis. Ils ont le bon vin de *Prosecco*, qui est dans leur Territoire, & duquel ils tireroient bien plus de profit, s'ils le vendoient aux Allemans, au lieu de le laisser aux Venitiens, qui le viennent charger, & qui l'achetent à vil prix, & le vendent ensuite bien chérement à ceux qui le veulent emmener en Allemagne. La Ville de Trieste a fait explaner une assez grande place au dedans des murailles, quand on entre dès le Port, & y

a fait élever deux belles colonnes de pierre, sur l'une desquelles est une Image de la Vierge, & sur l'autre une statuë de l'Empereur, avec des Inscriptions sur les bases, qui expriment leur pieté envers la premiere, & leur fidélité envers le second. Ils ont de même fait bâtir une Maison de Ville, ou de Conseil, sur cette même place, qui contribuë à son ornement.

C'est tout au dessus de la Ville, (car elle est bâtie sur la pente d'une Montagne ou Colline) qu'est l'Eglise Cathédrale, vieil édifice, & qui se ressent aussi bien que tous ses autels de la simplicité & pauvreté des vieux temps. L'Evêque est, à ce qu'on nous dit, un Neveu du Confesseur de l'Imperatrice, le P. Miller; mais qui étoit absent. Les Peres Jesuites y ont un College, & une Eglise fort bien bâtie, là auprès; & sur un Rocher voisin, & contigu à la Ville il y a un vieux Château, soigneusement gardé, que le Lieutenant du Gouverneur, non seulement nous fit voir entierement, mais même nous regala fort genereusement de plusieurs sortes de vins & de fruits dans son quartier.

Trieste est peut-être compris dans la Province d'Istrie, au moins lui est-il voisin: Province aujourd'hui partagée entre l'Empereur, & les Venitiens, qui voudroient bien qu'on ne parlât jamais de l'Istrie,

trie, dont le nom fait souvenir d'un temps, où la belle liberté de cette Riche Republique n'étoit pas si connuë, & si respectée qu'elle est aujourd'hui. Les guerres qui suivirent la Ligue de Cambray, ayant fini par le partage de cette Province, les deux Puissances ont toûjours vécu en assez bonne intelligence, & bon voisinage, si nous en exceptons la guerre des Uscoques, qui mirent les armes à la main aux Venitiens, contre les sujets de la Maison d'Autriche, qui ne vouloient pas laisser les Turcs jouïr d'un repos, que la Republique leur avoit promis dans son Golfe.

Ce Golfe, dont la Republique de Venise se porte pour Souveraine, quoi que le Pape, l'Empereur, le Roy d'Espagne, & les Turcs soient Souverains d'une bonne, pour ne pas dire, de la plus grande partie de ses rivages, a failli quelquefois à brouiller cette Republique avec les Espagnols, & l'Empereur, par la délicatesse, qu'elle a témoigné à ne pas vouloir souffrir qu'on attentât à cette Souveraineté, pas même par des passages pacifiques d'une Flote, qui ne fut équippée que pour faire honneur au transport de quelques Princesses, qu'on vouloit transferer du Royaume de Naples à Trieste. Mais ç'a bien été une occasion de plus grand scandale, & de chagrin à l'Empereur, dans la guerre, où nous som-

mes, de voir que non seulement les Venitiens ont mis à part toute sorte de jalousie, mais ont laissé, pour ainsi dire, deshonorer jusqu'au dernier mépris, leur Souveraineté, non pas par des Flottes reglées & superieures en forces des François, & des Espagnols unis, mais par de méchantes petites Escadres de *quatro scatole*, comme disoient les Italiens, de quatre brigantins, qui lui ont passé sur le ventre, & sur le dos pour venir rapiner sur les rivages de l'Empereur, & brûler mêmes dans ses Ports les Vaisseaux de ses ennemis. Il faut pour cela que leur patience ait été encore plus grande que la fierté du Chevalier de Fourbin, qui a rempli le monde de ses grands exploits dans la Mer Adriatique, capables d'essoufler tous les chantres du Pont neuf. Mais il faut avouër aussi que les Venitiens ayant embrassé une neutralité, qui les a disposez à permettre que les armées entieres de l'Empereur & du Roy de France passassent, & se fissent la guerre sur leurs terres, n'est pas une plus grande preuve de partialité, qu'ils ayent permis aux François d'entrer avec des Flottes dans leur mer, bien entendu, qu'ils étoient prêts à souffrir la même chose des Alliez de S. M. Imperiale, s'ils se fussent présentez pour y faire la même manœuvre.

C'est ce qu'on peut dire pour la déchar-

ge de la Republique quoy que la parité ne semble pas absolument égale, entre un passage sur des terres, & une entrée dans des mers, par la raison principale, que la Republique avoit une armée en terre ferme capable de se faire porter respect, si les choses d'une part ou d'autre étoient poussées trop loin à son dommage, au lieu que n'ayant point de Flotte en mer, elle paroît s'engager dans la necessité de souffrir les insultes d'une Flotte étrangere, si l'envie prenoit à celle-cy de se servir de l'occasion. Les François n'ont fait qu'attaquer les Bâtimens Imperiaux, & en brûler quelques-uns dans le Port de Trieste, qui a dû de plus souffrir quelques-unes de leurs bombes. Mais si le cœur en avoit dit aux François de faire des querelles d'Allemans dans le Port de Venise même, où ils ont brûlé un Vaisseau Anglois, & d'autres Bâtimens encore, sous le pretexte qu'on les faisoit servir à leurs ennemis : & que la Republique eût voulu s'en mêler, & empêcher qu'il ne fût fait une semblable supercherie, ou aux siens, ou à des Bâtimens recouvrez dans son Port, quelle force eût-elle eu pour le faire ? La hauteur des Ministres de France, qui ont osé braver dans Venise même, jusqu'à dire qu'un ennemi de plus ou de moins au Roy T. C. étoit conté pour rien par sa M. & qu'on n'avoit qu'à se déclarer, si on n'étoit pas con-

content. Cette hauteur, dis-je, fait-elle esperer qu'on useroit de beaucoup d'égards, & de ménagemens envers la Republique si les interêts de la France se trouvoient avantagez par une conduite, où la Republique ne trouvât pas son conte?

Mais je vous fais ici des discours de Politique, où je vous ai promis une Relation de Voyageur. J'y retourne, & quoi que je n'aye touché que Trieste de tous les rivages de la Mer Adriatique, qui appartiennent à l'Empereur, vous ne serez pas fâché que je vous dise que les Anglois & les Hollandois ont offert à S. M. Imperiale, de fortifier à leurs frais les Ports de Trieste & de Segna, pourvû qu'on leur promît la traite des vins de Hongrie, & d'ailleurs, qu'ils viendroient acheter & lever dans ces Ports. Pour le Port de Trieste, il n'y a rien de plus facile que de le fortifier, en jettant un Mole, qui fermât une partie de l'embouchure du Canal particulier, qu'on appelle de Trieste. Les montagnes entieres de rochers fourniront sans frais & sans dépense la pierre, & les materiaux nécessaires pour cela, quelques sommes pour le travail feront tout ce qu'il faudra fournir. Si le port de Segna est aussi facile à assûrer, la chose coûteroit très-peu, & seroit d'un avantage considerable, & à l'Empereur, & à ceux qui viendroient

y charger les vins de Hongrie, & d'Autriche.

Ces vins de Hongrie sont une occasion des plus fâcheuses du mécontentement des Hongrois, qui ayant dans leur païs de quoy s'enrichir, sont contraints de voir perir leurs denrées, sans autre profit que de voir leurs compatriotes abuser de cette liqueur, si recherchée par les autres Nations, s'il y avoit moyen de la leur communiquer. L'Autriche, qui abonde en vins propres, ne peut pas se charger de celui de Hongrie, dont le débit dans l'Autriche feroit absolument negliger celui du païs. Les Turcs voisins de la Hongrie ne peuvent la soulager, par la défense qu'ils ont de boire du vin. Les seuls Polonois en levent une partie: mais il est sans doute que la Nation tireroit des avantages beaucoup plus considerables si on ouvroit cette nouvelle porte de débiter l'autre, ou en touchant de l'argent effectif, ou en échange d'autres denrées & marchandises, qui aideroient d'autre côté à encourager & enrichir la Nation.

Croyez-vous, Monsieur, qu'on n'ait pas représenté à l'Empereur toutes ces considerations? Je n'en doute nullement. D'où vient donc qu'on ne met pas la main à l'œuvre? C'est de quoy je ne saurois vous rendre raison. Quelques-uns ont peut-être inte-

interêt que cela ne se fasse pas. Si cela est, croit-on qu'ils demeurent les bras croisez, & qu'ils ne travaillent pas sous main à empêcher qu'on ne goûte à Vienne les raisons, qui servent à faire connoître l'utilité & la convenance de cette entreprise? Il n'y a que six lieuës de Milan à Pavie, & autrefois il y a eu un Canal, au moyen duquel on faisoit ce trajet, & on transportoit toute sorte de choses à très-peu de frais. Les Genois, à ce qu'on dit, qui ont interêt que leurs mulets portent les marchandises jusqu'à Milan, ont fait en sorte que le Canal a été détruit, & par la même voye, qui a servi à procurer cette premiere destruction, ou empêché qu'il ne soit reparé autant de fois que la chose est remise sur le tapis. Mais gare aux Genois, si l'Etat de Milan demeure entre les mains des François, ou d'un Prince qui gouverne à la Françoise, car le moindre petit Intendant, ayant une fois réprésenté que la chose est utile, on la fera executer, malgré toutes les remontrances publiques, & les moyens secrets, qu'on pourroit employer pour la divertir.

Je vous aurai raconté toutes les singularitez, & les aventures de nôtre route jusqu'à Lubiane, quand je vous aurai dit en deux mots que nous avons fait le chemin du monde le plus fâcheux, & le plus rebutant

butant qui fut jamais. Toûjours Montagnes, & Rochers, Bois sauvages, champs steriles, précipices, lieux de coupe-gorges, & tout ce que vous sauriez imaginer d'horrible & de chagrinant, pour des personnes, qui quittent l'Italie, ce beau & charmant païs des plaisirs les plus doux. Ajoûtez à cela, le rebut de voir des hommes, qui ne paroissent que des ébauches très-imparfaites de l'humanité, grossiers, mal faits, d'un regard terrible, & qui n'ouvrent la bouche que pour vous faire peur, avec les expressions d'un langage qui n'est connu que par eux-mêmes, & qui fait une partie de leur brutalité. Car, Monsieur, ce n'est pas encore dans l'Allemagne que nous sommes entrez, c'est seulement dans la Carniole, qui use de la langue Esclavonne, aussi terrible que les Esclavons, que j'allois quelquefois regarder de loin sur le rivage, qui porte leur nom à Venise, & qui avec des cheveux herissez, des barbes larges & longues jusques à la ceinture, & le sabre au côté, y débitent les carcasses salées de leurs chevres, à des gens qui doivent être bien affamez, puis qu'ils ont le courage de s'approcher d'eux, & de se repaître de cette sale nourriture.

Au travers de ces deserts, & parmi une Nation aussi sauvage que je vous la décris, & où nous n'avions garde de faire aucun se-

jour, nous arrivâmes à un endroit, où la nature commence à se reconcilier avec les habitans de ce sejour, qui nous parurent déja plus humains que ceux que nous avions été obligez de voir en courant. Ce lieu s'appelle le petit Laubach, Clein Laubach, terre assez passable, où l'on s'embarque sur une riviere, qui conduit au Grand Laubach, c'est à dire à une Ville qui porte ce nom, & qui au moins est une Ville de Campagne, si ce n'est pas une Ville tout de bon, & qui ait toutes les formes de Ville. J'ai eu raison de vous dire que la nature commence seulement là à s'humaniser avec les habitans, car assurément elle ne se fait pas encore sentir à eux avec toutes les lumieres, & les adresses du bon sens, puis qu'ils n'ont pas assez de lumieres pour savoir faire des barques avec les avenances & les commoditez les plus nécessaires. Leurs barques, (qui servent cependant au transport continuel de toute sorte de choses) ressemblent plûtôt à des canots de Lapons, qu'à des barques fabriquées pour l'usage d'un peuple instruit des premiers élemens du savoir vivre dans le monde. Elles n'ont aucun banc, ou commoditez pour s'asseoir, & afin qu'on ne s'apperçoive pas de ce défaut, elles sont si basses de couverture, qu'on n'y peut être que couché, étendu de son long: étant nécessaires

néceſſaire de déchirer une partie de cette couverture, ſi la chaleur étouffante, telle qu'elle étoit lors de nôtre paſſage, vous force à prendre de l'air, ou ſi la curioſité de voir le païs vous tire hors de ce cachot, pour égayer un peu vôtre vûë.

Nous arrivâmes enfin avec cet embarquement à la Ville de Lubiane, (car *Laubach* eſt le mot Alleman) Capitale de la Carniole, & nous commençâmes à connoître la difference ſenſible des manieres d'une Nation à l'autre. La Ville n'eſt pas fort grande, n'ayant quaſi qu'une longue ruë, mais elle eſt aſſez proprement bâtie, les pierres ne manquant non plus ici qu'à Trieſte pour bâtir, & y exhauſſer les maiſons autant qu'on le peut ſouhaitter, ſur un terrein très-ſolide. Il y a un Château ſur une colline qui joint la Ville: mais comme cette colline a beaucoup plus d'étenduë que le Château, celui-ci peut être facilement attaqué à terrein égal, de la hauteur de la même montagne. D'ailleurs la Ville a de très-belles campagnes tout autour, & un fauxbourg ou partie de la Ville, au delà d'une petite riviere qui paſſe auprès, & qui ſe jette dans la Save à deux heures de là.

Cette riviere qui porte le même nom de Laubach, a cette ſingularité, " qu'elle „ porte & nourrit, peut-être les plus gran-

„ des écrevisses de l'Europe, & dont cinq „ avec l'étenduë & la largeur de leurs serres mesurent la hauteur d'un homme. Auquel propos on nous assûra qu'un Gentilhomme du lieu ayant avancé cette proposition à Vienne, en un repas où se trouvoient plusieurs personnes de qualité, & la chose ayant paru incroyable quasi à tous, ce Gentilhomme dépêcha à Lubiane pour avoir une douzaine des plus grandes écrevisses, qu'on pourroit prendre, & les ayant reçûës, il eut dequoy convaincre l'incredulité de ceux, qui avoient insulté à sa proposition, & se dégager avec honneur de ce qu'il avoit avancé.

Lubiane est une Ville Episcopale, honneur qui lui fut procuré par Frederic d'Autriche, troisiéme dans le rang des Empereurs, le premier Evêque ayant été un de ses Aumôniers, pour qui il avoit beaucoup d'estime. Comme le Chapitre n'y est pas composé de Nobles, & que ce Prince fut le fondateur des revenus de l'Evêché, les décendans de sa Maison (vous savez qu'il étoit de la Maison d'Autriche) ont le droit de nommer les Prélats, & même les Chanoines, qui sont six seulement, un seul d'eux étant à la nomination de l'Evêque, parce qu'il fait la fonction de Curé primitif dans la Ville. L'Evêque Moderne est un Comte de Kiembourg, Chanoine

noine de Saltzbourg, & Neveu du dernier Archevêque de cette Ville, qui a succedé en cet Evêché à un Comte d'Erberstein, qui y renonça pour se retirer parmi les Peres de l'Oratoire à Perouse en Italie. Il avoit même resolu, à ce qu'on dit, de renoncer absolument à toutes les marques de sa Prélature, mais le Pape Innocent XII. ne le voulut pas permettre, lui accordant seulement de prendre sa retraite parmi ces Peres, sans quitter l'habit & le traitement Episcopal.

Le Comte de Kiembourg est un Prélat extrémément posé pour son âge, qui n'est pas fort avancé: Homme studieux, de jugement solide, & qui pourroit bien avec le temps être employé par l'Empereur en quelque Ambassade, ou dans quelque autre employ superieur, dont il est très-capable, & par sa probité particuliere, & par les connoissances, & les talens de son esprit. Son frere ayant épousé une fille du Comte d'Harrach, Grand Maître, & singulierement estimé de l'Empereur, celui-ci ne manquera pas de le produire; quoi faisant on peut dire, qu'il servira très-utilement S. M. Imperiale, qui n'a pas une fort grande quantité de sujets, lesquels s'offrent à le servir, quoi qu'il en ait un assez grand besoin. Le Comte avant que d'être Prélat, fut à Rome, député par son

Chapitre de Saltzbourg, & s'y fit connoître pour un homme, qui n'avoit plus besoin de venir à l'Ecole, pour apprendre à traiter avec la Cour: Car il y parut avec un train, & des manieres qui l'y firent distinguer. Et on sait de bonne part que le Pape Clément XI. a témoigné dans l'occasion une estime particuliere de sa personne, & de la conduite qu'il avoit tenuë pendant tout le temps qu'il fut à Rome, par les affaires qui étoient le sujet de sa députation.

Il ne réüssit pas cependant, & l'Archevêque de Saltzbourg, contre lequel le Chapitre le faisoit agir, gagna son procès contre les Chanoines, quoy qu'assistez de la faveur & des recommandations de S. M. Imperiale. Voici dequoy il étoit question. Après la mort du Comte Maximilien de Kiembourg, Prince & Archevêque de Saltzbourg, les Capitulaires assemblez pour une nouvelle élection, firent un compromis auquel tous s'obligerent, que celui qui seroit élû donneroit annuellement à chacun d'eux, outre leurs revenus ordinaires, 500. florins, & cela eu égard, à ce que la Mense Archiepiscopale étant très-notablement accrûë dès le temps que les Canonicats étoient fondez, sans que ceux-ci eussent jamais reçû aucune amelioration, il étoit convenable qu'ils se ressentissent de

l'abon-

l'abondance ſurvenuë, afin qu'il y eût une plus juſte proportion entre le Chef & les membres, qui formoient un même corps. Le Comte Jean Erneſt De Thun, frere de Guidobald de Thun, déja autrefois Archevêque de Saltzbourg, fut élû, & paya ſans aucune difficulté, pendant quelque temps, les 500. florins annuels promis aux Chanoines. Mais étant, je ne ſai comment, entré en ſcrupule que ce payement accuſoit un pacte taché de ſimonie, par lequel on pouvoit lui reprocher d'être entré dans ſa dignité, il refuſa de plus payer les 500. florins, & laiſſa ſon Chapitre à ſec de cette portion ajoûtée à ſes Prébendes.

Il y eut, comme on peut croire, force allées & venuës, force dites & redites pour faire revenir l'Archevêque au premier payement. On dit même que celui-ci ébranlé par les raiſons, qu'on ne manquoit pas de lui ſuggerer pour réveiller ſon humeur liberale, ou mû par des offices, qui le piquoient d'honneur, promit de reprendre l'uſage interrompu, & de continuer à payer, non plus par aucune obligation, qu'il reconnut d'avoir à le faire, mais par un ſentiment de pure generoſité, à laquelle il vouloit bien s'obliger, non pas comme Archevêque, mais comme Cavalier particulier, & comme Comte de Thun. Je ne doute pas que Meſſieurs les Capitu-

laires n'euſſent volontiers ſouſcrit à ce nouveau Traité, s'ils y avoient trouvé les mêmes aſſûrances qu'au premier. Mais conſiderant peut-être que ce payement, prenant par cette nouvelle declaration la nature de liberalité volontaire, qui pourroit ceſſer par un effet de la même volonté, quand on ne trouveroit plus à propos de la continuer, ils inſiſterent ſur la premiere obligation, & voulurent faire déclarer à Rome qu'elle avoit encore toute la force néceſſaire pour lier l'Archevêque, nonobſtant les prétextes qu'il prenoit pour s'en diſpenſer.

Que ces Meſſieurs me pardonnent ſi je dis qu'ils connoiſſoient mal la Cour de Rome, quand ils eſperoient d'en obtenir une ſentence favorable, dans une cauſe revétuë de circonſtances, qui avoient des apparences ſi odieuſes. Car enfin promettre devant l'Election, quoy que ce ne ſoit point pour être élû, a je ne ſai quelle tache de ſimonie, qu'il n'eſt pas facile à purger dans l'eſprit des gens à qui ce nom eſt execrable, quoy que peut-être la choſe ne le ſoit pas autant. Le Comte de Kiembourg ne fit donc rien à Rome pour ſes Confreres, mais comme j'ai dit, il travailla utilement pour ſoi, en s'acquerant par ſa bonne conduite la reputation d'un Eccleſiaſtique ſage & modéré, dont le Pape & la
Cour

Cour de Rome témoignerent d'être très satisfaits. Il reçût dans le temps de ce sejour à Rome, la démission de l'Evêque de Lubiane, dont je vous ai parlé, & la présentation à cet Evêché par l'Empereur. La chose néantmoins eut quelques difficultez avant que de passer. L'exemple d'un Evêque, qui renonce volontairement à sa dignité parmi la foule de tant d'autres, qui voudroient en être chargez de trois ou quatre à la fois, paroissoit si singulier qu'on avoit peut-être de la peine à le croire, plûtôt qu'à l'accepter. Le Pape par cela même que le Comte d'Erberstein vouloit renoncer à son Evêché, insista à ce qu'il continuât à le retenir, le jugeant d'autant plus digne de cette charge, & capable de s'en bien acquiter, qu'il le voyoit plus empressé à la quitter, ou par un sentiment de son insuffisance, ou par un amour du repos de son ame. Cependant soit qu'on jugeât que par la démission du Comte, & l'acceptation du successeur, l'Eglise ne perdroit rien, ou autrement, on confirma le Comte de Kiembourg, qui fut sacré dans l'Eglise Nationale *del' Anima*, par le Cardinal de S. Croix, ou *santa Croce*, un peu parent, ou allié, à ce qu'il me semble, de la Maison de Kiembourg, & tout entierement dévoué à l'Empereur, & à la Nation Allemande.

Je joindrai à ce que je vous ai dit de l'Evêque de Lubiane, qu'il continuë à faire honneur à son Eglise par l'exemplarité de ses mœurs, & la droiture de son zèle, sans se rendre esclave de certaines personnes, qui s'empressent souvent à donner leurs avis, & prêter leur direction, où l'on ne la recherche pas, comme ils avoient fait pendant le Gouvernement du Comte d'Erberstein. Ce qui assûrément ne sera que mieux pour conserver la paix, & empêcher les mécontentemens de plusieurs, qui se voyent souvent rebutez & proscrits dans l'esprit de leur Evêque, prévenu par ces sortes de personnes, qui non seulement ne veulent point cooperer, mais ne peuvent souffrir l'avancement de qui que ce soit, qui ne se produise pas par la porte de leur appui ou faveur.

Je vous ai dit qu'il n'y a que six Chanoines dans la Cathédrale de Lubiane, & ceux-ci encore subsistent-ils du revenu d'autant de Cures qu'on a affectées à leur entretien, & qui sont aujourd'hui desservies par des Vicaires, ausquels il reste une partie des émolumens. L'érection de l'Evêché, qui comme je vous ait dit n'est pas fort ancien, puis qu'il est du temps de Frederic III. Empereur élû l'an 1440. & peut-être la qualité du païs, qui n'est pas fort abondant, sont apparemment cau-

se de cette pauvreté. Mais qu'y faire ? On pense, à ce que j'entens, d'accroître le lustre de la Cathédrale, & le nombre des Chanoines par la même voye, en faisant servir le revenu d'autres Cures à l'érection d'autres Canonicats. La verité est qu'ici, & à ce qu'on me dit, quasi par toute l'Allemagne, les revenus des Curez sont si considérables, que beaucoup d'Evêques dans le Royaume de Naples changeroient volontiers leurs revenus contre ceux de beaucoup de ces Curez, qui n'en font gueres un meilleur usage qu'en pourroient faire des Chanoines, se donnant au cœur joye, & se reposant de tout sur des Vicaires, qui restent en effet chargez de toutes les fonctions Curiales.

A propos de ces Vicaires, il faut que je vous fasse rire d'une équivoque assez plaisante que je pris à leur occasion. Les Curez appellent filles les Eglises qui dépendent de leur département, ou jurisdiction. Le nouvel Evêque ayant demandé un jour à un de ses Curez s'il avoit une grosse famille: le bon homme, qui étoit un petit vieillard tout blanc, & qui avec la cravate au cou, & la canne à la main, me paroissoit autant un vieux fermier qu'un Ecclesiastique, répondit fort doucement avec un genou plié, & une inclination de tête, selon la coûtume du païs, qu'il avoit huit

filles sous sa *Cure*, le mot est équivoque dans la langue Latine qu'il parloit, *cura* pouvant être pris pour soin, comme je l'entendis, aussi bien que pour Paroisse. Ce qui me fit faire une douloureuse refléxion sur la peine que ce pauvre homme devoit avoir à gouverner, & à repondre de la conduite de huit filles, apparemment toutes grandes, vû l'âge avancé du Pere, & toutes également à pourvoir puis qu'elles étoient encore sous sa direction. Ma méprise apprêta un peu à rire quand je la découvris en parlant, mais ma surprise fut encore plus grande quand on m'assûra, qu'il y avoit des Curez particuliers, qui avoient jusqu'à seize & dix-huit Eglises sous leur conduite, ausquelles ils étoient obligez de pourvoir, ce qui ne se peut pas faire sans avoir des revenus proportionnez.

Je veux encore vous faire ici part en passant d'un usage, qui se pratique dans les Eglises de campagne de ce païs, & qui seroit une chose bien rare en Italie & en France. Sur le Cimetiere de ces Eglises, & souvent à la porte même de l'Eglise, on trouve des ceps plantez, dans lesquels on peut arrêter & lier les cous, & les bras de deux personnes; ceux-ci servent à supplicier les hommes & les femmes, qui sont convaincus d'avoir peché contre l'honête-

teté. Et comme je voulus dire qu'il étoit difficile d'avoir des preuves de ſemblables fautes, qu'on n'a pas coûtume de commettre en preſence de témoins, on m'aſſûra qu'il n'y avoit rien de plus facile que cette découverte, & qu'il n'en échappoit aucun, la groſſiereté des villageois étant d'autant moins reſervée à publier les fautes, qu'elle eſt plus maligne à les obſerver dans ſon prochain. Ce n'eſt pas tout. Les coupables ne ſont pas ſimplement mis aux ceps, & expoſez les jours de fêtes à la vûë de tout le monde, qui vient à la Meſſe, mais de plus ils ſont très-bien foüetez. L'homme & la femme en même temps par d'autres païſans, que le zèle de la juſtice diſpoſe à leur rendre ce bon office. Tout le village eſt preſent à cette fonction, & y prend matiere de s'entretenir pendant quelque temps du malheur de ces comperes, qui ont payé ſi cherement leurs plaiſirs. J'eus la curioſité de m'informer de plus ſi les filles, qui avoient une fois paru ſur ce vilain theatre, trouvoient encore après cela à ſe marier. Et l'on m'aſſûra qu'il étoit de ces châtimens comme des nouvelles, dont on parle pendant trois jours, & qu'en ſuite on met en oubli, les femmes mariées en étant quittes pour eſſuyer quelques reproches de leurs maris, & les filles de leurs peres, & meres. En ſuite dequoy chacun

con-

continuoit à vivre & à faire son métier comme auparavant.

Il y a une Maison de Province à Lubiane, assez belle, & magnifique. On appelle Maison de Province, celle où les Etats de la Province ont coûtume de s'assembler. Car quoy que l'Empereur soit le Souverain de la Carniole, comme de toutes les autres Provinces héreditaires, la forme du Gouvernement veut que les Etats s'assemblent, & déliberent sur les moyens de satisfaire aux demandes du Souverain. En quoy ces Peuples sont differens des François, & des Italiens, qui reçoivent immediatement de la Chancellerie du Prince les ordres, qu'on execute après sans examen & sans replique.

Le Prince d'Aversberg a encore un Palais à Lubiane, & la plûpart de ses biens dans la Province. Vous avez oüi parler de ce Prince d'Aversberg, qui étant des premiers Ministres de l'Empereur, fut éloigné de la Cour pour des soupçons qu'on eut qu'il avoit quelque intelligence avec la France. Ces soupçons étoient fondez, à ce qu'on me dit, sur des recommandations du Roy T. C. en Cour de Rome, pour lui faire avoir un Chapeau de Cardinal. Et la chose étant ainsi ce n'est pas un jugement fort témeraire de penser qu'un tel recours d'un Ministre de l'Empereur suppo-

ſuppoſoit une intelligence préalable, & des ſervices rendus, qui puſſent inſpirer une telle confiance.

Il y a pluſieurs Cloîtres de Religieux de l'un & de l'autre ſexe à Lubiane, & un College de Jeſuites; & c'eſt du Convent des Franciſcains de Lubiane qu'étoit le Lecteur qui défendit à Rome l'Année Sainte derniere les Theſes, qui faillirent à brouiller le pauvre Maître du ſacré Palais, le bon vieux P. Bernardini, avec tout ſon Ordre de S. Dominique. Comme dans ce retour de l'Année Sainte, les Religieux de tous les ordres cherchent à faire bruit & à ſe diſtinguer de la foule, par quelques fonctions d'éclat, les Moines de S. François, qu'on nomme Obſervantins, tenoient leur Chapitre Géneral, & y avoient fait par conſéquent des Religieux de toutes les Nations, diſpoſez à qui mieux mieux à remporter le prix, au moins du bel eſprit & de la ſcience dans des Theſes publiques. Les Allemans avoient dédié les leurs à l'Empereur, & avoient fait graver en une grande planche à Augsbourg divers groupes de figures, qui répreſentoient & le Triomphe de la Vierge, & les conquêtes de S. M. Imperiale. Parmi les premiers on voyoit une troupe de Dominicains, qui tournoient les épaules, & paroiſſoient chaſſez par un S. Paul en l'air, qui tenoit ſes doits ſur ſa bou-

bouche, & ſous lequel étoit écrit, *Manu ſilentium indicens.* C'étoit reprocher aux Dominicains, par un inſulte public, la ſingularité de leur opinion, ou de leur ſilence ſur la Conception immaculée de la Vierge, & la leur reprocher avec l'autorité & la bouche de S. Paul. C'avoit été une grande préſomption des Franciſcains d'avoir fait graver la planche, dans la confiance que le Maître du ſacré Palais, Juge & partie dans l'affaire, permettroit qu'on la publiât. Cependant par je ne ſai quelle negligence, le bon Pere Bernardini y donna ſon approbation, prévenu ſans doute que les Peres de S. François ne lui préſenteroient pas à examiner une choſe, de l'approbation de laquelle ils puſſent raiſonnablement douter. Il en voulut revenir, quand la choſe fut renduë publique, & avant qu'on ſoûtînt la Theſe. Mais il ne fut plus temps, & les Moines de S. François ſe ſervant de l'autorité & du crédit de l'Ambaſſadeur de l'Empereur, comme ſi ce refus avoit porté coup contre le reſpect dû à S. M. Imperiale pouſſerent leur pointe, ſoûtinrent leur Theſe, & laiſſerent le P. Bernardini aux priſes avec le Géneral, & tous les Moines de ſon Ordre, qui l'auroient volontiers dégradé, ſi la choſe eût dépendu d'eux. Que dites-vous, Monſieur, de cette conduite? Les Religieux de S. Domi-

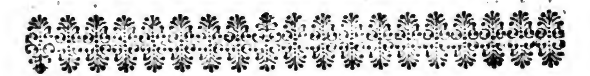
minique ne veulent point donner les mains à avouër la Conception immaculée de la Vierge, retenus par l'autorité de S. Thomas, qui ne l'a pas crû. Et cependant prennent pour affront qu'on dise ce qu'ils publient eux-mêmes, car de l'écrire dans des livres, ou de le graver dans des Theses, est une même chose, & cette forme n'est pas plus un décri & une accusation, que ce qu'ils avouënt eux-mêmes dans leurs livres. Le monde est ainsi fait, & il y a des gens, qui se vantent de dire, ou de faire certaines choses, & s'offensent qu'on dise qu'ils les font. Je finis ici ma prémiere Lettre, n'ayant rien à ajoûter, à ce que je vous ai écrit des remarques faites jusques à present dans nôtre voyage. Ce qui me reste est de vous assûrer que je serai par tout,

MONSIEUR,

De Lubiane ce
1704.

Vôtre très-humble & très obeïssant Serviteur.

S E-



II. LETTRE.

De Lubiane à Saltzbourg.

MONSIEUR,

SI je n'avois fait une provision inépuisable de patience, je serois déja mort des fatigues de mon voyage, & vous attendriez inutilement d'autres Relations de moi. On voyage doucement, quand on voyage comme vous, c'est-à-dire quand on a des personnes à gages pour savoir tout ce qui se dit, & tout ce qui se fait dans les païs étrangers, eux seuls ayant la peine de rouler, & de découvrir ce qui peut être matiere à vôtre curiosité. On n'a pas tort de dire que ceux qui se marient, & ceux qui commencent à bâtir ne savent gueres ce qu'ils font, à cause des chagrins imprevûs qu'on rencontre dans la suite du mariage, & des bâtimens, mais on devroit ajoûter à ces deux sortes de personnes encore

tore ceux qui entreprennent de voyager, car la ſuite eſt toute autre choſe que la premiere apparence, & il n'y a gueres de jours qu'on n'ait quelque nouveau ſujet de chagrin, ſi l'on eſt d'humeur à ſe chagriner des peines, & des rebuts, qu'on trouve par les chemins. Nous partîmes de Lubiane, par un temps qui n'étant ni bon ni mauvais devint bien-tôt après tout à fait méchant. La ſaiſon étoit bonne, mais je ne ſai quelle diablerie ayant déchaîné les pluyes & les vents, ſur le ſoir de la premiere journée nous eûmes à eſſuyer la plus terrible tempête du monde, ſi forte & ſi vehemente qu'elle menaçoit d'enlever nos chevaux & leurs charges, & de nous briſer contre les rochers, qui pavoient nôtre route.

Ce fut bien pis quand nos guides, pour abreger le chemin ayant pris des travers, nous obligerent à paſſer à gué une riviere aſſez profonde; car le bruit des flots briſez par les rochers, dont le lit du fleuve étoit ſemé, ſe mêlant avec le ſouffle des vents, & les eaux du Ciel avec celles de la riviere, & ce conflit rendu encore plus affreux par l'obſcurité & les tenebres, que la nuit commençoit à répandre, imaginez-vous ſi l'aſſiete de nôtre eſprit étoit tranquille, voyant tant d'objets affreux, & tant de portes ouvertes, par leſquelles

il ſembloit que la mort fût prête à fondre pour nous engloutir. J'exaggere, dites-vous peut-être, le danger, qui n'étoit pas à beaucoup près ſi grand que je le fais. Mais j'oſe vous dire que je ne prête rien à la verité, & que mon inquiétude fut encore plus grande que je ne ſaurois vous l'exprimer. Il falut par ce mauvais temps & cette obſcurité paſſer la Save, pour arriver à Craimbourg qui lui eſt contigu, & qui joint à l'autre côté par un pont de bois aſſez mal affermi, & aſſez étroit pour donner de nouvelles allarmes à des gens déja épouvantez. Auſſi renouvellerent-elles à ce paſſage, que la nuit devenuë tout à fait obſcure rendoit encore plus dangereux. Et ce ne fut qu'après ce nouvel effroi eſſuyé que nous entrâmes dans la Ville, où nous eſperions de nous repoſer, & de pouvoir réfléchir avec action de graces aux perils, dont Dieu nous avoit bien voulu délivrer. Mais nous n'étions pas encore au bout de nos maux, & nous fûmes agitez en y arrivant d'une nouvelle terreur, qui faillit à démonter entierement nôtre imagination, & nous jetter dans le dernier deſeſpoir. Le temps, comme je vous dis, étoit le plus fâcheux du monde. Des vents impetueux, avec la pluye la plus forte, cauſoient une tempête à faire horreur aux plus réſolus. L'obſcurité d'une nuit ſans la moindre

lueur

lueur en augmentoit l'effroi. Cependant en entrant dans la Ville, après un morne silence, observé de tous côtez, nous entendîmes tout à coup un très-grand bruit d'instrumens, & une confusion de voix, qui marquoient un tressaillement, & une joye, qui étoit d'autant plus épouvantable pour nous, que nous n'en pouvions comprendre la cause. Un semblable objet, dont on se sent frapé à l'impourvû, quand on s'y attendoit le moins, ne peut qu'éxciter une varieté de pensées, qui suspend toute sorte de jugement, & confond l'imagination. On parle de certaines assemblées de Lutins & d'hommes perdus, qui possedez de la rage de nuire au genre humain, travaillent dans des lieux détournez à exciter des tempêtes, & où ils se rejouïssent de tout leur cœur, quand ils voyent leurs mauvais desseins suivis des dommages effectifs, qu'ils ont procurez par leurs enchantemens. La crainte, dont nous avions été possedez jusques alors, nous faisoit apréhender d'avoir été transportez, par l'effet de quelque puissance magique, en un de ces theatres d'horreur, & de devoir y laisser la vie par le dernier effort d'une épouvante insurmontable. Mais enfin en approchant de plus près d'une maison, que nos guides savoient être une Auberge, nous apprîmes que ce bruit qui nous avoit effrayez, étoit une

réjouïssance Chrétienne, que l'on faisoit dans la maison d'un Ecclesiastique, qui avoit ce jour-là eu le bonheur de monter à l'autel, & de chanter sa premiere Messe.

Il falut revenir de toutes les terreurs, & quoi que cette maniere de se rejoüir de la consecration d'un Prêtre, ne nous parût pas trop religieuse, la danse & ces tressaillemens tout mondains, n'ayant aucun rapport à la gravité du Sacerdoce, & à la joye que doit causer à des Chrétiens l'accroissement des Ministres de Jesus-Christ cependant il falut montrer d'en être satisfaits, & après avoir soupé aller attendre dans le lit que le Ciel relâchât quelque chose de sa colere, pour que nous pussions le lendemain continuer nôtre voyage avec moins d'incommodité.

Quelque dévotion, que nous eussions eu en demandant à Dieu un temps plus favorable, avant que de nous abandonner au sommeil, nous ne fûmes point exaucez pour le coup, & nous dûmes le jour suivant nous mettre en chemin par une saison quasi aussi fâcheuse, qu'elle l'avoit été le jour auparavant. Nous étions armez aussi avantageusement qu'il se pouvoit contre la pluye & le vent: mais tous ces avantages ne nous défendoient pas de la moitié des attaques de l'une & de l'autre, qui nous offensoient dans la partie la plus sensi-

ſible, le viſage quoi que le plus délicat, & le plus digne d'être ſoigné, reſtant expoſé & en butte à leurs outrages. Un troiſiéme ennemi s'étoit joint à ces deux impitoyables adverſaires. J'entens le froid. Car quoi que dans des pais, où le Ciel uſe de quelque pitié envers la terre, la ſaiſon ne fût pas encore ſi fâcheuſe; dans ceux-ci, qu'il traite en toute rigueur, l'hiver avoit pris les devants, & nous eûmes à eſſuyer la pluye du jour précedent, changée en nége, qui joignit le friſſon à l'ennui d'être mouillez. Nous combattîmes autant qu'il fut poſſible contre tant de chagrins, accrûs par la lenteur des chevaux, qui ne pouvoient qu'à peine forcer le vent, directement contraire à nôtre route, & par le dépit de devoir ſouvent retourner ſur nos pas pour reprendre les chemins, dont nous nous étions égarez. Et c'eſt à nôtre patience, après le ſecours du Ciel, que nous devons nôtre ſalut, & d'avoir pû échapper de tant de fâcheries & de deſaſtres.

Je vous écrirois une lamentation & une complainte, ſi je voulois vous faire un détail de nôtre voyage. Imaginez-vous que cette route eſt encore plus incommode que celle que nous avions faite en ſortant d'Italie, des montagnes, & par conſéquent des précipices plus affreux, des forêts plus mornes, des campagnes plus ſteriles, & un

peuple par tout plus intraitable, & qui nonobstant qu'il ne vous donne que de mauvaises paroles, & des plus mauvaises viandes, vous écorche cependant, & veut avoir le plus clair, & le meilleur de vôtre bourse.

On entre de la Carniole dans la Carinthie, dont Clagenfurt est la Capitale, nous n'y passâmes pas pourtant, à cause de quelques eaux qu'on nous assûra que nous aurions de la peine à traverser, & nous vinmes à *Villac*, petite Ville fort jolie, & glorieuse d'avoir été la retraite de Charles-Quint, quand l'an 1552. Maurice de Saxe pensa le surprendre à Inspruck. Vous vous souvenez de l'Histoire, & comme ce Prince, investi par le même Empereur des depouilles de son Cousin, oubliant ce bienfait se rangea du parti de ses ennemis, & fit ses efforts pour ravir la liberté à son bienfacteur. La chose ne lui reüssit pas, & Villac eut la gloire de prêter un azile assûré à son Souverain, qui y eut le temps de relever ses affaires, & de se mettre en état de faire sentir à ses persecuteurs les effets de son courage, & de sa bonne fortune. *Villac* est à côté droit de la Drave, & avant que d'y entrer on trouve des bains d'eau minérale, qui sont ouverts à tout le monde. Ce sont de tous côtez montagnes épouvantables qui se suivent l'une l'autre,

&

& qui ne donnent point d'autre répit aux Voyageurs, que celui de se laisser rouler en bas, quand on a fini de grimper jusques au haut. L'Empereur étoit bien sûr que ces ennemis ne le suivroient point en un païs impraticable à quelque nombre de personnes à la fois, aussi y arriva-t-il très-peu accompagné, car s'il avoit eu plus de monde, les vivres & les commoditez lui auroient manqué infailliblement, parmi des bois, & des rochers continuels, où il y a très-peu d'habitations.

Nous touchâmes cependant encore une assez jolie petite Ville appellée *Gmind*, avant que d'entrer dans les autres montagnes, qui sont dans la Principauté de Saltzbourg, confinante à la Carinthie. Cette Ville est une des principales de la Province, fort propre & bien troussée, à un des bouts de laquelle il y a un grand & magnifique Palais, appartenant au Comte de Lodron, de même que quelques autres bâtimens fort propres, qui lui sont voisins. Ce Comte, qui est petit-neveu d'un Archevêque, Prince de Saltzbourg, qui se nommoit Paris de Lodron, possede ici de très-grands biens. Cet Archevêque qui a tenu la Principauté pendant 40. ans, ayant eu beaucoup d'occasions & de grands moyens de gratifier sa famille, qui assûrément n'est pas pauvre. En arrivant le soir

en cette petite Ville nous entendîmes un grand bruit de Trompettes, dans les maisons que j'ai dit voisines du Palais du Comte, & nous étant informez du sujet de cette joye, on nous dit que l'Intendant de ce Seigneur étant venu oüir les comptes des Fermiers, & toutes choses s'étant passées au gré reciproque des uns & des autres, l'Intendant donnoit ce soir-là un grand repas à tous, & prenoit congé d'eux par cette démonstration de joye. C'est bien le moins que puisse faire un Intendant dans une occasion semblable, qui n'a pas coûtume de lui être infructueuse, tous les Interessez ayant besoin de son indulgence, & de sa pitié pour souder heureusement leurs comptes.

On change le Souverain, mais non pas la qualité du païs, en passant de la Carinthie dans la Principauté de Saltzbourg. Ce sont par tout montagnes, forêts & rochers, & dès que vous avez joint la Saltze, vous suivez cette riviere jusques à la Ville de Saltzbourg, même quelquefois par des pas fort dangereux, pratiquez, & soûtenus en l'air avec des ponts attachez à des rochers escarpez, qui ont d'horribles précipices à leurs pieds, rendus encore plus affreux par le courant de la riviere, qui les mouille. Il y a un de ces précipices sur les frontieres, qui serviroit en temps de guerre

re pour arrêter une armée. Car après avoir monté par le côté d'une de ces montagnes escarpées avec bien du danger, vous trouvez une tour, qui serre entierement le passage, & qui étant, comme elle est, défendue par quelques soldats, peut arrêter quelque nombre que ce soit d'ennemis, n'y ayant qu'un défilé entre cette montagne, & une autre, qui ne laisse qu'un précipice effroyable entre-deux.

On trouve dans cette même route le fort Château de *Werfen*, qu'on peut apeller fort, puis qu'il est sur la pointe d'une montagne, entourée de précipices quasi de tous côtez, & du cours de la riviere, qui serpente au pied. Il y a de l'autre côté de celce-ci un assez beau Bourg, & le Château est fameux, pour avoir été la retraite, ou la prison d'un Archevêque de Saltzbourg, qui pendant les premiers bruits de Religion en Allemagne, parut disposé à profiter de la liberté que donnoient les nouvelles opinions aux Ecclesiastiques de prendre des femmes, sans vouloir quitter son Benefice, ce qui fut cause que le Duc de Baviere lui fit la guerre, & le réduisit dans ce lieu, où il eut le temps de se repentir à loisir de son entreprise. Il le fit avec sincerité, & sa memoire est encore aujourd'hui dans son Eglise de Saltzbourg en particuliere veneration, pour avoir donné à sa

mort toutes les marques d'une veritable pénitence. Il est enterré, comme il le souhaita lui-même, non pas dans sa Cathédrale, mais dans le cimetiere des pauvres, au milieu duquel est son dépôt, dans une Chapelle particuliere que son successeur fit bâtir pour le mettre à couvert, & pour singulariser par cette marque d'honneur sa premiere condition, & honorer son humilité. Je vous ai conté cette Histoire un peu differemment de ce qu'elle est écrite dans les Memoires de l'Eglise de Saltzbourg. Mais comme je n'ai pas le même interêt de ménager la reputation de ce Prince, que l'Historien moderne qui l'a voulu couvrir, je crois de plus, que la verité peut avoir lieu, après que les temps écoulez ont fait manquer ceux, qui pouvoient en recevoir quelque confusion, & qu'il est même de la gloire de Dieu qu'on publie les triomphes de sa grace, victorieuse dans un genre de personnes, où il est si rare de la voir triompher.

Nous rencontrâmes par le chemin qui conduit à Saltzbourg, deux chariots chargez de personnes condannées aux Galéres, & qui avoient encouru cette condannation, pour avoir chassé contre la défense du Prince. Cette peine nous parut un peu outrée pour une faute, qui ne semble être d'aucun préjudice au public, & à qui on peut seu-

seulement reprocher de diminuer un peu le plaisir du Souverain. Cependant on nous assûra que l'Archevêque de Saltzbourg étoit quasi inéxorable sur ce chapitre, & qu'il fournissoit assez souvent des recruës aux Galéres de la Republique de Venise pour cette seule occasion. Nos guides, qui étoient pleinement informez des affaires du païs, nous dirent des choses si étranges de l'inclination de ce Prince pour la chasse, qu'elles nous paroissoient incroyables. Ils nous assûroient qu'il avoit eu de tout temps une passion si forte pour cet exercice, qu'il en perdoit le plus souvent le repos & la nourriture, infatigable à la poursuite des bêtes au travers de quelque danger, & par quelque saison que ce fût, ce qui avoit été cause qu'il en avoit perdu la vûë, sans avoir encore perdu l'inclination à la chasse. Que pour avoir une plus grande abondance de gibier, non seulement il défendoit la chasse à tous ses sujets indifferemment, mais ne souffroit point que les champs mêmes labourez & les jardins eussent des palissades ou des murailles plus hautes de quatre pieds, afin que les cerfs les pussent franchir en sautant, & se pourvoir de nourriture, au cas ils n'en trouvassent point dans les bois, ou dans la campagne. Et que quand ceux-ci étoient trouvez se paître de grains ou de legumes
dans

dans les enclos particuliers, personne ne pouvoit employer à les en chasser que la seule voix ou le bruit, étant défendu de se servir d'armes, ou de quelque instrument offensif que ce fût.

C'est avoir un grand soin de la vie des bêtes, qui ne sont destinées qu'au plaisir de voir tuer. Mais les inclinations des Princes sont differentes de celles des particuliers, qui n'ayant pas ordinairement les moyens de se divertir à si grands frais n'interessent pas tant de personnes dans leurs satisfactions.

On passe avant que d'arriver à Saltzbourg à *Halle*, qui n'en est éloigné que de deux heures, entre les mêmes montagnes, au milieu desquelles on marche pendant l'espace de plusieurs journées de chemin, & qui ne finissent qu'à la Ville même de Saltzbourg. Celle de Halle est la richesse du païs, puis que c'est là qu'on y tire, & qu'on y cuit le sel, dont le débit fait le plus grand commerce, & le plus grand rapport des habitans. La plus grande partie de ce sel étoit levée par le passé au nom de S. A. Electorale de Baviere, qui a encore d'autres Salines qui lui sont propres, peu éloignées de Halle, dans une de ses terres appellée *Reichnall*. Et ces sels étoient transportez par la Baviere & par un coin du Tirol dans la Suisse, qui les payoit tout en

monoye

monoye de France. Ce qui est la cause (à ce qu'on dit) qu'on ne voyoit quasi que monoye de France dans la Baviere, qui passoit de là dans les païs voisins, quoique bien d'autres gens fussent persuadez qu'il y en venoit beaucoup depuis quelque temps, qui ne passoit pas par la Suisse.

Le Sel se cuit à Halle dans de grandes chaudieres, comme en beaucoup d'autres lieux, mais la traite de l'eau salée est differente de toutes celles que je me souviens d'avoir jamais vûës. Il y a une grande & haute montagne à l'occident de la Ville de Halle, dont la terre est en plusieurs lieux mêlée avec une espece d'alun, ou de sel de pierre, qui sert à faire cette eau salée. Il y a des mineurs répandus dans les entrailles de cette montagne, où s'étant fait diverses entrées, par des trous percez en plusieurs endroits, ils vont cherchant ce minéral, & en ayant trouvé & découvert, ils font passer de l'eau claire par dessus, laquelle dans son cours détachant les parties de ce sel les entraîne avec soi, & devient ainsi salée. Quand ce minéral est abondant ils ne font qu'entourer l'espace, où ils le trouvent, d'une espece de muraille de terre grasse, & remplir cet espace d'eau douce, qui n'y demeure pas long-temps sans prendre la salure. On la fait écouler en suite, aussi-bien que celle qui s'est salée en coulant sur

un terrein minéral, hors de la montagne; par des canaux de bois faits exprès, & qui en reglent l'écoulement, où l'on veut. Notez qu'il faut aussi faire de grands canaux pour avoir de l'eau douce, ce qui est cause que cette montagne est comme celle du Potosi, percée en mille endroits, qu'il a falu ouvrir, ou pour cet effet, ou pour chercher la mine de sel, ou pour la faire écouler hors de la montagne. C'est pourquoy ceux qui y entrent par curiosité ont besoin de bons guides, pour ne se pas perdre dans la quantité des routes qu'il y a de toutes parts. Cette entrée se fait en ceremonie. Il y a une Eglise au dessus de la montagne, où les curieux font leurs dévotions si avant que d'entrer, & se recommandent à Dieu, pour qu'il ne permette pas qu'il leur arrive quelque malheur. Ceci n'est pas hors de propos, car il est arrivé quelquefois que des gens s'y sont perdus, la terre s'étant éboulée, & les ayant opprimez sous ses ruines, ou fermé & rempli les passages, par où ils devoient sortir, de sorte qu'ils y sont morts avant qu'on ait pû les secourir, la perpléxité, comme je vous ai dit, de ces sentiers soûterrains empêchant qu'on ne puisse que très-difficilement retrouver les routes qu'on a tenuës, ou des issuës pour s'en dégager. La grande ouverture par où l'on entre dans cette montagne est auprès

de

de cette Eglise, & ceux qui veulent entrer, après avoir bien déjeûné dans une Auberge voisine, & s'être pourvûs de bouteilles de Rossolis, pour s'en servir au besoin, sont revétus par leurs conducteurs d'habits de grosse toile, & le dos, & le bras droit armez de certains cuirs, pour l'effet que je vous dirai ci-après. On prend au lieu de chapeau de gros bonnets, qui ne laissent qu'une partie du visage découvert, & dont la chaleur puisse parer du froid, qui regne dans ces antres soûterrains. Chacun prend à sa main gauche une chandelle, ou une torche allumée pour éclairer ses pas, & les ouvriers, ou personnes destinées à accompagner les étrangers se mêlent avec eux les uns devant, les autres après, & d'autres parmi la troupe (car ordinairement on va en troupe) pour encourager par le nombre ceux qui seroient plus susceptibles d'apprehension dans ces noires & affreuses cavernes. L'on parcourt en suite de tous côtez, où l'on voit ou les endroits, d'où l'on a déja tiré la mine de sel, ou ceux où l'on travaille à la découvrir, ou ceux dont on la tire actuellement. Et parce qu'il y a des espaces hauts & bas, par lesquels il faut passer, on décend par des trous quasi tout droits, fournis d'une espece de brancards de haut en bas, & armez à côté droit d'une assez grosse perche, que l'on embrasse,

se, après s'être assis sur le brancard, avec le bras droit, muni de cette manche de cuir dont j'ai parlé, aussi-bien que le seant l'est d'une espece de tablier de même cuir, pour ne se point déchirer, en se laissant couler comme on fait de haut en bas par ces brancards.

Ces décentes se font avec une rapidité merveilleuse, & les chandelles s'éteignent souvent dans cette violente carriere, mais, ou il y en reste quelqu'une allumée qui rend la lumiere aux autres, ou les conducteurs, qui sont pourvûs de fusils, la rendent à toutes par un prompt battement de leurs pierres. Ce qui est un peu à craindre, est de tomber l'un sur l'autre dans cette décente, qu'il n'est pas facile de regler, quand on a pris la pente sur un déclin très-rapide, quoique l'on ait mis les perches sur la droite pour cet effet, afin que les tenant avec le bras on puisse se retenir. Mais comme le plus grand danger est en arrivant au bas, les conducteurs qui sont arrivez les premiers, ont soin de tirer les étrangers du brancard à mesure qu'ils arrivent, de peur qu'ils ne restent opprimez ou foulez aux pieds de ceux qui les suivent, & qui leur tomberoient dessus.

Vous me demanderez peut-être pourquoi est-ce que ces montées sont si rapides, & pourquoy ne les a-t-on pas ménagées dans une

une pente commode, par laquelle on pût marcher en aſſûrance, & décendre comme imperceptiblement. A cela je ne ſai que vous répondre, ſi ce n'eſt qu'il y a pluſieurs choſes dans le monde qui pourroient être d'autre façon, & même plus commode, & qui ne le ſont pas. Les choſes, comme elles ſont, étant la matiere des recits que l'on en fait, & non pas les autres formes, ſous leſquelles elles pourroient être. On peut dire cependant que ces paſſages étant principalement pour l'uſage des mineurs, ces décentes rapides leur épargnent le temps, qu'ils mettroient à aller plus doucement. J'oubliois de vous dire qu'entre les bois du brancard, ſur lequel on gliſſe, il y a un eſcalier fait dans la terre pour remonter. Il eſt donc vrai qu'il y a de ces décentes dangereuſes dans les mines de Halle, & qu'elles y ſont en ſi grand nombre qu'on décend ainſi dès le haut de la montagne en bas, après s'être promené par mille détours, que font les ouvriers en travaillant à la recherche de la matiere, qui donne la ſalure à l'eau. Ces détours ſont ſi grands, & on pouſſe cette recherche ſi loin, que non ſeulement la montagne en eſt toute percée, mais mêmes les voiſines, de ſorte qu'on aſſûre, qu'il y a aujourd'hui très-peu de diſtance entre les ouvriers de Halle, &

ceux de Reichnoll, qui appartient au Duc de Baviere, & qui en est éloignée de deux lieuës. Ce qui avec le temps pourroit bien devenir la cause d'une mesintelligence entre le Prince de Saltzbourg & l'Electeur de Baviere, si l'on découvre que l'un fasse travailler sous les terres de l'autre.

On employe cinq & six heures à visiter ces curiositez soûterraines, & après avoir regalé les conducteurs, qui vous ont guidez & prêtez leurs habits de ceremonie pour la fonction, on trouve un grand dîner à la Ville de Halle, où l'on traite aussi bien, & encore plus cherement qu'ailleurs. La cuitte du sel se fait là comme ailleurs, ainsi que je vous ai dit. Vous voyez bouillir de l'eau fort claire dans de grandes chaudieres, (je dis grandes à dix & douze pieds de largeur,) sur des brasiers épouvantables, qui ayant fait évaporer toute l'eau laissent le sel au fond, qu'on puise en suite, & qu'on jette dans de petits tonneaux ou vases de sapin, qui n'ont ni fond, ni couvercle, & qui n'en ont pas besoin, parce que le sel venant à s'y secher & s'y endurcir, il se transporte sans crainte d'en rien perdre. La Saltze qui coule auprès de la Ville est continuellement chargée de batteaux, qui le transportent à Saltzbourg,

bourg, d'où il est distribué où il doit aller.

Il y a de l'autre côté de cette riviere, & en face à Halle, des forges, où l'on fond le cuivre, que l'Archevêque de Saltzbourg fait tirer d'autres mines de ce métal qu'il a dans ses Etats. On voit encore ici un spectacle, qui donne quelque idée de l'Enfer, par les feux épouvantables qui servent à fondre, & façonner ces métaux. Il y a des voutes sous terre, où l'on allume ces grands brasiers. Ces voutes sont percées par de petites ouvertures, sur lesquelles sont posez les creusets, pleins de métal, qui sont en suite embrasez par le feu, qui est dessous, d'autant plus violent, que toute la force des flâmes se rassemble sous ces ouvertures. On ne manie ces creusets qu'avec de grandes ténailles, suspenduës par des chaînes, & qu'on fait agir par d'autres instrumens de fer, pour ne point trop s'approcher de ces ouvertures embrasées, & qui vomissent leurs flâmes, quand on ôte, ou qu'on remuë ces creusets de dessus. A quoy si vous ajoûtez le cliquetis insupportable des marteaux, qui sont remuez en nombre quasi infini, par des machines que l'eau fait jouër continuellement pour donner aux métaux les diverses formes, vous avouërez que j'ai eu raison de dire que ce lieu répresente encore à sa maniere, une partie des tour-

mens qu'on souffre dans l'enfer.

Au sortir de Halle pour s'approcher de Saltzbourg, on trouve la grande Brasserie de l'Archevêque, où se fait la meilleure biere, qui se débite dans le païs. Le lieu appellé *Caltenhausen* est beau & attrayant, & il ne passe gueres de Voyageurs, qui ne s'y arrêtent pour boire un coup de cette biere, & dont on a toûjours une reserve particuliere, pour ceux qui sont en état de publier sa bonté ailleurs. Il a falu, Monsieur, comme vous pouvez bien croire, s'accommoder aux usages du païs, & ayant perdu les bons vins d'Italie, il a été forcé d'accommoder le goût à la biere d'Allemagne. Ce n'est pas une petite difficulté, pour ceux qui n'en ont jamais bû; mais la nécessité fait faire bien des choses, & quand on a une fois franchi le pas, l'aversion que l'on en avoit se dissipe peu à peu, & l'on fait naturellement, ce qu'on ne faisoit au commencement qu'avec la derniere repugnance. Ce n'est pas qu'il n'y ait du vin en Allemagne, & particulierement dans la Principauté de Saltzbourg, confinante à l'Autriche & au Tirol, qui ont des vignes. Mais outre qu'il est plus rare, & par conséquent plus cher, l'exemple de tant de bons Allemans, qui sont gros & gras en ne bûvant que de la biere, encourage un homme pour peu de cœur

qu'il

qu'il ait, qu'il ne mourra pas en prenant cette médecine, qui d'ailleurs eſt peut-être plus ſalutaire à la ſanté du corps que l'uſage du vin le meilleur.

On trouve à une heure de la Ville le lieu de delices des Archevêques, nommé *Heilbrun*, où il y a un aſſez joli petit Palais, & un grand Parc, qui renferme une montagne couverte de bois, ſans conter la plaine aſſez ſpacieuſe pour des Jardins, des étangs, & des promenades. l'Archevêque Paris de Lodron en eſt le fondateur. Tout y eſt aſſez bien ménagé. On entre au Palais par une longue allée, bordée de hauts ſapins. Aux deux côtez du Palais il y a des maiſons pour le logement du Concierge & de la famille du Prince, quand il y vient. Il y a des jets d'eau dans les Jardins, qu'on fait jouër dans l'occaſion, & une garenne pour des animaux rares & particuliers, qu'on y garde pour le divertiſſement. Le nombre de cerfs & de chevreuils dans le bois, & la plaine, enfermée par les murailles du Parc, eſt ſi grand, & ces animaux ſont ſi familiers, à cauſe qu'on ne leur donne aucun chagrin, que c'eſt un plaiſir particulier d'en voir les troupeaux entiers ſe promener enſemble, ou s'approcher des étrangers.

Le Comte de Kiembourg a un autre Jardin quaſi aux portes de la Ville. L'Ar-

chevêque Maximilien de ce nom le fit bâtir pour sa famille particuliere. Il y a même une jolie maison, meublée de beaucoup de bonnes peintures, des parterres des jardins, des fontaines, qui jaillissent par le moyen d'une machine, qui est dans une tour qui y fait monter l'eau; un grand verger ou pré traversé par une longue allée, bordée d'arbres fruitiers, & un Parc, où il y a des cerfs, & des chevreuils.

La Ville de *Saltzbourg* est située, comme je l'ai dit ailleurs, au bout de diverses montagnes, parmi lesquelles la riviere de Saltze coule plusieurs journées de chemin. D'ici ce ne sont que campagnes, tant du côté de l'Autriche, que de celui de la Baviere. La Ville n'est pas bâtie, où étoit l'ancienne *Juvavia*: car celle-ci étoit à côté gauche dans une plaine aujourd'hui deserte, & devenuë tellement marécageuse, qu'elle ne sert à rien du tout. Les Archevêques ont cherché, à ce qu'on dit, les moyens de dessecher ce terrein, mais comme il est plus bas que la riviere, & qu'il est d'ailleurs borné par des montagnes, il n'y a pas moyen d'en faire écouler les eaux; ce qui seroit facile par le moyen de plusieurs canaux taillez, qui la dessecheroient. Il y a quelques étangs près de la Ville, qui ont été creusez dans la même vûë de procurer cette amelioration.

En effet il y a une partie de la plaine, qui a été par ce moyen habilitée à porter au moins de l'herbe, ce qu'elle ne fait pas dans les plus éloignées, ni même dans les endroits, où l'on a travaillé aux nouvelles fortifications, & où il n'y a qu'une terre toute noire, & toute pénétrée d'une eau sale, ce qui fait qu'on n'y peut marcher, le terrein s'enfonçant sous les pieds des hommes & des animaux qui s'en approchent.

La Ville de Saltzbourg est double, c'est à dire bâtie des deux côtez de la riviere, qu'on passe pour aller de l'une à l'autre sur un pont de bois couvert, & reparé des deux côtez. Il semble pourtant que la partie de la Ville qui est à gauche de la riviere soit la principale, & ait été autrefois la seule, les Cartes anciennes ne la répréſentant que de ce côté-là, avec une espece de Fauxbourg de l'autre côté, qui aujourd'hui est devenu aussi considérable que la Ville. Le même Archevêque Paris de Lodron, dont je vous ai déja parlé est celui qui fit bâtir les murailles, qui entourent aujourd'hui l'une & l'autre partie de la Ville, mais qui dès le commencement de la guerre courante ont été revêtuës de leurs fortifications exterieures, qui manquoient auparavant, toute leur force consistant dans la muraille même & dans un fossé, dans lequel on a tiré l'eau de la riviere, qui par-

 tage

tage la Ville, au moins dans une partie du fossé de la Ville qui est à droit du même fleuve. On a de plus enfermé dans une ligne, une montagne, qui joint quasi entierement une autre montagne, ou rocher, qui est au couchant de l'autre partie de la Ville, & qui lui servoit de muraille, étant escarpé de l'un & de l'autre côté. Mais comme il y a un assez beau & grand Fauxbourg de ce côté-la, & que celui-ci reste découvert, un ennemi qui en seroit en possession pourroit faire bien des maux à la Ville, & au moins foudroyer toute celle qui est de l'autre côté de l'eau. Il y a aussi un vieux Château qui termine la Ville du côte du Midi, fort par sa situation, & contigu à la montagne, qu'on appelle des Moines, *Munichberg*, & qui sert, comme j'ai dit, de muraille à la Ville du côté du couchant. Selon quelques-uns le Duc de Baviere eût trouvé plus de difficulté qu'il ne pensoit, en attaquant la Ville de Saltzbourg. Aussi semble-t-il qu'il n'étoit pas dans cette résolution, s'il en faut croire aux dépositions d'un homme de la Ville, marié en Baviere, & qui pour quelque soupçon qu'on eut de sa venuë à Saltzbourg, où il ne demeuroit point, fut mis en prison: puis que celui-ci pour s'excuser assûra d'être venu pour avertir d'un complot formé pour surprendre la place, dans laquelle quelques conjurez s'étant in-

introduits, devoient mettre le feu en divers endroits, & pendant qu'on auroit été empêché à l'éteindre, ils devoient ouvrir aux troupes de Baviere un passage piqué dans le roc de Munichberg, & qui sert de canal à une eau qu'on fait venir de la campagne dans la Ville. Ce passage, ou canal étant ordinairement destitué de gardes, & donnant par ce moyen plus de commodité à la surprise.

Je ne veux pas être garent de la verité de cette entreprise, qui a cependant assez de l'air & des manieres Françoises, selon lesquelles il semble que le Duc de Baviere se laisse aujourd'hui conduire. Ce qui est incontestable, & la prison & la déposition de l'homme que j'ai dit, & la très-grande convenance, qui en revenoit aux interêts de S. A. Electorale, qui se seroit trouvée saisie d'une place, de soi très-importante, & chef d'une Principauté, qu'il est bien naturel de penser, qu'elle désire de la voir unie à ses Etats, ou tout au moins possedée par un des fils, dont il a déja un si bon nombre de son mariage. La conjoncture ne pouvoit être plus favorable qu'elle l'étoit en ce temps-là. Le Comte de Thun, Archevêque de Saltzbourg, déja âgé, & indisposé de la vûë (puis qu'il est aveugle) parloit de faire un Coadjuteur. Une surprise de la Ville à titre d'ôter à ses enne-

mis les moyens de lui nuire davantage, ou une prise dans les formes, l'auroit mis en état de poußer à bout cette Coadjutorerie, pour laquelle s'il eût proposé un de ses fils, les Chanoines eussent été bien embarassez à trouver des raisons pour l'en refuser. Le Pape, aussi bon François, qu'on le croit, & par conséquent ami des amis de la France, eût facilement passé par dessus les scrupules d'approuver une élection faite dans la personne d'un Prince, qui n'avoit pas l'âge requis par les loix de l'Eglise. Innocent XI. qui étoit un Pape saint, l'avoit bien fait en faveur du Prince Clément. Cette Coadjutorerie ainsi établie mettoit le Duc de Baviere en droit de retenir même à la paix un Etat, qui est si fort à sa bienséance, & qui a plus d'un million de florins de revenu. Pourquoy donc ne l'a-t-il pas fait, me direz-vous? C'est dequoy je ne vous saurois donner d'autre raison que celle-ci, savoir que souvent les plus adroits font les plus grandes fautes, & que ou se flattant trop que la chose ne peut manquer, ou parce que Dieu les aveugle quelquefois, ils laissent échapper des occasions, ausquelles ensuite ils ne peuvent plus revenir.

L'honneur, & la richesse de la Ville de Saltzbourg est son Eglise Metropolitaine, & son Chapitre. Cette Eglise est un des beaux

beaux bâtimens qui soient en Allemagne, grande, vaste, & entierement achevée. Elle est bâtie sur le modelle de S. Pierre de Rome, & en a les proportions. Outre quatre jeux d'Orgues, qui sont aux quatre coins de la coupe, ou voute du milieu, l'Archevêque vient d'en faire faire encore un très-grand, qui occupe tout le fond de la grande nef de l'Eglise sur les portes. Les moyens, qu'ont les Archevêques de faire de la dépense, ont été cause qu'il y a toûjours eu une très-bonne Musique dans cette Eglise, & l'Archevêque regnant a maintenu à ses frais plusieurs de ses Musiciens à Rome assez long-temps, pour s'y former aux meilleures manieres de cette Capitale du monde, qui surpasse autant les autres Villes dans la perfection du chant Ecclesiastique, qu'elle leur est superieure en antiquité, & en prerogatives.

L'Archevêque a titre de Legat en Allemagne, depuis la sécularisation de l'Archevêque de Magdebourg, & en cette qualité de Legat porte l'habit de Cardinal, ce que je pense qu'il fait, parce que cette fonction de Legat n'est jamais exercée que par des Cardinaux, & qu'ainsi ayant la fonction commune avec eux il doit en avoir l'habit & les ornemens. Les deux derniers Archevêques cependant, savoir le frere du vivant, & le Comte de Kiembourg, ont

été ſpecialement nommez Cardinaux, le premier pour ſon aſſiſtance à la Diette de Ratisbonne, qui lui merita la nomination de l'Empereur, dont il étoit le premier Commiſſaire, comme l'eſt encore aujourd'hui le Prince Evêque de Paſſau, qui a eu la même nomination au Cardinalat, & l'autre nommé du propre mouvement du Pape Innocent XI. qui eſtimoit ſa pieté, & la dépenſe qu'il faiſoit d'un Regiment, maintenu au ſervice de l'Empereur dans la guerre de Hongrie contre les Turcs.

A l'occaſion du Prince de Paſſau je dois dire, que cet Evêché eſt conté par l'Archevêque de Saltzbourg au nombre des ſuffragans de ſon Egliſe, ce que l'Evêque de Paſſau nie fortement, fondé ſur je ne ſai quel Archevêché de *Laurea*, qu'il prétend avoir été autrefois transferé avec ſes prérogatives à Paſſau. Mais comme le procès, qui dure pour cela depuis pluſieurs années à Rome, n'a jamais été décidé, & que les choſes entre les vivans Archevêque & Evêque, voiſins d'Etats, & de Juriſdictions s'aigriſſoient, l'Empereur a obtenu du Pape, une ſurſeance de cauſe, & de jugement, pendant la vie du Cardinal de Lamberg; à qui on ne manque point de faire préſenter tous les ans les ſaintes huiles nouvellement benites, comme aux autres Evêques ſuffragans, & qu'il ne manque

que point auſſi de refuſer, pour ne point donner d'avantage à l'Archevêque, ni faire aucun préjudice à ſon indépendance en l'acceptant. Les autres Evêques ſuffragans de l'Archevêque de Saltzbourg ſont ceux de Ratisbonne, de Freiſing, de Gurck, de Chiemſec, de Seccau, de Lavant, & de ... Celui de Chiemſec ne réſide point dans ſon Evêché particulier, qui eſt une Abbaye dans une Iſle de ce nom, mais eſt toûjours ſuffragant *in ſpiritualibus* de l'Archevêque, pour celebrer en Pontifical & donner les ordres à ſa place. Cet Evêché, & ceux de Seccau, de Lavant .... ayant été fondez par des Archevêques du propre revenu de leur Egliſe Metropolitaine, ſont à la libre collation de ceux-ci, & les Evêques nommez par eux n'ont pas beſoin de Bulles du Pape. Il y a eu cependant depuis peu un démêlé entre le Pape & l'Archevêque pour cela, qui a mis le Pape en poſſeſſion, ou au moins en prétention de conferer un de ces Evêchez. L'Archevêque avoit nommé un Comte de Waghensberg, Chanoine de ſon Egliſe, à l'Evêché de Seccau, & parce que ce Chanoine n'avoit pas les années requiſes pour être Evêque, l'Archevêque recourut à Rome pour la diſpenſe d'âge. La Cour de Rome toûjours alerte dans les occaſions d'amplifier ſes droits, laiſſa languir l'inſtance pendant l'eſpace de ſix

ſix mois, au bout deſquels elle prétendit de conferer elle-même l'Evêché, comme ſi l'Archevêque en avoit pourvû une perſonne inhabile ſelon les Canons, auquel cas la nomination lui étoit devoluë. La choſe avoit ſes apparences, & en effet il ſemble que l'Archevêque auroit dû demander premierement la diſpenſe d'âge, & faire enſuite la nomination du ſujet après l'avoir obtenuë, auquel cas il n'étoit plus ſujet au reproche d'avoir élû une perſonne inhabile. On a diſputé aſſez long-temps: Et le Pape qui vouloit bien donner l'Evêché au même Comte de Waghensberg, nommé par l'Archevêque, pourvû qu'il le reconnût de lui, & qu'ainſi il établît ſon droit, s'eſt enfin relâché, dans la vûë peut-être que s'il avoit pouſſé les choſes plus loin, & qu'il eût fait une autre nomination, elle n'eût point eu d'effet en un païs où l'on ne fait pas tout au gré de la Cour de Rome.

L'Archevêque paſſe pour un homme réſolu, & extrémément jaloux de ſon autorité, peut-être par un ſentiment ordinaire à toutes les perſonnes, qui craignent qu'on ne les trompe; celui-ci étant aveugle depuis treize, ou quatorze ans, pour la cauſe que je vous ai dit ailleurs. C'eſt par cette délicateſſe & jalouſie de retenir ſon autorité toute entiere, qu'il ſe fie à très-peu

de

de personnes, ayant eu par le passé un Chancelier qui avoit été domestique de son prédecesseur, & qu'il sembloit écouter seul dans le gouvernement de son Etat. Comme la premiere qualité que les Princes doivent rechercher en un Ministre, après la probité & le savoir, est la fidélité, il est étonnant que des personnes denuées de moyens trouvent de l'accez auprès d'eux, puis que leur pauvreté les dispose à se prévaloir de tous les moyens qui s'offrent de s'enrichir, & que par conséquent leur foi est exposée à toutes les tentations qu'un ennemi, ou un envieux secret, leur peut présenter. Cette même pauvreté, dans laquelle on prend ces sortes de personnes pour les mettre dans l'emploi, est d'ailleurs un pauvre garent de leur habileté, sans laquelle les moindres charges font souvent faire de grandes fautes. Mais enfin les Princes veulent être les maîtres, & entr'eux il y en a beaucoup, qui se croyent d'autant plus souverains qu'ils se servent de creatures moins habiles.

Le Chapitre de Saltzbourg est un des plus Nobles d'Allemagne. Il consiste en 24. Chanoines, qui doivent tous faire preuve de huit quartiers. Ils ne tirent aucun revenu qu'ils ne soient *in sacris*, & mêmes Prêtres, & n'ont aucune voix dans les affaires du Chapitre. Ce qui semble manquer

quer à ſa gloire eſt la diſtinction des habits, qu'ils portent ſemblables à tous les autres Chanoines de quelque conſideration, c'eſt à dire la *Cappa magna* ſur le ſurplis, doublée d'hermine en hiver, & d'ormeſin couleur de roſe en été. Les Chanoines de Fuignon & de Cologne portent l'habit rouge, & ceux de Beſançon le portent violet, même hors du Chœur. Chacun de ces Meſſieurs les Chanoines de Saltzbourg a une maiſon particuliere, & quelques-uns mêmes des Palais.

Je vous ai touché déja ailleurs la déſunion, qui eſt entre l'Archevêque, & les Chanoines, à cauſe du compromis fait dans la derniere élection que l'élû donneroit 500. florins annuels à chaque Chanoine, outre ſa prébende particuliere, de laquelle obligation il s'eſt relevé par ſentence de Rome. Les Chanoines avoient intereſſé l'Empereur dans cette affaire, que l'Ambaſſadeur Comte de Lamberg recommanda pluſieurs fois à ſa Sainteté. Cependant la tache de ſimonie, qui ſembloit paroître ſur ce contrat l'a fait juger en faveur de l'Archevêque, & a mis les Chanoines hors de procès. Le moyen de rendre tout le monde content, & d'empêcher l'élû de ſe retracter des promeſſes, étoit au gré de pluſieurs, de démembrer de grands biens de la Menſe Archiepiſcopale, un ou pluſieurs fonds

fonds du rapport à peu près égal aux sommes promises aux Chanoines, auquel cas le consentement unanime avant l'élection auroit donné force à ce démembrement, ou tout au plus la confirmation du nouvel Elû, qui dans la joye de se voir préferé ne l'auroit pû honêtement refuser.

C'a été pendant la poursuite de ce procès, & après que l'Empereur eût été engagé à favoriser les prétentions des Chanoines, que l'Archevêque témoigna de vouloir prendre un Coadjuteur, & pour telle Comte de Harrach, Chanoine de son Eglise, & fait depuis peu Evêque de Vienne: Il fit même venir de Rome un Bref de le pouvoir faire, mais cela même étoit un moyen de faire en sorte que la chose n'eût aucun effet, puis que les Chanoines n'avoient garde de consentir qu'un Coadjuteur à future succession, tel qu'on le vouloit, fût pris au gré du seul Archevêque, & à l'exclusion du choix du Chapitre, qui en admettant ce passedroit à un Prélat auroit ouvert le chemin à tous les autres de se faire des Coadjuteurs à leur gré, à la barbe du Chapitre, qui n'y auroit point eu de part. Aussi quand il fut question de venir au fait & de faire le Coadjuteur de la maniere qu'on se proposoit, c'est à dire en vertu de ce Bref, la chose fut accrochée, &peut-être, que l'Archevêque ne deman-

doit pas mieux, car on le soupçonne de n'avoir parlé de faire son Coadjuteur l'Evêque de Vienne, que pour détacher la Cour de Vienne de la protection du Chapitre, cet Evêque étant fils du Comte de Harrach, Grand Maître de la Maison de l'Empereur, qui en faveur de l'avancement de son fils auroit pû arrêter le cours des Offices, qui se passoient à Rome au nom de S. M. Imperiale pour le Chapitre.

Il y avoit un autre égard, qui pouvoit arrêter cette negociation de la Coadjutorerie. L'Electeur de Baviere est en possession d'envoyer un Commissaire qui assiste, aussi bien que celui de l'Empereur, aux Elections des Archevêques de Saltzbourg, soit pour ménager les interêts d'une bonne correspondance entre Princes voisins, ou, comme quelques-uns le disent, en vertu d'un droit acquis sur cette Eglise, qu'on prétend fondée ou enrichie par ses Predecesseurs, aux successeurs desquels il ne compete pas moins qu'une inspection sur le choix de ses Prélats, & leurs qualitez personnelles. Quoy qu'il en soit, le Duc ne manqua point d'écrire, & de faire oüir ses prétentions, & par cela même menaçer au moins tacitement, de se ressentir avec le temps, si on procedoit au choix d'un Coadjuteur sans l'assistance de quelqu'un de

de sa part. Un Ministre envoyé par lui n'auroit apparemment pas manqué de proposer pour Coadjuteur un des fils de son Altesse Electorale, les raisons ne pouvant manquer de rendre la chose plausible, ou de mettre les affaires à la veille d'un grand embarras au cas qu'on eût méprisé ses représentations. C'est pourquoy pour celle-ci, & pour les autres raisons que j'ai touchées, l'affaire de la Coadjutorerie est allée en fumée, & la reconciliation de l'Archevêque avec son Chapitre sur ce démêlé, & sur l'ancien des 500. écus étoit encore au nombre des choses, qu'on souhaite & qu'on ne possede pas à nôtre passage par cette Ville.

Outre le grand Chapitre de Saltzbourg il y en a encore un autre, qu'on nomme des Chanoines *ad Nives*, qui chantent dans la Cathédrale, & qu'on devroit plûtôt appeller un College de Chapelains qu'un Chapitre de Chanoines, puis qu'ils ne font que suppléer aux fonctions de ceux-ci, qui

Laissent en leur lieu
A des chantres gagez le soin de louër Dieu.

Les grands Chanoines cependant perdent une certaine retribuotin pecuniaire, quand ils n'assistent point au Choeur, quoy qu'ils n'y chantent point, la résidence ne les obli-

geant que d'être à la Ville quatre mois de l'année, pour pouvoir joüir de leurs revenus. Cette vacance de huit autres mois est cause qu'ils peuvent desservir encore d'autres Eglises, s'ils y ont des Canonicats, comme il arrive quasi toûjours, que ces Messieurs en possedent deux ou trois, & quelquefois davantage, pour pouvoir être élûs aux Prélatures & aux dignitez de ces Eglises, quoy qu'ils n'y ayent jamais fait aucune résidence.

Au reste la premiere résidence des grands Chanoines de Saltzbourg, & à ce que je croi, de tous ces Chapitres Nobles d'Allemagne, a cela de singulier qu'ils doivent pendant une année résider dans la Ville avec tant d'exactitude que s'ils découchent une seule nuit; ils perdent tout ce qu'ils ont fait devant, & doivent recommencer leur résidence; ce qui encore ne se peut faire que deux jours de l'année, & aux deux fêtes principales de leurs Eglises particulieres, qui sont destinées à faire ces commencemens de service.

La fête principale de l'Eglise de Saltzbourg est celle de S. Rupert le premier Apôtre du païs, ou au moins celui, dès le temps duquel la Religion Chrétienne a fleuri dans cette Ville. Car il y a un S. Maxime qui y prêcha anterieurement, & y fût martyrisé avec quelques compagnons, quoi-

quoique peut-être la Ville de Saltzbourg ne fût point encore bâtie, celle de *Juvavia*, comme je l'ai dit plus haut, & qui subsistoit alors, ayant été dans une autre situation. Ce qu'il y a de sûr est qu'on voit aujourd'hui certaines grottes dans la montagne nommée des Moines, *Munichberg*, dans lesquelles on dit qu'ont vécu ce S. Maxime, & ses compagnons, & aux pieds desquelles ils furent martyrisez, & que ce fut en cet endroit que S. Rupert vint habiter, & se retiroit après avoir préché aux peuples voisins, & où il fonda sa premiere Eglise, & Convent, qui y subsistent encore aujourd'hui, c'est à dire à côté de cette montagne, & près de ces grottes. C'est ici une grosse querelle entre les Chanoines & les Moines, savoir si S. Rupert fut Religieux & Moine, ou s'il étoit simplement Prêtre, quand il entra dans ce païs. Il y a aujourd'hui une riche Abbaye dans le même lieu de Moines Benedictins, qui prétendent que leur Institut y a fleuri dès la premiere fondation qui en fut faite par S. Rupert, & que lui & ses compagnons l'avoient professé avant que de s'engager à la prédication. Cela est très-probable, non seulement parce que les Prêtres ne sont pas ordinairement si zèlez que d'abandonner leurs benefices pour aller porter la foi ailleurs, mais parce qu'on sait que

quasi toute l'Allemagne a été convertie par des Religieux de cet Ordre, depuis que S. Boniface eût commencé à cultiver cette vigne, & bâti l'Abbaye de Fulde, qui fut un Séminaire de prédicateurs Evangeliques. S. Rupert cependant vint de Vormes où il étoit déja Evêque, & l'on montre encore dans cette Abbaye de S. Pierre, où il mourut, son Breviaire, son Calice, sa Mitre sa Crosse, & ses autres Ornemens Episcopaux, qu'il portoit avec soi, & qui tous ensemble ne font pas un paquet, qui ait dû être fort incommode à celui qui en étoit chargé.

L'Abbé de cette Abbaye a encore aujourd'hui, dans quelques solemnitez, place entre les dignitez de l'Eglise Cathédrale, & marche à côté du Grand Prevot dans quelque procession, mais les Religieux n'y paroissent plus, quoique selon leurs Histoires ils ayent été les seuls Chanoines, qui officioient autrefois avec l'Evêque, lequel étoit en même temps leur Abbé, & dépendoit de leur élection. Depuis qu'il y a eu deux Chapitres, les Chanoines ont professé pendant quelque temps la Regle de S. Augustin, mais l'Archevêque & Cardinal Langius d'Augsbourg obtint de Leon. X. leur sécularisation du temps de Charles Quint qui par ses recommandations l'avoit porté à cette dignité d'Archevêque.

On

On conte parmi les Abbez de S. Pierre le fameux Jean Staupitz, qui étoit Provincial de frere Martin Luther, & qui par dépit de ce que les Moines Dominicains avoient obtenu de prêcher les Indulgences à l'exclusion de ses Religieux Augustins, l'encouragea & le poussa à déclamer, & écrire contre les mêmes Indulgences. Il donna pendant quelque temps la main à ce disciple, & parut d'accord avec lui. Mais comme il savoit mieux que personne par quel esprit il s'étoit porté à cette resolution, il se repentit, & se retirant d'un païs, où les choses alloient tous les jours à la ruïne entiere de la Religion Catholique, il vint à Saltzbourg, où s'étant fait connoître à l'Archevêque, qui vivoit alors, celui-ci le mit dans l'Abbaye de S. Pierre, où il professa l'Institut Benedictin, & le fit dans la suite élire Abbé du Monastere. On assûre qu'il étoit savant, & qu'il s'occupoit entierement à écrire, de sorte qu'il avoit laissé une assez grande quantité d'écrits, apparemment faits pour refuter les nouvelles opinions, puis qu'il s'étoit séparé de Luther, & témoigné par cette séparation qu'il n'approuvoit pas ses sentimens. Mais comme l'ignorance cause quelquefois d'aussi grands désordres, que la mauvaise volonté, un Abbé successeur de Staupitz, ne considérant dans celui-ci que la qualité

de premier Maître de Luther, & croyant que tout ce qu'il pouvoit avoir écrit n'étoit pas moins déteſtable, que ce que l'autre avoit enſeigné, brûla tous ces écrits ſans ſouffrir qu'il y en reſtât la moindre partie dans le Monaſtére, ou ailleurs.

Il y a une Univerſité à Saltzbourg fondée par l'Archevêque Paris de Lodron, & regentée par des Benedictins. L'Archevêque l'avoit offerte premierement aux Jeſuites: mais avec la retention du droit inſéparable de ſon titre de Legat, de pouvoir viſiter & connoître de tout ce qui ſe paſſeroit, & dans l'Univerſité, & parmi les Profeſſeurs. A quoy les PP. Jeſuites n'ayant pas voulu ſe ſoûmettre, ils furent privez de la regence de cette Univerſité, à laquelle on dit cependant qu'ils ont tâché quelquefois de revenir, apparemment dans la confiance qu'ils pourroient bien être auſſi Maîtres à Saltzbourg, qu'ils le ſont à Rome, où le Pape a une ſi grande autorité. Il y a toutefois à Saltzbourg des Profeſſeurs ſéculiers en Droit Civil, de même qu'il y en a à Vienne, où les PP. Jeſuites ne laiſſent pas d'être les Maîtres. Le Recteur de l'Univerſité eſt toûjours un Religieux, & les Profeſſeurs ſont tirez de diverſes Abbayes, qui juſqu'au nombre de trente ſe ſont unies pour cet effet de donner des Profeſſeurs, & d'avoir le droit d'envoyer leurs

leurs jeunes Religieux étudier en cette Université, où il y en a ordinairement un très-grand nombre, de même que de Noblesse des Provinces voisines. C'est pour augmenter ce nombre des Etudians que le vivant Archevêque a fondé un College, dans lequel on éleve gratis un certain nombre de jeunes Gentilshommes des Provinces d'Autriche, Tirol & Baviere, outre ceux qui voudront y venir demeurer à leurs frais, & qui y auront un très-honête & commode logement, & y seront traitez & soignez comme les autres.

A propos de jeunes Gentilshommes, l'Archevêque regnant s'est distingué dans le monde par la fondation d'un Ordre Militaire, qu'il a nommé de S. Rupert. La croix est d'or émaillée de violet, & porte en cœur, ou au milieu de la croix, une médaille du Saint. Le cordon, auquel la croix est attachée, est ruban violet, couleur propre des Evêques. Il n'y a que deux ans qu'il fit la fonction publique de donner les premieres croix à douze jeunes Gentilshommes, parmi lesquels il y avoit deux de ses petits-neveux. Il a fondé autant de Commanderies, qui seront possédées par autant de Chevaliers, qui ayent servi douze ans dans les armées de l'Empereur, ou de l'Empire, ayant déposé des sommes, dont le produit suffira pour 300.

florins annuels, qui seront les revenus de chaque Commanderie particuliere. Cependant & en attendant ce terme de douze ans, devant lequel personne ne jouïra d'aucune Commanderie, ces Chevaliers seront élevez dans le College dont j'ai parlé, jusqu'à ce qu'ils soient en âge d'aller servir dans les armées, & ils y auront des Maîtres de toute sorte d'exercices convenables à leur profession, outre ceux qui leur enseigneront les sciences.

Outre le Palais ou résidence de l'Archevêque, qui est grand & magnifique, il y en a quelques autres, qui meritent d'être vûs. Celui de Mirabel, avec un beau Jardin fourni de statuës & d'arbres singuliers, sert aux Archevêques, qui veulent se promener, la résidence qui est au cœur de la Ville n'ayant point de Jardin. Ceux qu'on appelle de la Province, & du Chapitre, où les députez & les Chanoines s'assemblent respectivement, sont beaux & bien bâtis. Les Comtes de Lodron en ont deux autres, & un en particulier fort grand, avec des Jardins de même. Le dernier Archevêque en a bâti un autre pour ses Neveux les Comtes de Kiembourg, à qui il ne manque qu'un Jardin. Et outre ces Palais les Ecuries du Prince sont une chose à voir pour leur grandeur, de même que le Manége, & l'Amphithéatre pour la singularité de leur situation. Je vous

ai dit qu'il y a une montagne au couchant de la Ville, qui lui sert de muraille de ce côté-là, n'étant qu'un rocher quasi tout escarpé des deux côtez. Pour faire un Manége proportionné à la grandeur de l'Ecurie voisine, on a taillé une grande partie de ce roc, qui prête ainsi un espace suffisant, qu'on a ensuite couvert avec un plafond, où sont dépeints tous les exercices, ausquels on forme les Gentilshommes, qui demeurant à Saltzbourg pour vaquer aux études, ont en même temps la commodité que l'Archevêque leur fournit d'Ecuyers & de chevaux pour apprendre à monter à cheval.

L'Amphithéatre est encore plus merveilleux. C'est un grand espace quarré, où l'on fait le manége l'été pour avoir l'air plus libre, & où l'on fait pour le plaisir des combats de bêtes, dans les occasions de rejouïssance publique. Du côté du Manége les loges sont de bois; mais des deux côtez qu'il touche à la montagne, qu'on a de même applani pour avoir du lieu, on a piqué à pointe de marteau dans le roc, trois étages de loges, ou galeries, pour y placer les spectateurs, ce qui assûrément est l'entreprise d'un Prince, dont la gloire appartient à l'Archevêque d'aujourd'hui.

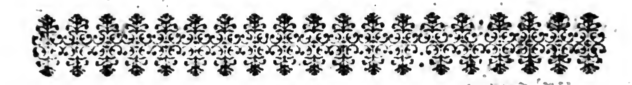
Il a de même fait bâtir une très-jolie Eglise à l'honneur de la Ste. Trinité entre d'eux

deux Colleges, dont le premier eſt celui des Gentilshommes, dont je vous ai parlé, & le ſecond un Séminaire pour les Clercs, qu'on y inſtruit afin de les rendre capables des Ordres ſacrez. Il faiſoit de même bâtir deux autres Egliſes, une aſſez magnifique pour le ſervice de l'Univerſité, qui n'a eu juſqu'à preſent, qu'une grande ſale, deſtinée en même temps aux fonctions Scholaſtiques, & une autre pour des Religieuſes Urſulines, qu'il a accepté dans la Ville afin d'y vaquer à l'éducation des filles. Il a auſſi fait bâtir un Palais pour ſoi dans une petite Ville de ſon Etat appellée Lauffen peu éloignée de Saltzbourg, & un autre encore entre ces deux Villes dans un endroit appellé Cleſſan, lieu propre à la chaſſe, & où il ſe retire ſouvent pour s'y délaſſer des ſoins du Gouvernement, & y jouïr d'une plus grande liberté.

Il me ſemble vous avoir écrit aſſez de particularitez de cette Ville, pour ſatisfaire vôtre curioſité, & ſi tous les Voyageurs nous donnoient des Relations auſſi circonſtanciées de tous les païs, par où ils paſſent, & dont ils peuvent prendre information, on ſauroit beaucoup plus de choſes, qu'on ne ſait de pluſieurs Villes, dont on parle aſſez ſouvent ſans beaucoup de connoiſſance. Je veux finir cette Lettre par une particularité du Gouvernement de l'Archevê-

que de Saltzbourg, ſavoir qu'il a continué dès le commencement de cette guerre à vivre en une eſpece de neutralité avec l'Electeur de Baviere, & conſervé la paix avec lui, nonobſtant qu'on lui ait voulu donner des troupes pour l'obliger à faire une guerre offenſive, & faire de ſon côté diverſion à S. A. Electorale. Il n'y avoit cependant (à ce qu'on dit) aucun accord exprès entre ces deux Princes de ne ſe point offenſer & nuire reciproquement, mais une connivence des deux côtez. L'Electeur s'imaginant peut-être que cet Etat ne pourroit lui échapper quand il le voudroit, & continuant cependant à en tirer le ſel & d'autres proviſions comme auparavant, & l'Archevêque étant ravi d'en être quitte à ſi bon marché, & de n'être point obligé à loger des troupes étrangeres, avec leſquelles il auroit couru le hazard, ſi leur attaque n'eût point été heureuſe. Je finis par deux particularitez des campagnards de ce païs, ſavoir qu'ils portent quaſi tous des chapeaux verds ou bleus, & que les femmes y ont des jupes, qui ne paſſent point le genou, & y portent des chapeaux, ce qui fait qu'on ne les diſtingue quaſi pas des hommes. Je ſuis.

III. LET-



III. LETTRE.

De Saltzbourg à Vienne.

MONSIEUR,

SI la saison où nous sommes, l'avoit permis, je vous aurois parlé des Provinces du Tirol & de la Baviere, parce que j'y aurois passé, en tenant le chemin qu'on fait ordinairement d'Italie à Vienne. Mais la guerre rendant toutes choses mal assûrées, j'ai pris le détour de la Carniole, & de la Carinthie pour venir en Autriche, où nous nous sommes acheminez. Vous savez de l'Histoire que la Province du Tirol est possédée par la Maison d'Autriche, & qu'elle le fut autrefois par celle de Baviere, au moins qu'une héritiere de cette Principauté avoit épousé un Prince Bavarois, & la lui avoit portée en dot, mais que n'en ayant point eu d'enfans elle passa en secondes nôces à un Prince de la Maison d'Autriche, à laquelle la Province

vince eſt reſtée. Les Princes ont de longues mains, dit-on en proverbe, ne peuvent-ils pas avoir de longs ſouvenirs, ou pour parler plus juſte ſe ſouvenir de loin, & ainſi ne peut-il pas être que ceux de Baviere ont conſervé un chagrin ſecret que cette belle Province, qui étoit & ſeroit ſi fort à leur bienſeance leur ait échappé, & accroiſſe le domaine d'un Prince, qui par cette voye vient à les envelopper, & à les rendre plus ſujets? Je ne veux dire ni l'un ni l'autre: mais il me ſemble que je puis bien aſſûrer, que tous les Princes, qui ſont demeurez Catholiques Romains en Allemagne, ont au contraire un interêt particulier de ſe bien entendre avec l'Empereur, qui outre qu'il eſt le Chef commun de l'Empire, l'eſt encore des Princes de cette Religion, comme le plus puiſſant & le plus capable de les maintenir, tant qu'ils voudront vivre unis avec lui.

Il ſemble que les Suiſſes donnent un exemple de cette Politique, leſquels outre l'union qui eſt entre tous les Treize Cantons, qui compoſent leur Republique, & par conſéquent outre la Ligue univerſelle qui les unit à la défenſe de leurs interêts communs, ont encore d'autres Ligues particulieres, des Catholiques avec les Catholiques, & des Proteſtans avec les Proteſtans. Ce qui fait que chacun eſt plus

con-

consideré eu égard à ses Alliez, & que quand il arrive quelque sujet de discorde, il est plûtôt accommodé par l'interêt que prennent les Conféderez à maintenir la paix génerale.

Les Anciens Princes de la Maison de Baviere semblent avoir suivi cette maxime dans leur conduite, ayant toûjours cherché à vivre en bonne intelligence, au moins en public, avec les Archiducs, & d'autant plus soigneusement que ceux-ci devenus plus puissans par la possession de l'Empire & de tant de Royaumes les mettoient dans une espece de nécessité d'en user ainsi. C'est dans cette vûë qu'on peut croire qu'il y a eu tant d'alliances de sang entre ces deux Maisons, & une conféderation continuelle pour le maintien de la Religion Catholique, dans laquelle elles ont perseveré. Il semble même que la Maison de Baviere n'a rien perdu dans cette attache, & à cultiver cette union entre les familles; puis que le Duc Maximilien, Grand-Pere de l'Electeur d'aujourd'hui, obtint la dignité Electorale, & ce qu'on appelle Palatinat de Baviere, & qu'il est toûjours glorieux de continuer dans ce qui a été une fois bien commencé.

Cependant dès quelque temps en çà il semble que cette bonne intelligence ait commencé à se refroidir, jusqu'à en venir

à

à une entiere rupture. Le Duc Ferdinand-Marie Pere de S. A. Electorale ne se déclara pas ouvertement contre l'Empereur, mais il demeura neutre, & ne lui donna aucune assistance dans ses guerres contre la France, qui apparemment lui avoit persuadé cette neutralité, comme un grand moyen de se faire respecter, quand il est évident que ne point s'opposer à une Puissance, qui dès long-temps cherche de tout soûmettre, c'est travailler à sa propre chaîne, les moindres Princes ne pouvant raisonnablement se flatter d'être exempts du traitement qu'elle sera en état de faire aux plus grands.

Le vieil Electeur de Cologne prit encore un travers plus fâcheux, quand ayant prêté l'oreille aux conseils de la France, il en reçût les troupes dans ses Etats, & y attira la guerre, qui assûrément ne leur fut pas utile. Et quand au lieu d'écouter la voix du sang qui lui parloit pour son Neveu, il se laissa encore conseiller de donner son Electorat à un étranger, en favorisant la Coadjutorerie du Prince de Furstemberg, dans le temps qu'il entendoit les cris de tout l'Empire, qui témoignoit son chagrin contre un homme, qui avoit renoncé à sa Nation pour se dévouër, & se rendre esclave de la France.

Les choſes ſont venuës encore à une plus fâcheuſe extremité, quand on a vû au commencement de cette guerre, & l'Electeur Maximilien revétu par le Roy Charles II. du Gouvernement de la Flandre, & le Prince Clément ſon frere mis & maintenu en poſſeſſion de l'Electorat de Cologne par l'Empereur, contre la France, qui avoit tout mis en uſage pour empêcher l'un & l'autre, l'on a vû, dis-je, ces deux Princes quitter leurs anciennes Alliances avec la Maiſon d'Autriche, pour s'unir contre elle à la France. Et cela ſur des raiſons, que l'exemple du reſte de l'Europe quaſi entiere leur pouvoit bien faire croire être peu fortes, puis qu'elles ne faiſoient aucune impreſſion dans l'eſprit de tant de Puiſſances. Le Prince Clément s'étant déclaré le premier en acceptant des troupes Françoiſes dans ſon Electorat, ſon frere le Duc Maximilien ne tarda de le faire qu'autant de temps qu'il en falut pour donner temps aux François d'entrer en Allemagne & de le joindre, ayant, lors qu'ils furent à portée de le ſecourir, rompu les traitez dont il avoit amuſé le tapis juſques à ce que les choſes fuſſent prêtes.

Il commença par une déclaration, qui paroiſſoit déja tenir en main tous les grands ſuccès, dont les Miniſtres de France l'avoient apparemment flatté: faiſant briller dans

dans les premiers étendarts qu'il fit benir ſolennellement par les Miniſtres de l'Egliſe, des eſperances, qui menaçoient tous ceux qui s'y voudroient oppoſer d'une entiere ruine. On publia, comme vous l'avez ſû que S. A. Electorale n'aſpiroit à rien moins qu'à une Couronne Royale, dont les fleurons devoient être compoſez de toutes les Villes Imperiales, & des Provinces voiſines à ſes Etats. Et qui doute que la France qui a fait tant d'autres Rois depuis ſi peu de temps, n'eût donné le plan de cette nouvelle Royauté, qui ne lui coûtoit rien, & qui lui valoit une ſi grande diverſion aux armes de l'Empereur, & de l'Empire? Certainement on ne ſauroit trouver mauvais que la France, pour ſe défaire de ceux qui la traverſent dans ſes vaſtes deſſeins, cherche à leur jetter aux jambes tous les embarras qu'elle peut, non plus qu'on ne s'étonne point que des Chymiſtes prévenus, & entêtez de leur art, faſſent tout ce qu'ils peuvent pour engager du monde à les ſoûtenir dans la dépenſe néceſſaire pour leurs opérations. Mais il eſt étonnant qu'après tant d'experiences de la vanité de leurs promeſſes, & de la ruïne de ceux, qui les ont voulu ſeconder, il s'en trouve toûjours de nouveaux, que l'exemple du paſſé ne détourne point de s'expoſer à la même ruïne.

Ulm Ville Imperiale sur le Danube fut la premiere que l'Electeur surprit par le moyen de quelques Officiers & soldats, qui se glisserent dedans en habits déguisez, & faciliterent l'entrée aux troupes de S. A. Electorale. Le dessein étoit dans les formes. On s'approchoit, & on alloit au devant des François, qui prirent part à cette conquête, & dans la suite à celle d'Augsbourg: dans lesquelles places ils ont donné de nouvelles preuves de leur tendresse envers ceux qui se rendent à eux, ou qui ont le bonheur de vivre sous leur domination. Le Tirol étant une Province ouverte, l'Electeur s'y posta comme à une conquête toute assûrée. Le peu de resistance qu'on lui fit le rendit maître de tout. Il changea le Gouvernement: fit enlever & transporter à Munich jusques aux meubles, & aux statuës du Palais des Archiducs d'Inspruck, & les François, qui étoient venus d'Italie pour être de la fête, étoient prêts à s'unir aux armes Bavaroises, & faire une suite de conquêtes, qui comme un pont les eût transportez de Milan à Vienne sans être obligez de mettre le pied sur quelque terre, qui ne leur fût pas soûmise.

Le chemin est long, comme vous savez, & scabreux en bien des endroits. Il y a de grandes montagnes, & dans ces montagnes des peuples de pierre qui n'ont

pas

pas toûjours la docilité de se laisser toucher aux changemens de la plus belle apparence. Celui-ci promettoit de rendre l'Allemagne heureuse si elle ne s'opposoit point à son bonheur. Néanmoins ces peuples durs, & infléxibles aux charmes de cette nouvelle félicité se jettent à la traverse, font reculer en même temps, & les François qui venoient d'Italie, & ceux qui venoient de Baviere, & l'Electeur lui-même, qui étoit le Paranymphe de cette fête y fut si mal mené, qu'il souffrit qu'on le crût mort pendant quelques mois, peut-être pour faire mourir l'envie de le poursuivre plus avant.

La grande habileté des Médecins François qui étoient à ses côtez ayant mis un appareil à cette premiere playe, & promettant en moins de rien une entiere guerison, le Duc & les siens reprirent courage, & cela de si grande force, & avec une telle confiance (attendu la nouvelle guerre de Hongrie, qui survint à l'Empereur de la part de ses Mécontens) que non seulement on ne parloit plus l'hiver passé à Munich de la deroute du Tirol, mais on plaignoit par un esprit de compassion prophetique le mauvais état des affaires de l'Empereur, à qui il ne paroissoit rester aucune ressource, que celle de s'accommoder à tout ce qu'on voudroit lui prescrire. Ce-

ci apparemment n'auroit pas été moins que de renoncer au Royaume de Hongrie, & de partager sa Majesté avec un nouveau Roi, qu'on auroit mis à ses côtez. Mais combien les opinions des hommes sont-elles souvent éloignées des résolutions prises dans un cabinet, où leurs conseils ne sont point ouïs, & où l'on déconcerte toutes leurs mesures, avec autant de facilité que le vent écarte les feuilles couchées sur la face de la terre ? Vous savez comme tout est allé, & où ont abouti ces projets, qu'on croyoit si sûrs de leur execution.

Je m'écarte, dites-vous, de mon narré, & je tombe dans la déclamation. Je vous avouë que ce dérangement d'affaires, qui menaçoit l'Allemagne de sa derniere ruïne, si les choses fussent allées comme on les avoit acheminées, a quelque chose de si admirable, que plus j'y pense, moins suis-je en état de retenir ma plume, que vous ne devez pas croire pour cela chercher l'occasion d'insulter aux vaincus, mais de louër la Providence, qui sait empêcher les plus grands maux par des ressorts inconnus à la prévoyance des hommes, & insurmontables à tous leurs artifices.

On fait assez souvent la route de Saltzbourg à Vienne par eau, & il y a toûjours des bateaux prêts pour y transporter toute sorte de charges. Il y a un chantier sur le

le bord de la Saltze dans la premiere de ces Villes, où l'on travaille continuellement à la construction de ces bateaux, & on y en trouve de toute grandeur, & mesure, mais qu'il faut acheter pour faire le voyage, car ils ne remontent point le Danube, & on les revend à Vienne pour le prix des materiaux, & quelquefois pour quelque chose de plus. Je ne dis pas que les personnes de qualité, qui levent de ces bateaux pour conduire avec plus de facilité leur suites & leurs bagages, soient obligez de les acheter, & de faire leur affaire propre de les revendre, après être arrivez à Vienne. Mais ils doivent conter qu'en prenant des matelots pour être conduits à Vienne, ceux-ci se font payer du prix d'une barque, qu'ils savent bien devoir laisser là après leur conduite, & n'en rabattent que ce qu'ils savent qu'ils en retireront en la revendant.

Le voyage par eau conduit en Baviere, où l'on touche quelques places de cet Etat, comme *Burchausen*, petite Ville sur la Saltze, & *Braunau* sur l'Inn, dans lequel la Saltze se décharge quelques lieuës sous Burchausen, comme l'Inn se décharge à Passau dans le Danube. *Passau* est Evêché, dont le Prélat est Prince de l'Empire, & Seigneur d'un petit païs qui compose son Etat d'environ cent mille écus de revenu. Je vous ai

ai dit quelque chose ailleurs de cet Evêque, qui est le Cardinal de Lamberg, premier Commissaire de S. M. Imperiale à la Diete de Ratisbonne. Ce Prince est d'une très-belle présence: homme également ouvert, & résolu, & qui fit honneur à sa Commission, que l'Empereur lui avoit donnée dans l'Election du dernier Roi de Pologne, puis qu'en dépit de toutes les cabales, qui vouloient par force le Prince de Conti, l'Electeur de Saxe fut élû, & le manîment de cette brigue si secret, que la faction du Prince de Conti ne l'apprit que quand elle ne fut plus en état de s'y opposer.

On crût, il y a quatre ans, que quand le Cardinal de Lamberg alla recevoir le Chapeau à Rome, il resteroit Ministre de S. M. Imperiale en cette Cour, où un Cardinal fait tout autrement le service de son Maître qu'un Ambassadeur dans les formes, les regles du Ceremonial ne permettant à ceux-ci, que peu de visites avec un grand bruit; au lieu qu'un Cardinal peut traiter avec le Pape, & le voir autant qu'il veut sans conséquence, & peut lui parler avec une confiance plus grande qu'un Cavalier, qui est obligé à garder des mesures plus étroites en s'abouchant avec S. Sainteté. L'affaire des franchises qu'on croit d'avoir ôtées aux Ambassadeurs est enco-

encore un motif, qui semble devoir retenir les Princes à en envoyer, pour ne se point commettre sur un point, qui ne sera jamais nettement accordé; toutes les protestations de ceder n'ayant jusqu'à présent abouti qu'à des ménagemens en paroles avec le Pape, quand on en a eu besoin, pendant que par voye de fait les Ambassadeurs se sont fait respecter, & se conservent en effet le plus important de la franchise.

La surprise plûtôt que la prise de Passau par l'Electeur de Baviere déchaîna un peu (comme vous vous souvenez) les langues contre le Cardinal de Lamberg, qu'on disoit avoir dû en toute maniere ne se point mêler de cette reddition, & laisser au Comte de Gronsfeld le soin de se défendre, & de capituler quand il y auroit été forcé par la néceffité. Mais le Cardinal étant allé à Vienne, & ayant satisfait l'Empereur, tous les bruits, & les murmures ont cessé, & il est demeuré comme devant dans les bonnes graces de S. M. Imperiale. Passau n'est nullement fort: il y a cependant un Château, où l'on auroit pû faire quelque resistance, si on avoit esperé du secours. La saison de l'hiver ne le permettoit pas, dit-on, & l'Electeur avoit pris ce temps-là, pour faire sûrement son coup.

Par la prise de cette place l'Electeur de Baviere étoit devenu maître de tout le cours

du Danube, jusques à Vienne, où l'on difoit alors, qu'il décendroit au printemps, pour donner la main aux Rebelles de Hongrie, avec la commodité de faire porter toute l'artillerie, & les bagages de l'armée sur ce fleuve. Il y avoit sujet de le craindre puisque la chose étoit facile, & que les dispositions contraires ne se laissoient pas encore entrevoir. Mais graces au Ciel l'Autriche s'est vûë délivrée de ce danger, & l'Empereur a vû ce même Ciel faire en sa faveur un de ces miracles, dont il a accoûtumé de relever ses affaires, quand elles paroissent le plus désesperées.

Ayant pris la route de terre pour arriver à Vienne nous passâmes à *Lintz*, très-jolie & très-agréable Ville, pas loin de Passau sur le Danube, & Capitale de l'Autriche superieure. La propreté du monde, & la beauté des maisons nous fit croire que les habitans y sont riches, & c'est tout ce que je puis vous en écrire, n'ayant séjourné que quelques heures en cette Ville, d'où jusques à Vienne je vous avouë que je n'ai rien remarqué de considerable, la rapidité de nôtre marche m'en ayant ôté le moyen. Il y a à Lintz un vieux Château, dans lequel reside le Comte de Lamberg frere du Cardinal de Passau, & Gouverneur de la Province. Ce Gouvernement est le premier & le plus honorable que donne S. M.

Impe-

Imperiale, & la faveur particuliere dont jouïssent ces Comtes de Lamberg vient des merites de leur Pere, qui servit très-utilement l'Empereur à la Diete de Munster où il étoit son premier Commissaire.

Vienne est la Capitale de l'Empire puis que l'Empereur y fait son sejour, & la Capitale de la Province d'Autriche, qui est le Patrimoine particulier de la Maison aujourd'hui revétuë de cette supreme dignité. Il est de la beauté de Vienne comme de celles des hommes armez de toutes pieces, les armes leur ôtent l'agrément des habits, & ne laissent entrevoir la beauté, que dans ce qui est précisément du corps. De même la Ville de Vienne environnée de murailles, de bastions, de fossez, de contrescarpes, n'a pas l'agrément de ces Villes, dont les avenuës charment par la varieté des Jardins, des Maisons de plaisance, & des autres ornemens exterieurs, qui sont les fruits de l'entiere securité, que porte la Paix avec soi.

Vienne cependant a des Fauxbourgs, qui sont d'autant plus agréables qu'ils sont rebâtis tout à neuf, le dernier siege n'ayant laissé que des masures de tout ce qu'il pouvoit avoir eu de beau. L'on peut dire que Vienne n'a qu'un Fauxbourg du côté du Midi, tout ce qu'on a rebâti autour de la Ville d'une rive du Danube à l'autre,

j'en-

j'entens rivage haut & bas, n'étant qu'une ſuite d'édifices, qui ne ſemble faire qu'un même Fauxbourg. Entre ce Fauxbourg continu & la Ville il y a une grande eſplanade, nécéſſaire dans toutes les Villes de guerre, pour voir les approches de l'ennemi, & pouvoir l'écarter. Les murailles ſont en aſſez bon état, mais les foſſez, & les contreſcarpes paroiſſent plus négligées, & quelques endroits même des murailles manquent de parapets. Il ne paroît quaſi pas qu'il y ait des ſoldats aux portes de Vienne, le peu de gardes que nous y vîmes, reſſemblant plûtôt à des gens de métier qu'à des gens de guerre, & cependant il y aſſez long-temps que les Rebelles tiennent la campagne, & ſont en état d'inſulter à la Ville, où ſi deux ou trois cens chevaux s'étoient préſentez avant qu'on eût de corps reglez, comme il ſemble qu'on ait maintenant, ils auroient peut-être été en état de faire bien du mal, la quantité de monde, qui trace continuellement dès les Fauxbourgs à la Ville, empêchant qu'on n'en puiſſe fermer la porte dans un beſoin, ſans abandonner à la boucherie tous ceux qui ſe trouveroient exclus. Avec cela les murailles étoient denuées d'artillerie, ce qui reſſent admirablement la Paix, & une confiance toute entiere en la protection du Ciel, qu'on ſuppoſe ne devoir pas manquer dans le beſoin.

Il

Il y a un autre Fauxbourg au Septentrion de la Ville, qui en eſt ſéparé par un bras du Danube, & dont un autre bras de ce fleuve fait une Iſle, mais qui lui ſeroit de grand dommage, s'il étoit au pouvoir d'un ennemi, puis que le bras de la r iviere qui le ſepare de la Ville eſt très-petit, & qu'il fait face à toute ſa longueur. Ce qui m'oblige de parler de ce danger eſt que ce Fauxbourg n'a aucune fortification, qui a cependant été pluſieurs fois projettée, & même quelquefois commencée, comme on en voit des marques, mais n'a jamais été executée entierement.

La Ville de Vienne n'eſt pas grande, ſi on en excepte les Fauxbourgs, & il n'y a point de ces belles & grandes ruës, qui font la beauté d'une Ville. La ruë qui aboutit à la Cour n'eſt pas plus large ni plus longue que les autres. Il y a quelques places, & celle du Marché neuf eſt la plus belle, à cauſe des bâtimens ou neufs ou renouvellez qui l'environnent. Il y a pluſieurs aſſez beaux Palais, & entr'autres celui du Prince Adam de Liechtenſtein, qui n'eſt pas encore achevé, & qui eſt veritablement bâti ſur un deſſein grand, & magnifique. Grandes Sales, beaux & longs appartemens, mais eſtropié d'un côté, où il eſt borné d'une autre Maiſon, que le Prince n'a jamais pû acheter, & qui appartient au

au Comte de Staremberg, ce brave défenseur de Vienne pendant le dernier siege. Sans cette contiguité le Palais seroit libre, & feroit face de tous côtez sur la ruë. Mais il lui manque un Jardin, tout l'espace dont il peut disposer étant un petit entre-deux qui empêche qu'il ne touche la muraille de la Ville. L'Architecte de ce Palais a eu une grosse querelle avec le Maître, à cause qu'aïant dessiné l'escalier à sa mode, celle-ci ne plût pas au Prince, au gré duquel on en a fait un autre. Ce qui choqua tellement l'Architecte qu'il fit imprimer des protestations affichées aux carrefours, par lesquelles il avertissoit le public, que la forme de cet escalier n'étoit pas de lui, & qu'on ne dût aucunement lui en imputer le dessein, qu'il jugeoit indigne de la connoissance qu'il avoit de son art.

Le Prince Eugene a aussi fait bâtir un Palais depuis peu, où nonobstant le peu d'espace, dans lequel il est situé, on ne laisse pas de voir regner le bon goût de ceux qui en ont donné le dessein. Les Géneraux Caprara, & Rabutin, en ont de même fait bâtir chacun un, & temoigné ainsi leur reconnoissance en contribuant à l'embellissement du sejour de S. M. Imperiale, au service de laquelle ils en avoient acquis les moyens. Au reste il y a beaucoup d'autres Palais & de belles Maisons à Vienne,

ne, qui en font voir la magnificence & la richesse. Ce qui ne paroît pas merveilleux, puisque l'Empereur possede tant de Royaumes & de Provinces, dans l'administration desquelles ses sujets ont les moyens d'acquerir les fonds nécessaires pour cela.

Il y a quelques Eglises assez belles à Vienne, mais pas beaucoup. Le Dôme, ou Eglise Cathédrale est d'Architecture Gotique, ornée en dehors & en dedans de ces colifichets, ou ornemens Arabesques de pierre, qui étoient si fort du goût des vieux temps. Il y a une Tour encore plus godronnée que l'Eglise, dont le toit jusqu'à la pointe est tout de ces pierres déchiquetées. Elle a une hauteur considerable, & la merveille est que tout ce qu'on voit soit de pierre dès les fondemens jusques à la croix qui est au dessus, & de laquelle vous savez qu'on ôta après le dernier siege la lune, qu'on y avoit mise au premier en consideration de ce que Soliman, qui l'assiegeoit alors, convint d'épargner ce Clocher, & de ne le point battre avec son artillerie.

Il y a de l'autre côté de l'Eglise une autre Tour, ou Clocher commencé, mais qui n'est élevé que jusqu'à la hauteur des murailles de l'Eglise, & qu'on dit avoir été entrepris en même temps, ou peu après l'autre, pour l'égaler, & que l'Architecte

de

de la premiere pour se tenir hors de pair, & ôter à son rival le moyen de partager avec lui la gloire de cet édifice, lui procura la mort en le faisant culbuter d'une fenêtre. On montre dans la Cathédrale dessous la Chaire du Prédicateur qui est de marbre, une fenêtre, & un homme qui s'y présente de la même pierre, qu'on dit être le portrait de ce malheureux Architecte, & avoir été là placé pour conserver la memoire de son malheur. Mais comme je n'ai pas trop de foi pour ces sortes de contes, je croi plûtôt que le portrait est celui de l'ouvrier qui a fait la Chaire, & quelques autres ouvrages dans l'Eglise, où l'on voit encore le même portrait, qui pour conserver la memoire de sa personne, aussi bien que de son travail a voulu se peindre en ces endroits, comme font plusieurs Peintres & Sculpteurs en plusieurs de leurs ouvrages. Si nous n'aimons mieux dire que ces marmousets ou mensoles étoient du goût de ces temps-là, comme nous en voyons en mille autres vieux édifices.

La nouvelle Eglise du second College des Jesuites (car ils en ont deux à Vienne) est d'un dessein hardi & magnifique. Outre sa grandeur qui est considerable, toute la voute du milieu appuye sur des colonnes torses, qui partagent les Chapelles,

en

en nombre égal de l'un & l'autre côté, & donnent un grand jour, & ouverture à tout le bâtiment. Le fameux Pere Poggi Jesuite, également bon Peintre, & Architecte, a peint tout le grand berceau, ou voute du milieu, de même que plusieurs Autels; qui font admirer l'adresse de son pinceau: Mais ce qu'il y a de particulier dans la peinture de la voute est, que regardée d'un certain endroit de l'Eglise, elle répresente si naïvement une coupe, ou *cuppola*, à la mode, & selon le langage des Italiens, qu'on jureroit qu'elle est réelle, & effective, & exhaussée par dessus la voute, en quoi l'on remarque les manieres hardies & propres du Genie Italien.

L'Eglise du premier, ou du grand College des Jesuites n'a rien de remarquable que la richesse, peut-être, & la propreté des Autels, la plûpart desquels ayant été faits bâtir par des Seigneurs particuliers, & les Peres sachant très-bien cultiver la bonne volonté de leurs dévots, ce n'est pas merveille que tout brille & reluise dans ces monumens de la dévotion des uns, & du soin des autres. Devant la porte de cette Eglise, & sur une place assez grande, il y a une Colonne d'airain, qui soûtient une statuë de même de la Vierge, avec le serpent à ses pieds, en signe de son immaculée Conception. Sur le piédestal, au-

quel est appuyée la Colonne, il y a quatre Anges de même bronze, en acte de combatre contre quatre sortes de bêtes ou monstres, apparemment figures de quatre sortes de pechez, pour montrer que la sainte Vierge en a été délivrée. Mais ces statuës paroissent si peu proportionnées qu'on prendroit quasi les Anges mêmes pour des monstres, à cause de leur grosseur démesurée. On fait certains jours de l'année des dévotions publiques au pied de cette Colonne, & l'on bâtit une espece de Tente de bois, où l'Empereur, & sa famille Imperiale sont placez à l'écart de la foule, & assistent à ces dévotions. Il semble que cette Colonne fut autrefois dressée à l'honneur de la Vierge, pour la remercier après une délivrance de la peste. Il y a un autre monument de la pieté de l'Empereur pour une semblable occasion. C'est la pyramide dressée en l'honneur de la Sainte Trinité dans la place du Marché neuf. Cette pyramide est de marbre blanc, environnée par-cy par-là de nuées, & d'Anges qui sortent ou qui appuyent sur ces nuées, & surmontée d'un groupe de ces mêmes nuées, sur lequel sont les personnes de la Très-Sainte Trinité, en figures de bronze doré. La statuë de l'Empereur dans la posture d'un suppliant, à genoux, & les yeux tournez contre les personnes sacrées, est au pied de la pyra-
mi-

mide. Et sur les trois faces de cette pyramide, qui est triangulaire, on lit des Inscriptions Latines en style lapidaire, qui témoignent au nom de l'Empereur sa reconnoissance, & ses actions de graces pour avoir délivré la Ville du fleau de la peste l'année 1679. Ces Inscriptions sont de la composition de l'Empereur même. La pyramide & son piédestal sont environnez d'un balustre de même marbre, sur lequel sont disposez des fanaux ou lanternes, dans lesquelles on allume tous les soirs des lampes, & des cierges mêmes sur une espece d'autel que fait le piédestal d'un côté, pendant qu'on y fait certaines prieres à haute voix, & souvent encore des prédications, que récitent de jeunes Ecclesiastiques pour s'exercer, & se former au métier; dégoisant là sans crainte en présence du petit peuple, qui s'y arrête, leurs déclamations, selon le conseil de celui qui disoit *Experimentum fac in vili anima*; de commencer aux dépens des plus grossiers un apprentissage, qui souvent après bien du temps & de l'exercice, ne laisse pas de donner bien de la peine aux oreilles un peu délicates.

Les Dominicains, les Augustins, les Benedictins & les Cordeliers ont des Eglises dans la Ville, mais qui n'ont rien de remarquable, sinon que celle des Augustins Déchaussez est appellée Aulique, & sert

pour les fonctions de plus grand éclat, quand la Cour y veut assister. Le Cloître des Recolets y est en si grande véneration, que pour ne point chagriner ou donner sujettion à ces bons Peres, il n'est pas permis, par défense du Souverain, aux proprietaires des maisons qui leur sont opposées de hausser leurs bâtimens, ni d'ouvrir des fenêtres qui les regardent, au lieu qu'ailleurs ce sont les Religieux, qui ayant des Couvents voisins des Séculiers se privent eux-mêmes de la vûë sur la ruë, afin d'ôter à leurs Religieux l'occasion de faire entrer le monde dans leurs cœurs, en le recevant par les yeux. Les Capucins, contre le style de leur Ordre, sont dans la Ville, & c'est dans leur Eglise, qui est semblable aux autres de leur Institut, qu'il y a une Chapelle où l'on enterre les Princes de la Maison Imperiale, un peu plus ornée que les autres à cause de cette prérogative. On ne peut attribuer qu'à une très-grande modestie, que ces Princes, qui sont dès si long-temps en possession de l'Empire & de tant de Royaumes, veuillent être enterrez avec si peu de pompe, qu'il ne reste pas la moindre memoire de leurs noms, & de leurs actions, sur leurs monumens, où non seulement les Princes, mais les personnes d'une qualité beaucoup inferieure, cherchent à déployer avec tant de faste & de dépense

leur

leur vanité. Mais enfin la modestie, la douceur & la pieté semble être le partage des Princes de cette Maison, ausquels peut-être ces vertus si agréables à Dieu & aux hommes ont attiré des honneurs & des richesses, qui surpassent toutes celles de tous les autres Potentats.

Le Peuple de Vienne est dévot, quasi jusqu'à l'excès, & il n'y a heure du jour dans laquelle on ne trouve à l'Eglise Cathédrale des troupes de personnes, qui prient Dieu, même à haute voix, sous la direction d'un Prêtre particuliérement gagé pour présider, & regler ces prieres. On dit que le siege de Vienne inspira cette extraordinaire dévotion aux Bourgeois, qui ayant besoin d'un secours continuel de Dieu, pour ne pas succomber aux efforts & à la rage des Infidéles, le demandoient aussi continuellement. Le transport qu'on a fait de Hongrie d'une Image de Nôtre Dame, peinte assez grossierement sur une planche d'environ deux pieds de long, & qu'on dit avoir versé des larmes en ce païs-là avant les dernieres révolutions, contribuë beaucoup à ce concours du Peuple à l'Eglise Cathédrale. Cette Image y est exposée sur le grand Autel, & les miracles qu'on dit que Dieu opére journellement par l'intercession de la Vierge, reclamée en ce lieu, sont si fréquens, que les murailles de cet-

te partie de l'Eglise, qui lui est voisine, sont déja toutes chargées jusques aux voutes qui sont très-hautes, de vœux, c'est à dire de Tableaux, ou de memoires en argent, ou en peinture, des bienfaits, & des guérisons qu'on assûre avoir reçûs.

Cette Eglise Cathédrale est de même officiée tout le matin, & jusqu'à deux heures après midi, par une quantité de Prêtres, qui y celebrent la Messe, en très grande abondance. Non pas que tous ces Prêtres soient Chanoines, ou beneficiez de l'Eglise, mais comme le concours y est continuel, & que la dévotion est libérale, il y a une quantité de Prêtres étrangers, qui sont attirez à Vienne, & qui y subsistent à la faveur des retributions, qu'ils retirent de leurs Messes.

Au reste le Chapitre de la Cathédrale n'est ni noble, ni nombreux, comme il semble qu'il devroit être dans une Ville Imperiale. Non pas que je veüille dire que les Chanoines ne soient pas nobles, mais seulement que la Noblesse n'est point une qualité requise pour être Chanoine, comme elle l'est en beaucoup d'Eglises d'Allemagne. Le nombre aussi n'est pas considérable, ce que je croi devoir être attribué à la premiere fondation, qui n'étoit que d'un College d'Eglise particuliere, au lieu qu'elle est devenuë Cathédrale par l'é-

l'érection d'un Evêché, qui n'a gueres plus de deux siecles. L'Eglise est dédiée à S. Etienne, premier Martyr, & l'Evêque seant aujourd'hui est un Comte de Harrach, fils du Grand Maître de la Maison de l'Empereur, qui jouit de la qualité de Prince de l'Empire, comme tant d'autres Evêques & Abbez d'Allemagne. Je vous ai dit ailleurs qu'il est Chanoine de Saltzbourg, & qu'on a crû qu'il seroit déclaré Coadjuteur de cet Archevêque, mais jusqu'à présent la chose n'a point eu d'effet pour les raisons, que je vous ai déduit ailleurs.

Il me semble avoir oui dire à Vienne que les Ecclesiastiques, & même les Reguliers y vivent fort commodément, & que hors les heures du Choeur qu'ils ne negligent pas, la bonne chere, la promenade, & les conversations occupent une grande partie de tout le temps qui leur reste du sommeil. Aussi n'entendis-je point parler d'hommes à miracles, & d'aucune sainteté extraordinaire. Et depuis le P. Marc d'Aviano Capucin, personne n'a fait parler de soi par cet endroit. Avez-vous sû, Monsieur, que l'Empereur, & toute la famille Imperiale, voulût avoir la benediction de ce Capucin avant qu'il mourût, & qu'elle se transporta dans sa Cellule pour cet effet? Il y a de plus, l'Empereur a voulu célebrer sa memoire par des Chronographes

de sa façon, & après l'avoir fait enterrer dans la Chapelle des Archiducs & Princes du sang d'Autriche, il composa ces Inscriptions à sa loüange. Vous ne serez peut-être pas fâché de les lire. Les voici. Elles expriment toutes l'année de sa mort 1699.

patrI MarCo ab aVIano CapVCIno
ConCIonatorI eVangeLICIs VIrtVtIbVs eXornato.

VIennæ aVstrIæ In osCVLo DoMInI sVI sVaVIter eXpIrantI.

LeopoLDVs aVgVstVs, aVgVsta sVa, fILIIqVe Mœsta passIone posVere.

patrI MarCo De aVIano, Vero JesV serVo LVX & reqVIes perpetVa.

Ces Inscriptions ne sont point gravées sur sa sepulture. Ce sont le fruit ou l'amusement des Muses de S. M. Imperiale. On voit seulement à côté gauche de la Chapelle mentionnée des Archiducs, & au bas de la muraille tout près de terre le nom de ce Pere, avec un *Hîc jacet* tout pur.

La guerre de Hongrie, ou plûtôt l'insolence des Rebelles qui font des courses si continuelles jusqu'aux portes de la Ville, tient ici tout le monde dans une telle allarme, qu'on ne parle que des désordres qu'ils commettent. Et l'on voit assez souvent les Fauxbourgs récouvrer dans la Ville tout ce qu'ils peuvent de leurs meubles, pour

pour les soustraire à une incendie, auquel il paroît qu'on s'attend à tout moment. Ce qui est de plus fâcheux, est que tous ces désordres sont causez, non pas par des armées reglées & des soldats de profession, mais le plus souvent par de la canaille, que l'espoir de butiner met en campagne, & qui s'écoulent avec la derniere précipitation dès qu'elle entend que des troupes regulieres se sont mises en campagne pour la poursuivre. Ce qui n'étant pas possible de faire partout, l'alarme vient tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre, sans pouvoir se bien assûrer d'aucune part.

C'a été dans la vûë de procurer cette assûrance à la Ville qu'on s'est résolu de l'enfermer d'une ligne, qui puisse arrêter les courses des Hongrois. Cette ligne est encore une demi-heure au delà des Fauxbourgs dans la campagne, & par conséquent d'une très-grande étenduë, ce qui fait croire à bien des gens, ou qu'il faudroit un très-grand nombre de troupes pour la garder, ou qu'elle seroit tout à fait inutile dans le besoin, puis qu'avant qu'on eût pû accourir à l'endroit, où elle seroit attaquée, l'ennemi s'en seroit déja saisi. On dit aussi que l'opinion de plusieurs étoit qu'on eût employé beaucoup plus utilement l'argent qu'on met en cette ligne, à faire des soldats effectifs, qui auroient pû faire front

aux Hongrois, qu'à mettre sa sûreté dans un fossé, qui outre le dommage considérable qu'il fait à la campagne, dont il dérobe une très-grande partie au labourage, est très-facile à remplir, & ainsi à faire perdre tout le fruit, qu'on se promet de sa construction.

Ce qui fit résoudre à l'entreprendre fut un insulte que les Hongrois vinrent faire à la Ville la veille de Pâques dernier, à la vûë de laquelle ils brûlerent quelques villages & hameaux. La confusion fut si grande ce jour-là & le suivant dans Vienne, qu'on ne voyoit par tous les chemins hors de la Ville, & dans toutes les ruës au dedans, qu'une confusion épouvantable de chariots, charettes, bêtes de charge & hommes, qui chargez de meubles retiroient dans la Ville, ce qu'ils pouvoient de leurs maisons, des Fauxbourgs, ou des lieux voisins. L'Empereur en allant le jour de Pâques dans la Cathédrale fut témoin de ce désordre. Ce qui fit résoudre dès le même jour, premierement d'armer la Bourgeoisie, & la distribuer en divers corps, qu'on mettroit aux avenuës, & ensuite la résolution de mettre les armes à la main de la Bourgeoisie ayant paru dangereuse, d'entreprendre cette ligne de circonvallation, quoy que la chose parût à beaucoup de personnes quasi honteuse, de faire voir un Em-

Empereur, qui se fortifioit dans sa propre Capitale, & attendoit à s'y défendre contre ses sujets, comme s'il n'avoit point eu d'autre moyen de les mettre à la raison, ou qu'il n'eût eu aucun autre lieu pour y pourvoir à sa sûreté.

L'Empereur est le meilleur Prince du monde, & pour le fond de son ame, & dans ses manieres de gouverner. Il est si bon que plusieurs craignent qu'il ne le soit trop; les grands désordres, qui sont arrivez dans les affaires depuis qu'il est sur le trône n'ayant que rarement été ou châtiez ou retenus, au moins publiquement. Il y a eu cependant des occasions, où quelques Ministres ont été éloignez, mais avec tant de ménagemens & de bontez, que cela n'a été capable d'épouvanter personne, ce qui est un des premiers effets, qu'on doit avoir en vûë dans le châtiment. Les inclinations naturelles de l'Empereur sont toutes portées à la douceur, & on ne doute pas que celle-ci soit un grand encouragement aux mauvais desseins de ceux qui le veulent desservir, ou à l'insolence de ceux qui negligent leur devoir. Sa pieté envers Dieu est si solide, qu'on ne l'accusera jamais d'hypocrisie, en le voyant aussi assidu qu'il est aux exercices de la dévotion. Non seulement il ne neglige aucune fête principale de se porter à la Cathédrale, pour y ani-

animer par son exemple tout le monde aux fonctions de pieté. Mais dans les fêtes de toutes les Eglises particulieres de Vienne, il fut porté à ces Eglises avec toute sa Cour, & y fait ses dévotions, & si ces Eglises ont quelques Cloîtres d'hommes ou de femmes attachez, l'Empereur a coûtume d'y faire porter son dîner, & de manger avec eux, & après le dîner d'y faire encore chanter les Vépres par sa Musique, & d'assister à tout. Cela est sujet à quelques incommoditez & embarras pour les Religieux, qui doivent tenir leur Cloîtres ouverts, non seulement à toute la Cour, mais encore à la foule du monde, qui la suit en ces occasions, & encore plus aux Religieuses, qui quoy qu'elles n'ouvrent leurs portes qu'à la famille Imperiale, & à ceux qui sont précisément nécessaires à son service dans ces rencontres, cependant ne laissent pas d'être inquietées du bruit de ces allées & venuës tumultueuses. Mais enfin c'est l'inclination de l'Empereur, dont la bonté obligeroit à souffrir encore davantage, s'il en étoit besoin, pour lui plaire.

L'Empereur aime la Musique, & est lui-même si versé en ce bel art, qu'il est non seulement capable de juger des meilleures pieces, mais d'en composer lui-même, qui ont l'approbation generale. Il ne travaille cependant que sur des matieres dévotes, comme sont
des

des Motets à chanter dans sa Chapelle, ou des Oratoires, dont la mode est venuë d'Italie à Vienne, où l'on en recite assez souvent à la Cour, principalement l'hiver. Cette inclination de S. M. Imperiale pour la Musique fait qu'il tient une quantité de Musiciens gagez, qui composent sa Chapelle, & particulierement des Italiens, ausquels on paye de gros gages pour les retenir. Cela les rend un peu insolens, & il est arrivé même quelquefois qu'à faute de paye ils se sont rebellez, & ont refusé de chanter en présence de l'Empereur même, qui a pris le parti de la patience dans de certaines rencontres, où il auroit pû très-justement user d'un peu de rigueur. Mais, comme j'ai dit, la bonté est son partage, & l'on peut quasi conter qu'aucune faute n'est capable de l'altérer.

Cette bonté & cette fermeté dans ces sentimens humains se remarque dans l'air de son visage, qui respire une douceur, mais une douceur de source, & qui paroît venir du fond d'une ame inébranlable à tous les accidens. Sa charité, & sa propension à consoler tout le monde, est un écoulement de cette bonté. Non seulement S. M. Imperiale reçoit toutes sortes de requêtes, qu'on lui présente, & en quelque occasion que ce soit, mais secourt libéralement les pauvres, qui recourent à sa charité. Les au-

audiences qu'il accorde ne sont gueres sans une quantité de Prêtres, ou d'autres étrangers, qui n'ont pas si-tôt exposé leur nécessité, qu'ils reçoivent libéralement de lui un ou plusieurs paquets de papier, dans le moindre desquels il y a toûjours 25. ducats pour le moins; sans parler d'une quantité d'autres Ecclesiastiques & Séculiers, ausquels il donne des pensions continuelles.

C'est encore un effet de la tranquillité de son ame, & de la solide pieté, qui en fait le repos, que S. M. Imperiale est extrémément réglée dans toute la conduite de sa vie, & qu'elle garde un ordre, & une suite uniforme dans toutes ses actions. Quand le mois, le jour, ou l'heure viennent, dans lesquels on a coûtume de faire quelque chose, elle se fait, quelque opposition que semblent y apporter les mauvais temps, ou les autres embarras qui sont sur le tapis; de sorte que toute la Cour est sûre qu'on ira à l'Eglise, au Conseil, à la chasse, dans les temps, qui sont destinez à ces exercices, sans qu'aucun travers le puisse empêcher. Les audiences publiques seulement semblent moins reglées, celles-ci étant rares, & quoi qu'un nombre considérable de personnes soient en attente pour l'obtenir, il arrive assez souvent que deux ou trois occupent l'Empereur pendant tout le

le temps destiné à ces audiences, les autres étant obligez de retourner plusieurs fois & d'attendre même plusieurs mois avant que d'être ouïs.

Ce qu'il y a de fâcheux pour les personnes d'affaires, est que l'Empereur n'ayant point de premier Ministre, veut écouter tout le monde, & que comme souvent les affaires ont besoin de longs discours, il faut aussi que S. M. Imperiale ait une longue patience pour tout entendre & tout comprendre. On lui rend cette justice qu'il est très-exact à s'informer de tout, & à répondre sur tout, & l'on assûre que des Ministres étrangers l'ayant informé en même temps de plusieurs affaires, S. M. avoit répondu à tous les points, qui pouvoient être résolus sur le champ, & montré qu'il avoit entierement pénétré toutes les choses, desquelles on lui avoit fait la proposition.

La forme des audiences est particuliere. Dès qu'on a publié (ce qui se fait environ le midi) que S. M. Imperiale donnera audience, on va, ou l'on envoye se faire mettre en liste, c'est à dire, faire écrire son nom sur un papier, qui est mis entre les mains de S. M. quand elle entre dans la chambre, où elle donne audience. Cette audience se donne toûjours dès les sept jusqu'à neuf heures du soir. L'Empereur voit la liste, & fait appeller par un Chambellan, qui est

ce jour-là de service, ceux qu'il veut ouïr l'un après l'autre, le Chambellan à la sortie du premier entrant dans la chambre, où est S. M. de qui il reçoit le nom de celui qui doit être appellé le second, & ainsi des autres.

On dit que l'Empereur prend quelque plaisir à entendre parler de Chymie, & il y a un Comte Rugieri, qui est auprès de S. M. pour cela. Ni vous ni moi, Monsieur, ne sommes pas trop persuadez qu'il y ait grand fond à faire dans une étude semblable: mais tout le monde n'est pas de nôtre sentiment, & les Princes s'imaginent peut-être que c'est une fortune reservée à leur état particulier, à cause des grands moyens, qu'ils ont privativement aux autres de fournir aux recherches, & aux experiences ausquelles on les engage, dont l'inutilité cependant devroit les avoir un peu découragez.

L'Imperatrice est une Princesse tout de feu, & on entrevoit dans son visage une certaine vivacité, nonobstant son âge, qui marque un temperament extrémément animé. Aussi a-t-elle encore sa Mere, qui demeuroit à Inspruck, & qu'on a transferée de là à Gratz en Stirie, quand cette Province fut menacée de l'invasion du Duc de Baviere. L'Imperatrice est si jalouse de la vie de l'Empereur, qu'on dit qu'elle même

me apprête de ses mains une partie des viandes qu'il mange. Et elle est si éloignée d'ailleurs de son inclination pour la Musique, qu'elle ne témoigne pas le moindre plaisir aux Opéra, faisant porter son carreau dans la loge, où elle a été vûë coudre, & s'occuper tellement de son travail, qu'elle n'a pas même tourné les yeux vers le théatre, ni prêter la moindre attention aux Acteurs. Elle n'est pas plus curieuse des ornemens de son corps, & si on ne la voyoit à côté de l'Empereur en public, on ne la prendroit nullement pour ce qu'elle est. Elle n'a qu'un cercle de cheveux autour de sa tête, & quelques pierreries sur soi, qui la distinguent du commun des autres Dames. Avec tout cela, vous savez la bonne intelligence, avec laquelle l'Empereur vit avec elle, sa très-pure continence n'ayant jamais donné la moindre occasion aux plus médisans de l'accuser du moindre penchant, ou familiarité, qu'il ait eu avec quelqu'autre femme que ce soit.

Le Roi des Romains est un peu petit de stature, & à peu près comme S. M. Imperiale. Il a la couleur du visage un peu enflâmée, & dès que nous avons été à Vienne il a eu une fluxion sur un œil, qui l'incommodoit, & le défiguroit un peu. Son naturel a été autrefois si vif, qu'on l'accusoit d'un peu d'emportement, mais main-

tenant il en eſt revenu, & on dit que le premier ſiege de Landau, qu'il fit en perſonne, & où il vit les occaſions prochaines & fréquentes de s'affronter avec la mort, la diſpoſé à ſe ménager avec plus de ſoin. Sa tendreſſe envers les ſoldats, & l'activité qu'il fit paroître dans ce ſiege, ont fait connoître aux troupes ſon bon cœur, & la diſpoſition qu'il a à devenir un jour un grand Général, & un grand Empereur. On le trouvoit par tout animer les milices par ſa préſence & ſes exhortations, conſoler, & ſoulager avec une bonté particuliere les bleſſez, ce qui vaut beaucoup pour trouver en tout temps des ſoldats prêts à tout. Et ce qui, avec l'averſion, que tout le monde a conçû de l'ambition démeſurée de la France, ne contribuera pas peu à ramener les choſes, où elles doivent être, & relever la gloire de l'Empire. On ſe dit à l'oreille que le Roi des Romains n'eſt pas inſenſible aux charmes du beau ſexe, cependant on n'entend pas juſques à préſent que les choſes ſoient allées trop loin, ce Prince trouvant une diverſion continuelle de ſes penſées flateuſes à la chaſſe, dans l'amour de laquelle il ſe peut dire plongé, y prenant une indicible ſatisfaction, avec ſon grand Veneur un jeune Comte de Lamberg, fils du Gouverneur de Lintz, dont je

je vous ai parlé, qui le seconde entierement dans cette inclination.

Peut-être est-ce par une prévoyance un peu jalouse qu'on ne voit à la suite ni de l'Imperatrice, ni de la Reine, aucune Dame de vûë dangereuse, & capable de tenter, & que la Reine elle-même se montre si attachée à la personne de son mari, qu'on dit qu'elle ne s'en sépare quasi jamais. Il y a toutefois apparence, que la continence du Roi ne dépend pas de ces chagrinantes dispositions, qu'un jeune Prince sauroit bien éluder s'il vouloit, mais du bon exemple d'un Pere, & d'une Cour, où tout est reglé avec une extréme modestie; ce qui la distingue de quelqu'autre, où le mélange le plus libre des sexes, & des conditions, & les amusemens tumultueux, dans lesquels elle passe la vie, donnent des occasions continuelles à la licence la plus outrée.

La Reine, que vous savez être de la famille de Lunebourg, & qui fut préférée pour épouser le Roi à la Princesse de Guastalle, à cause qu'on la crût plus capable de donner des successeurs à la Maison Auguste, est plus haute que le Roi de stature, & a comme lui une couleur si vive sur le visage, que beaucoup la voudroient voir moins enflâmée. Elle avoit infiniment réjoui la Cour par le petit Prince dont elle

accoucha il y a quelques années, mais la mort de ce gage précieux & la ſterilité, où elle a vécu depuis, chagrine un peu la famille Imperiale, & ſemble faire déſeſperer de la ſucceſſion. L'embonpoint, où elle va tous les jours croiſſant n'aide pas à éloigner cette crainte de ſterilité, & aſſûrément ce ſeroit un grand malheur pour l'Europe, que cette grande Maiſon reſtât ſans ſucceſſeurs, perſonne ne pouvant s'attendre qu'à des guerres & à des revolutions bien ſanglantes, dans le partage de cette grande ſucceſſion, ſi les choſes en venoient là.

Nous n'avons pû voir à Vienne l'Archiduc Charles, qui étoit déja parti pour l'Eſpagne, où il va recueillir les Couronnes de ces Royaumes, dont tous les droits l'avoient revétu, auſſi bien que les ceſſions de l'Empereur ſon Pere, & du Roi ſon frere. Mais nous avons oüi avec plaiſir les loüanges, avec leſquelles tout le monde parle de ce jeune Roi, le plus ſage, & le plus aimable de tous les Princes. Il eſt d'une ſtature un peu plus avantageuſe que le Roi des Romains, & comme il étoit deſtiné à commander un jour à la nation Eſpagnole, on a pris le ſoin de le former dès ſon enfance aux manieres graves & ſoûtenuës des Eſpagnols, de ſorte qu'il eſt déja plus Eſpagnol que ne le ſauroit devenir de

toute

toute sa vie un Prince élevé aux coûtumes, & au train essoré d'une nation antipathique par nature avec l'Espagnole.

Il y a trois Archiduchesses sœurs des Rois des Romains, & d'Espagne. L'aînée ne paroît pas avoir été avantagée de la nature, de beaucoup de beauté, mais en échange elle en a reçû un esprit capable de tout, & qu'elle a cultivé avec une étude serieuse, qui l'a renduë versée dans la plûpart des sciences naturelles. On dit qu'elle pourroit bien devenir l'épouse du fils aîné du Czar de Moscovie, qui cherchant autant qu'il fait de se faire connoître, & se mêler dans les interêts des autres Princes de l'Europe, & faisant toutes les avances imaginables pour cela, ne sauroit contracter une alliance plus illustre, ni qui le leur rende plus considérable. Je dis qu'on parle à Vienne de la possibilité, & de la convenance de ce mariage. Ce qu'il y a de sûr, est que pour répondre aux honêtetez du grand Czar, qui comme vous vous souvenez, fut autrefois à Vienne, & qui y tient un Ambassadeur, l'Empereur a nommé le Prince de Portia pour son Ambassadeur à Moscou, d'où l'on dit qu'il devoit ramener le fils du Czar pour être élevé pendant quelque temps à Vienne. L'Ambassade n'ayant été sursise que sur des égards

qu'on a pour le Roi de Suede, qui en fit témoigner quelque chagrin.

Vous savez, Monsieur, (pour vous dire quelque chose des Ministres étrangers qui sont à Vienne) que Monsignor Davia Nonce du Pape ne va pas à la Cour. Il y a long-temps, que la Cour de Vienne est persuadée que le Pape est beaucoup plus incliné vers la France que vers elle. Le Pape s'en défend autant qu'il peut, mais il y arrive si souvent des choses, qui donnent sujet de croire cette partialité, que la Cour de Vienne ne s'en tient nullement aux protestations du Pape. Ce qui a fait le plus de bruit, & pourquoi il semble principalement qu'on ait rompu tout commerce, je dis commerce en Céremonie (car il ne laisse pas de rester à Rome un Ambassadeur de S. M. Imperiale, comme il y a un Nonce à Vienne,) a été le mauvais traitement fait à Rome aux Seigneurs Napolitains, qui ont témoigné de l'attachement au parti de l'Empereur, & particulierement au Marquis del Vasto, condanné à mort, quoique revêtu du titre de Lieutenant Général dans les armées de l'Empereur, pour avoir maltraité un de ses domestiques qu'on l'avertissoit tramer quelque chose contre sa vie. Ce domestique n'a souffert ni mort ni mutilation de membres: cependant on a fait le procez au Marquis comme au moindre des hom-

hommes, & un petit Lieutenant du Gouverneur de Rome a porté sentence de mort contre lui.

Le Gouverneur même, qui n'est pas le plus grand sujet du monde pour un emploi de cette importance, est si ouvertement François, & insulte avec tant de violence tous ceux qui se montrent affectionnez au parti de l'Empereur dans Rome, qu'il ne sauroit gueres pis faire, s'il étoit ennemi déclaré. Le Pape le voit, & le souffre, nonobstant toutes les plaintes, & il semble que le Cardinal de Janson soit à Rome Gouverneur & Pape, dans tout ce qui regarde les interêts de la Maison d'Autriche. Je vous écris ce que vous savez mieux que moi, vous qui étes quasi sur les lieux, & aux portes de Rome. Mais je le fais afin de vous justifier la conduite de cette Cour envers le Nonce de S. Sainteté, qui d'ailleurs, & de sa personne est très-agréable à S. M. Imperiale, tant pour avoir un frere, haut Officier dans le service, que pour avoir génereusement rendu un témoignage, qui excluant le Prince de Conti de la Couronne de Pologne, y fit arriver le Roi Auguste à présent regnant que l'Empereur portoit.

Je commence, Monsieur, à m'ennuyer de vous écrire une lettre déja si longue. En effet si je voulois vous parler de tout ce

qu'il y a de considérable, & de digne de connoissance dans une Cour aussi grande que celle-ci, je n'aurois jamais fait. Tout y merite des réfléxions particulieres, mais à force de voir tous les jours des choses dignes d'une nouvelle attention, on perd le souvenir des premieres. Je ne vous parlerai plus que de quelques personnes, selon qu'elles me viendront sous la plume. Le Prince Eugene est adoré à Vienne, non seulement pour sa valeur, dont il continuë tous les jours à donner des preuves si éclatantes, mais pour sa bonté, son affabilité, & ses manieres, qui charment tout le monde. C'est un veritable Ministre & serviteur de l'Empereur, qu'il sert de tout son cœur, & en toute occasion, & avec tout cela est si modeste, qu'on ne dit point qu'il ait jamais demandé la moindre chose, ni pour soi ni pour autrui. Vous savez qu'on l'a mis à la tète du Conseil de guerre: & il en étoit besoin, afin que celui qui possede cette charge sût par experience les besoins des armées, les plus grands desseins échoüant souvent par des manquemens, qui ne viennent ni des Généraux ni des milices. Il a passé l'hiver à Vienne, toûjours présent aux Conseils, qu'ont tenu l'Empereur, le Roi des Romains, & l'Electeur Palatin, dans lesquels on ne doute nullement qu'on n'ait examiné

& qu'on n'ait pris les meilleures résolutions. Mais le peuple eſt prévenu que nonobſtant la bonté & l'importance de ces réſolutions il y a des cauſes ſourdes qui en détournent l'effet, & que l'Empereur a peine à les reconnoître.

Les affaires les plus fâcheuſes qui ſoient à préſent ſur le tapis, ſont celles de Hongrie. Chacun déplore l'extrémité, où les choſes ſont réduites dans ce Royaume. On craint que quelques perſonnes, ſous prétexte de zele, ne tiennent éloigné l'eſprit de l'Empereur de tout accommodement. On aſſûre que le Comte Caroli avoit déja ſouffert le dégat & la ruïne de ſes biens, & s'étoit offert au ſervice de la Cour, quand ſe voyant fruſtré de tout emploi il ſe donna aux Rebelles. Le Comte Forgatz voyant de même ſes biens occupez par ceux-ci, ne laiſſoit pas de demeurer à Vienne, quand pour ſe juſtifier du ſoupçon qu'on ne ceſſoit point d'avoir de ſa fidélité, il s'habilla un jour à l'Allemande, & parut au dîner du Roi en cet habit, proteſtant de l'avoir fait afin qu'on ceſſât de le croire mal intentionné pour le ſervice de ſon Maître. Je vous avouë que la preuve de l'un & de l'autre n'eſt pas trop aſſûrée, & qu'on court grand riſque de ſe tromper, quand on juge de la fidélité interieure des hommes ſur de ſemblables démonſtrations.

Mais peut-être auſſi que les Hongrois ont quelques autres motifs de mécontentement qu'on voudroit ſupprimer, parce qu'on eſt réſolu de ne leur donner aucune ſatisfaction ſur ceux-là. Vous avez vû auſſi bien que moi le grand nombre d'articles, & de griefs, qu'ils propoſent, & ſur leſquels ils demandent d'être ouïs & ſoulagez, mais j'ai grand' peur que ſi la paix dépend de l'accord ſur tous ces articles, elle ne ſoit encore bien éloignée.

On a crû de même à Vienne que l'accord avec le Duc de Baviere n'avoit pas été traité avec toute la fidélité poſſible, & qu'on auroit ramené ce Prince, ſi on ſe fût ſervi des moyens, qui ne manquoient pas pour cela, pendant qu'il n'étoit pas encore en état de ſoûtenir ſa déſertion par les ſecours étrangers. Il eſt aſſez vrai-ſemblable qu'on s'eſt trop flaté que les raiſons, & la douceur prévaudroient ſur ſon eſprit; ce qui étoit cependant bien éloigné de l'apparence, ſes traitez avec l'ennemi étant connus. Pourquoi donc negliger la ſeule voye, qui reſtoit pour couper la racine à une grande guerre dans l'Empire? D'ailleurs le Prince Ragozzi étoit convaincu de felonnie. Il étoit en priſon, & hors d'état de nuire: & par une pitié cruelle à bien du monde,

on

on differe son châtiment, on le laisse échapper, & Dieu veüille qu'on ne soit pas un jour obligé à le traiter en Souverain. Pourquoi tant d'allées & de venuës de Vienne à Munich, quand on voyoit que l'Electeur ne cherchoit qu'à amuser le tapis, & enfiler une proposition à l'autre, pour gagner du temps? La lenteur a toûjours été le reproche qu'on a fait à la nation Allemande: mais si à cette lenteur on n'ajoûtoit quelque somnifere étranger, les choses n'iroient peut-être pas toûjours aussi mal qu'on a occasion de le déplorer.

Vous auriez de la peine à croire avec combien de liberté on parle à Vienne, dans les lieux mêmes les plus sacrez. La diversité des nations, qui composent la Ville & la Cour en est peut-être la cause. Chaque peuple a ses inclinations particulieres, & on peut dire que Vienne est encore plus que Rome la patrie de toutes les nations, non seulement de celles qui sont sujettes, mais aussi de toutes les autres, Françoise, Lorraine, Savoyarde, Suisse, Italienne, Espagnole, & que sai-je? Les Caffez sont là, comme en beaucoup d'autres lieux, les grands théatres, où le genie & l'antipathie des nations se déploye avec plus de liberté, & de force, au sujet des nouvelles qui se débitent, la dépendance des Ministres étrangers autorisant chacun à dire ce qu'il croit,

croit, ou ce qu'il ſouhaiteroit qui fût. On doit cependant rendre ce témoignage à la verité qu'entre cette diverſité de nations & d'inclinations, les peuples nez ſujets de l'Empereur lui ſont très-affectionnez, de quoi il ſemble qu'on ne ſauroit donner de meilleures preuves que le chagrin qu'ils témoignent contre ceux qu'ils croient mal ſervir leur Maître, & être cauſe des maux qui arrivent.

Je m'imagine, Monſieur, que vous vous étonnez de ce que vous ayant témoigné autrefois quelque inclination pour les lettres & les ſciences, je ne vous écris point d'avoir vû à Vienne quelque choſe, qui les regarde. Je vous avouë que je n'y ai vû aucun homme de lettres, & que je n'ai trouvé quaſi perſonne qui m'en ait entretenu. L'Empereur a une Bibliothéque très-riche, particulierement en manuſcrits, mais elle eſt aujourd'hui ſans Bibliothéquaire, S. M. voulant pour cet emploi un homme verſé dans toutes les langues, & avec cela très-ſavant, ce qui fait qu'il ne conſidére point juſqu'à préſent quelques habiles, qui ſe ſont venus préſenter. Il y a encore dans la Ville une Bibliothéque publique qu'un pauvre, qui avoit fait ſes études en gueuſant, & étoit enſuite parvenu à des emplois & des richeſſes conſidérables, a fondé en faveur

des

des pauvres écoliers, qui y trouvent des livres avec la commoidté d'étudier & d'en faire des extraits pour leurs usages. Aussi la Bibliothéque n'est-elle gueres fournie que de ces sortes de livres, n'y ayant pas de revenu pour faire tous les ans des recruës & des achats considérables.

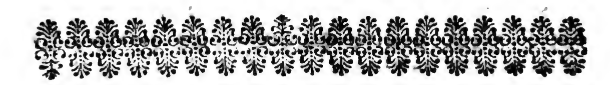
Il y a même à Vienne, comme vous savez une Université, mais qui fait très-peu de bruit, soit parce que les Professeurs, qui sont quasi tous Jesuites, ne se produisent pas beaucoup, soit parce que le sejour d'un grand Prince avec toute sa Cour, & les temps de guerre, ne sont pas favorables au repos, & aux occupations des hommes de lettres. J'ai bien vû souvent accrochez à diverses boutiques des libelles de vers, & de prose, à la gloire de l'Empereur, ou des Princes, déclamations enragées de miserables Poëtes, qui meurent de faim, & qui demandent l'aumône avec ces morceaux de papier, écorchez sur la croupe du Pegase. Mais chacun n'a pas la patience de lire ces pitoyables productions, quoique l'Empereur ait toûjours la pitié de les recompenser, & d'aider par ses secours ces portefaix crotez des Muses à pousser un peu plus avant dans la carriere du Parnasse. Nous partirons d'ici au premier jour, sans savoir bien

bien encore quelle route nous tiendrons dans la suite de nôtre voyage. Par tout je me souviendrai de ce que je vous dois, & des obligations que j'ai d'être,

A Vienne ce 1704.

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très obéïssant Serviteur.



IV. LETTRE.

De Vienne à Prague.

MONSIEUR,

NOus avons pris la route de Boheme, & nous voici arrivez à Prague. En approchant de cette Ville il semble de voir en grand, ce qu'on répréſente quelquefois ſi joliment dans des coques d'œufs, ſavoir des païſages, où dans un agréable mélange d'arbres, de rochers, de maiſons, de montagnes & de rivieres, arrangées en petites figures, on peut voir un païs racourci. Cette Ville eſt dans un fonds d'où elle eſt inviſible aux campagnes voiſines. Du moment que vous commencez à la voir il ſe préſente à vos yeux une agréable confuſion de maiſons de Jardins & de champs, tout renfermé dans ce Vallon, qui pour rendre la comparaiſon plus juſte a aſſez la figure d'un ovale. La Ville n'eſt pas ſeule: on y en

en conte trois, & quelques-uns même sept, c'est à dire qu'entre les parties les plus considérables de la Ville on voit des séparations assez grandes, pour donner à chacune d'elles le nom de Ville.

La principale, ou au moins la plus honorable de celles-ci est la Ville haute, c'est à dire celle qui est placée quasi au dessus du Vallon, & le plus près de la campagne. Elle renferme l'ancienne résidence des Rois de Boheme, & l'Eglise Cathédrale. La premiere est assez vaste, & jouït d'une très-belle vûë, ayant tout le reste de la Ville sous ses yeux. On y tient encore aujourd'hui les assemblées de Ville & les Conseils, mais ce grand logement est désert pour la plûpart, le Viceroi ou Gouverneur qui l'habite n'en occupant que la moindre partie. Le reste sert seulement quand l'Empereur se porte en ce païs-là, ce qui est fort rarement. Le Roi des Romains y logea il y a deux ans qu'il alloit faire sa campagne sur le Rhin.

Le Dome ou Eglise Cathédrale, est un bâtiment à l'antique, avec des ornemens au dehors selon le Genie de l'Architecture Gothique, qui a regné si long-temps en Europe. Il ne paroît pas être achevé, le dessein, sur lequel on le voit bâti supposant un bâtiment beaucoup plus grand. Le dedans est assez bien orné, riches autels, &

même

même aussi proprement qu'ils le pourroient être les jours de leurs fêtes particulieres. Le Choeur des Chanoines y est de même richement tapissé, & tout se ressent du soin particulier d'une propreté extraordinaire. On y remarque le tombeau de S. Jean Nepomucene Prêtre Beneficié de cette Eglise, qui étant Confesseur de la Reine, femme du Roi Wenceslas le brutal, fut fait jetter du pont dans le courant du fleuve Molda, pour n'avoir pas voulu satisfaire à la curiosité & à la jalousie de ce mari forcené, qui le vouloit obliger à lui avouër, comme il devoit le savoir, disoit-il, par la Confession, l'infidélité de cette Princesse. Cette sepulture est à côté droit du Chœur, & à ses deux bouts, savoir à la tête & aux pieds, il y a deux petits autels, où l'on célebre la Messe quasi tous les matins, enfermez dans un treillis ou balustre de fer doré pour séparer le Prêtre célebrant de la foule du peuple, qui ne manque gueres à ce tombeau.

On voit beaucoup de sépulcres de personnes qualifiées en plusieurs endroits de l'Eglise ; les uns plus, & les autres moins ornez, mais le plus riche est celui du Roi Charles IV. & de sa femme répréséntez en relief surmonté d'un Baldachin, soûtenu de colonnes de marbre, le tout entouré d'un balustre, au travers du-

quel on voit tous les autres ornemens particuliers. Les voutes de l'Eglise sont chargées d'étendarts, pris à la bataille donnée auprès de cette Ville, dans laquelle Frederic, Electeur Palatin, perdit le titre & la possession, qu'il avoit affectée de Royaume de Boheme.

Il y a des Eglises & des Cloîtres de Religieux à Prague, mais pas beaucoup. Les seuls P. P. Jesuites, cependant y en ont trois, & y tiennent la plûpart des Chaires de l'Université. Il y a un fort beau pont sur la Molda, qui sépare la Ville, avec des portes aux deux bouts du pont, comme pour entrer dans des Villes séparées. Il y a deux Chapelles sur ce pont, une dans l'endroit d'où l'on précipita le bienheureux Nepuceme, dont j'ai parlé, & le corps duquel fut retrouvé dans l'eau à la faveur d'une lumiere comme de plusieurs étoiles séparées, qui brilloit dans cet endroit-là, & l'autre Chapelle vis à vis est dédiée à S. Wenceslas, Duc ou Roi de Boheme, que les Catholiques reverent comme le Patron de la nation. Il y a encore sur ce pont, dans un autre endroit, un très-beau & très-grand Crucifix jetté en bronze, autour duquel, comme les Juifs passant ne montroient aucune marque de respect, on a formé en grandes lettres Hébraïques les divers noms de Dieu, afin de les obliger par là à quelque

signe

ſigne de reverence, à quoi l'on dit qu'ils ne ſe ſont pas plus trouvez diſpoſez qu'auparavant.

Ces Juifs, qui à Prague habitent ſeuls une des trois Villes, ſont fort nombreux, & par conſéquent tous aſſez miſérables, les occaſions de gain y étant rares, à cauſe du peu de commerce qui y regne. De leur côté les écoliers de l'Univerſité ne manquent gueres de les harceler, & à nôtre arrivée il y étoit ſurvenu à leur occaſion une querelle entre ces Meſſieurs & les ſoldats de la garniſon, qui aprés la mort de quelques-uns de l'un & l'autre parti n'a fini que par le payement de quelques milliers de florins, que les Juifs ont été contraints de débourſer aux premiers pour avoir la paix.

L'effronterie de cette canaille Juive eſt ſi grande, qu'ils ſe fourrent par tout, & qu'ils obſédent particulierement les étrangers qui arrivent de la maniere du monde la plus incommode. Ils ſe coulent dans les Auberges, & comme la néceſſité & la miſere qui les preſſe, n'a point de bornes, auſſi viennent-ils offrir, & ſont prêts à rendre toute ſorte de ſervices, même les plus bas, & les plus criminels, ſi l'horreur contre une nation coupable du meurtre de nôtre Sauveur, ne faiſoit rejetter les femmes mêmes qui viennent ſe proſtituer.

Il se fait quelque débit à Prague des crystaux, qu'on appelle de Boheme, dont on forme une partie en pendeloques & bijoux, & en pierres qui servent à enchasser en des bagues, boutons de chemises & autres usages, avec un éclat assez vif pour tromper les plus simples, à quoy travaillent principalement les Juifs, qui les montrent aux étrangers d'une maniere mysterieuse, & par laquelle ils voudroient faire croire que ce sont des choses fort précieuses. Le plus grand usage pourtant de ces crystaux est en lustres, & en verres à boire, sur lesquels les Bohemiens ont de plus l'art de graver toute sorte de figures fort adroitement, jusque-là qu'on voit sur quelques-uns de ceux-ci des païsages, des chasses, des Villes, & de tout ce qui peut être peint, non pas gravé avec la pointe du diamant, comme l'on fait ordinairement sur le verre, mais aprofondi, & en demi-relief au dedans du crystal, lesquels ouvrages se débitent ensuite par toute l'Europe. Ces verreries sont de si grand rapport, qu'on nous assûra qu'un seul Prince d'Aversberg retiroit des siennes environ cent mille florins tous les ans.

Aussi la richesse est le préciput particulier de la Noblesse de Boheme, laquelle est aujourd'hui bien mêlée, la plûpart de celle-ci étant de Maisons étrangeres, qui s'y

s'y sont établies. Le Royaume est comme une foire franche, où tous ceux qui acquierent des richesses au service de l'Empereur viennent les investir, le païs étant de grand rapport, & le domaine accompagné de tous les privileges de la Souveraineté, les sujets des Seigneurs y sont tous de main morte, & quasi esclaves; leurs biens & leurs personnes, au moins quant au travail, leur appartiennent, & ils en peuvent disposer autant qu'il leur plaît pour leur propre service.

Ceci est cause que ces peuples ainsi sujets à des Maîtres particuliers, ne les aiment nullement, & qu'on suppose qu'ils souhaitent de tout leur cœur de voir arriver quelque révolution dans l'Etat pour s'en prévaloir, & pour se mettre en une plus grande liberté. Peut-être aussi est-ce la raison pourquoi au commencement de la guerre présente, quand l'Electeur de Baviere se fut déclaré contre l'Empereur, le dessein fut pris de fortifier la Ville de Prague, mais aussi qu'après quelque empressement témoigné pour cela, & quelques ouvrages commencez, il y survint un ordre de tout susceoir, dans la crainte, comme il fut dit, d'empêcher que l'Electeur ne s'en saisit, ou peut-être d'ôter aux peuples l'occasion de se rendre à lui, & d'embrasser le parti d'un Prince, qui par la seule amorce de cette liberté auroit pû les attacher éternellement à son service.

Ce ne fut pas avec un moindre étonnement qu'on a vû le même Electeur, demeurer victorieux dès le premier coup, qu'il frapa contre le General Schlic, & au moins dès la prise de Passau, négliger la conquête d'un Royaume, où les peuples mécontens lui auroient, selon toutes les apparences, tendu les bras, & où, portant une diversion de la derniere importance, il auroit pû donner les mains aux Mécontens de Hongrie, & réduire ainsi l'Empereur dans les dernieres extrémitez. Mais en cela même on ne peut s'empêcher de reconnoître la main de Dieu, qui se fait sentir en toute chose. Car sans ces fautes qu'il permet que fassent les ennemis de l'Empereur, ses affaires seroient encore en pire état, qu'elles ne sont, au lieu qu'elles subsistent, malgré tout ce qui semble foiblesse de ce Gouvernement, les autres avec toute leur force, toute leur adresse, & toute leur politique, se trouvant assez souvent courts dans leurs mesures.

Non seulement la Ville de Prague n'est point fortifiée, mais il n'y a quasi aucune forteresse dans tout le Royaume de Boheme, & ses frontieres sont ouvertes de toutes parts. On voit bien par-ci par-là quelques vieux Châteaux, mais aucun en état de défense. Cependant il confine avec des Princes, qui peuvent devenir ennemis. Il est

est sûr, que l'Empereur tire de très-grands revenus de la Boheme, & que les Seigneurs particuliers, qui en sont les petits tyrans, lui payent aujourd'hui de très-grandes contributions. N'y a-t-il pas des moyens de tenir les peuples dans le respect, sans montrer qu'on les craint par une destruction générale de toute sorte de forteresse, parce qu'elles peuvent devenir les appuis d'une revolte? Un Prince sage & résolu sait tenir des places fortes pour la défense de son Etat contre les étrangers, & sait de même s'assûrer de la fidélité de ceux, à qui il en confie le commandement, sans que les sujets considérent dans ces forces, que la sûreté qu'on procure par là de leurs biens & de leurs personnes.

Les Bohemiens, comme je le dis, ne passent pas pour trop affectionnez à leurs Souverains, cependant on assûre qu'il a été répréſenté plusieurs fois à l'Empereur, que non seulement il peut gagner tout d'un coup leur affection, mais même obtenir d'eux une très-grande somme d'argent en les mettant au rang de tous ses autres sujets, & les affranchissant de la main morte, & de la sujettion, qui les rend quasi esclaves de leurs Seigneurs particuliers. L'Empereur ne donne point là-dedans, soit par la crainte qu'ils n'abusent d'une trop grande liberté, ou comme d'autres

croyent, parce que la plus grande partie des fiefs étant entre les mains de la Nobleſſe, qui eſt attachée ſpecialement au ſervice de l'Empereur, & qui par conſéquent ſe trouve, ou a des amis dans les Conſeils, cette Nobleſſe, dis-je, diſſuade autant qu'elle peut cet affranchiſſement. Ne pourroit-on point dire qu'elle diſſuade auſſi autant qu'elle peut le meilleur ſervice de S. M. qui certainement ne paroît pas trop affermi, tant que les peuples auront un tel ſujet d'alienation, & qu'ils ſeront expoſez à la ſéduction des Princes voiſins, ou mêmes des plus éloignez?

Car vous devez ſavoir, Monſieur, que pendant la derniere guerre, ce Royaume courut un très-grand danger de ſe voir bouleverſé. On y liſoit des copies d'une lettre, qu'on diſoit avoir été écrite au nom du Roi très-Chrétien aux peuples, & Magiſtrats du Royaume pour les exhorter à ſe ſouſtraire de l'obéïſſance de l'Empereur, ſous l'eſperance d'une entiere liberté, & exemption dont on les feroit jouïr. Cette lettre fut traitée par les Miniſtres de S. M. Imperiale, comme un moyen employé pour ſéduire les peuples, & fut brûlée à Prague par la main du bourreau. Mais le danger ne finit pas pour cela, car quelque temps après il ſurvint un incendie quaſi univerſel dans la Ville, & on remarqua de certaines perſon-

sonnes, qui feignant de prêter leur secours pour l'éteindre jettoient des grenades dans les endroits, & les maisons, qui n'étoient pas encore atteintes du feu. On en arrêta quelques-uns sur le fait, qui exposez à la question déclarerent leurs complices, & chargerent en particulier un Marchand François, dès long-temps habitué dans la Ville, de les avoir exhortez, & mis en œuvre dans cette détestable entreprise. Le Marchand mis de même à la torture nia le fait, & fut toûjours constant à le nier, de sorte qu'il en fut quitte pour un bannissement, les autres qui en partie étoient étrangers, & en partie Bohemiens, ayant été étranglez, & leurs corps consumez par les flâmes.

La Boheme a quelques mines d'argent dans des montagnes près de *Guttemberg*, que l'on côtoye quand on suit le chemin de Saxe. Mais elle manque de rivieres & de bonnes eaux, celles qui se boivent quasi par tout étant des eaux de néges fonduës, qui ne sont pas trop saines. Il y a des vignes autour de Prague, & en quelques autres endroits, & quoy que le vin ne soit pas grand' chose, il est assez agréable à boire, & n'est pas mal faisant. La plus grande richesse des Bohemiens est la quantité de poissons, qu'ils nourrissent dans des lacs ou étangs, & qu'on porte en Autriche & où il en est besoin. Ils ont aussi

beaucoup de grains, mais comme le terroir est sec, à cause de la disette d'eau, le grain y est noir, de même que la terre, qui paroît par tout brûlée pour la même raison. La Baviere les déchargeroit d'une partie de ces grains si le commerce étoit plus libre, car de même que les Bavarois tirent un très grand profit des sels de Saltzbourg, qu'ils achetent quasi pour rien de l'Archevêque, & qu'ils vendent ensuite aux Suisses bien cherement, de même pourroient-ils faire du grain de la Boheme, s'ils avoient une pleine liberté d'en tirer autant qu'ils voudroient. Au défaut de ce débit, les Bohemiens font de la biere de leurs grains, mais qui comme leur pain est noire, & amere, ce qui vient de la qualité du grain & du terroir brûlez.

Au reste la Boheme est un païs plain, & quasi par tout vous avez des campagnes à perte de vûë, qui ne sont mêlées que de quelques bois, & quelques collines. Le langage du païs est particulier, & tout different de l'Alleman, assez semblable (à ce que disent les experts) à l'Esclavon, dont on se sert dans la Carniole; ce qui seroit une preuve, que ces peuples sont originaires du païs, ou du moins, qu'ils sont encore des décendans des premiers Esclavons, qui inonderent autrefois l'Europe. Il est bien sûr que les Romains ne connurent jamais

mais la Boheme. Mais quels étoient ces Esclavons, qu'on dit avoir inondé la plus grande partie de l'Europe? C'est une question qu'il n'est pas facile à décider, puis que s'il est vrai ce qu'écrivent quelques-uns que le mot de *Slave*, d'où est venu celui d'esclave, ne veut dire autre chose que glorieux, nom que prirent tous les Barbares, qui détruisoient l'Empire Romain, comme ceux-ci vinrent de plusieurs endroits differens, il paroît qu'on ne peut gueres appliquer à un seul peuple tout ce qu'on dit de ces Slaves ou Esclavons, & de leur langue particuliere. Je sai qu'on le fait venir de la Scandinavie, qu'un Auteur a pour cela appellé la gaine ou le fourreau des nations, *Vagina gentium*. Mais est-il possible que tant de millions d'hommes, Gots, Gepides, Herules, Vandales, Alains, Lombards, Huns, Sarmates, & que sai-je combien d'autres, soient tous sortis d'une seule terre, qui n'est ni la plus grande, ni la mieux habitée du monde, pour y faire naître tant de peuple? N'auroit-on pas autant de raison de les faire venir de tous les païs Septentrionaux en général, où se voyant mal partagez des commoditez de la vie, ils en sortirent, & avec le seul guide du désir naturel d'être mieux, se conduisirent dans les diverses Provinces de l'Europe, où ils se sont ensuite établis?

Je

Je vous dis ceci de ma propre autorité, qui n'est assûrément pas fort grande, mais je veux vous dire une autre particularité à ce sujet, qui est sans doute mieux fondée, & sur laquelle vous n'aurez peut-être jamais fait de réfléxion. C'est qu'il est très-vrai que le nom de *Slave* signifioit autrefois glorieux, & que celui d'esclave qui est le même avec peu d'altération, & ne signifie aujourd'hui que la derniere & la plus misérable condition parmi les hommes, en est venu. Le changement de signification est provenu du changement de la fortune de ces Barbares, qui l'ayant au commencement éprouvée riante, & ensuite tout à fait ennemie, virent changer leur nom de glorieux en un titre d'insulte & de dérision, comme nous faisons tous les jours, quand ayant terrassé un ennemi nous nous servons des titres mêmes de sa vanité pour le mépriser davantage.

Les Bohemiens ont fait autrefois parler d'eux au sujet de la Religion, & sans s'éloigner entierement de la foi Catholique Romaine, ont fait la guerre pour la Communion sous les deux especes. Vous vous souvenez sans doute de la devise qu'ils portoient dans leurs étendarts, où ayant peint un Calice, ils avoient exprimé leur devise par ces mots *cum hoc, & pro hoc*, voulant témoigner par là qu'ils étoient prêts de mou-

rir

rir pour obtenir & pour conserver l'usage du Calice dans la Communion. Ce n'est pas qu'une grande partie de ce Royaume n'ait embrassé ensuite les nouvelles opinions, & ne se soit rangée avec les Saxons pour le parti de Luther, & d'autres encore pour d'autres sentimens, mais à présent la chose est tout à fait appaisée, & les peuples suivent publiquement la Religion de leurs Princes, ce qu'on doit croire qu'ils font d'autant plus librement, qu'il n'y a aucune force suffisante dans le Royaume pour les y contraindre.

Ce qui choque ceux qui voyagent par la Boheme, est la misere des Auberges, mêmes sur les plus grandes routes. Tout se réduit à de très-miserables maisons, où l'on mange mal, & où l'on couche encore pis, car de quelque qualité que vous soyez, si vous n'avez vôtre lit, on vous étend de la paille à terre, & souvent dans un lieu commun, non seulement au maître & à toute la famille du logis, mais encore aux bœufs, & autres animaux de service, qui tout au plus n'en sont séparez que par de très-légeres parois de planches, de sorte que vous en souffrez & la puanteur & le bruit.

Il n'y a point de Ville considérable sur la route de Vienne à Prague, si ce n'est *Znaïm*, assez jolie, qu'on trouve en entrant en Boheme. Celle-ci en venant de l'Autri-

che a de très-beaux dehors, j'entens une très-belle avenuë entre des collines & des vallons, tous assez bien cultivez, mais la Ville n'est aucunement forte, quoi qu'il y eût quelque garnison, plus par cérémonie que pour sa défense. *Egra* est une forteresse dans les formes, qui a fait parler de soi dans les guerres passées, où elle a été prise & reprise. L'Elbe un des plus grands fleuves de l'Allemagne a sa source en Boheme, qu'il traverse quasi toute.

Il faut que je vous fasse rire ici de l'aventure, qui n'est pas des plus désagréables, qui nous arriva en entrant à Prague. Outre le carosse dans lequel nous nous étions mis à Vienne pour venir à Prague, il y avoit encore un de ces grands chars de poste, dont on se sert en ce païs-là, qui venoit avec nous de conserve, comme parlent les cochers, aussi bien que les mariniers. Dans celui-ci il y avoit jusqu'à douze personnes, mais tous gens ordinaires, hormis un étranger, qui étant en effet un homme de quelque apparence, & ne voyant personne dans sa troupe, avec qui faire camarade, nous fit prier dès la premiere journée, de le vouloir prendre à table avec nous, & qu'il feroit pour sa part de toute la dépense. La bonne mine du personnage parla pour lui, & nous ne fûmes point fâchez de l'avoir en nôtre compagnie: même la curiosité ayant por-

porté un de nous à s'informer de sa qualité, un de ceux de sa troupe lui dit qu'il s'étoit fait connoître pour Envoyé de l'Electeur de Mayence, ce qui nous fit concevoir encore une plus grande idée du personnage. Cependant comme on vint à parler qu'il faudroit montrer des passeports pour entrer à Prague, & avoir des billets de l'Officier commandant à la porte, sans lesquels on ne seroit reçû dans aucune Auberge, le prétendu Envoyé s'offrit fort humblement à servir de valet à quelqu'un de nous qui voulût l'introduire sur ce pied, lequel personnage il promettoit de soûtenir fort fidélement tant qu'il seroit à la Ville. Comme dans le temps de la guerre, qui se fait aujourd'hui, & après l'exil donné à tous les François, il n'étoit pas sûr de se charger d'un domestique, qui sans accommoder ses affaires, s'il étoit reconnu en pouvoit faire de fâcheuses à celui qui s'en seroit embarrassé, par malheur personne ne voulut lui rendre un office, qu'il demandoit avec tant d'humilité. Ce qui fit qu'il resta hors de la Ville, où il n'y avoit pas même où loger, n'y ayant aucun Fauxbourg ni maison de ce côté-là, à moins que de rebrousser une bonne demi-lieuë. Nous le rencontrâmes cependant le jour suivant dans la ruë, & comme nous étions in-

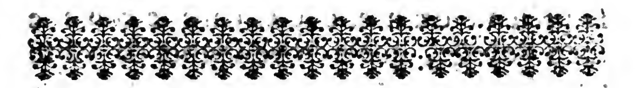
informez de la difficulté qu'on lui avoit faite le jour précedent de le laisser entrer, il nous répondit gayement que moins d'un demi florin avoit triomphé de toutes les oppositions & de toutes les jalousies politiques, qui l'avoient voulu arrêter, & lui avoient obtenu de l'Officier un billet de logement comme à un personnage aussi sûr, qu'il y en eût aucun dans la compagnie. La chose ne parut pas si surprenante que la hardiesse qu'il avoit eu de s'ériger en Envoyé d'un Electeur, sur quoi par un surcroît d'étonnement, on vint à apprendre par une personne, qui l'avoit connu à Vienne, qu'il n'étoit rien plus de sa qualité que cuisinier, métier qu'on lui avoit vû pratiquer à Vienne dans la maison de l'Ambassadeur de Moscovie, avant l'Edit qui obligeoit tous les François à sortir de la Ville, pour obéïr auquel, après avoir procuré inutilement de rester à Vienne, il s'étoit acheminé pour repasser en France, ou chercher à servir ailleurs. Voilà comme les précautions les plus raisonnables sont mal executées par des Officiers, esclaves d'un vil interêt, & combien est souvent inutile la diligence des Chefs, qui seroit privée de son effet, & qui échouë par l'infidélité d'un inferieur corrompu. Voilà, Monsieur, tout ce que je vous écrirai de la Boheme

heme, que je n'ai vû qu'en passant. S'il se présente d'autres choses dans le cours de mon voyage, que je croye dignes de vôtre curiosité, je ne manquerai pas de vous les écrire. Je suis cependant,

MONSIEUR,

Prague,

Vôtre très-humble.



V. LETTRE.

De Prague à Dresden.

MONSIEUR,

JE ſuis déja entré aſſez avant dans la Saxe pour pouvoir vous faire une Lettre des choſes que j'y ai obſervées. A mon entrée dans cette Province voyant le terrein pierreux, il me vint en tête de croire qu'elle avoit pris ſon nom de la quantité des cailloux dont je voyois ſon terrein ſemé, étymologie auſſi ſavante, que celle de Maître Jean de l'Ecritoire, qui diſoit qu'on avoit appellé *Sergens*, ceux qui portent ce nom, à cauſe de leur office d'arrêter & de *ſerrer* les *gens*, qu'on veut mettre en juſtice, & *Laquais*, ceux qui en ſuivant leurs maîtres font connoître que c'eſt *là qu'eſt* celui qui leur peut commander. Mais comme apparemment ma fortune ne ſe fera pas en Picardie, où l'on dit que ces admirables éruditions ont cours, je n'ai pas eu de peine à

rabat-

rabattre ſur mon ignorance au ſujet de l'origine de ce nom, & de décendre de la hauteur de mes ſpeculations au plain pied de ce que j'ai appris par mon experience touchant la qualité de ſon terroir.

La Saxe, autant que nous le pûmes découvrir, eſt un païs comme la Boheme, ouvert & diverſifié de quelques vallons & collines qui lui donnent de l'agrément. Elle ſouffre comme la précedente quelque diſette de bonnes eaux & de forêts, au moins dans le chemin qu'on nous fit tenir, quoi que l'Elbe, que nous côtoyâmes quelque temps, contribuë aſſez abondamment pour ſa part au premier de ſes défauts. On commence ici à voyager dans des paniers ou chariots de poſte découverts, qui eſt la maniere du monde la plus incommode, puis qu'on y eſt exposé à toutes les injures de l'air, & qu'on y eſt violemment ſecoüé. Ce qui neantmoins n'eſt pas auſſi fâcheux qu'il le pourroit être, le païs étant pour l'ordinaire plain & uni, les ſeules inégalitez que les roües forment dans les chemins étant ce qui cauſe les ſecouſſes. Les chevaux en Allemagne ſont les plus vigoureux du monde. D'où vient qu'on ne les accoûtume point à porter, & qu'on ne ſe ſert pas de calêches, & de chaiſes roulantes, avec leſquelles on voyage ſi commodément en Italie? Car enfin que vous ſoyez ſeul, ou accompa-

gné, il vous faut également lever un de ces chariots, ſur lequel une troupe de Comédiens, & tout leur attirail, pourroient trouver un lieu ſuffiſant à ſe placer.

La Saxe eſt le païs des Anciens Saxons, qui firent tant de peine à Charlemagne, & qu'il fut trente ans à ſubjuguer. Je croi bien que les Saxons, dont il eſt parlé dans ces Hiſtoires, n'étoient pas tous compris dans la Province qu'on appelle aujourd'hui Saxe; mais au moins celle-ci étoit-elle le centre, & le cœur du païs, dans lequel ces fiers Saxons du vieux temps ſe ſont faits ſi fort rédouter. J'étudiai à la phyſionomie & aux manieres des Saxons d'aujourd'hui ſi je pourrois y remarquer quelques traces de l'ancienne fierté, & je vous avouë que je n'en découvris pas plus que de barbarie dans les Lombards d'à préſent, qui cependant tirent leur origine d'une nation, qu'un Hiſtorien appelle *Gens ipſa feritate ferocior*, plus barbare que la barbarie même, tant il eſt vrai que tout change, & que les mœurs mêmes de toute une nation paſſent d'une extrémité à l'autre par le moyen des viciſſitudes, qui altérent les Etats.

On ne nous fit rien remarquer de conſidérable ſur nôtre route, que la fortereſſe de *Kinigſtein* qu'on laiſſe à droite en allant à Dreſden, & qu'on voit de fort loin. C'eſt une montagne ſur laquelle il y a une eſplana-

nade aſſez grande pour contenir des prez & des bois, même ſuffiſamment pour y ſemer autant de grain qu'il eſt néceſſaire pour nourrir une bonne garniſon. Ce qui étant vrai, & la garniſon fidéle, un Duc de Saxe peut s'aſſûrer d'avoir une forteresse imprenable. Elle ne manque pas non plus d'eau nonobſtant ſon élevation, de ſorte qu'elle poſſede tout ce qui eſt néceſſaire à la rigueur pour le ſoûtien de la vie. Auſſi eſt-ce le lieu, où les Electeurs font conduire, & tiennent reſſerrez les priſonniers d'Etat, & il y avoit effectivement en priſon à nôtre paſſage le Chancelier Comte Beuchling, que le Roi de Pologne y a fait mettre, & qui a voulu renouveller en Saxe l'exemple de Monſieur Fouquet, convaincu, ou au moins accuſé qu'il eſt d'avoir diverti des ſommes immenſes du tréſor de ſon Maître, deſquelles il lui prêtoit enſuite une partie à gros interêts, & même d'avoir attenté ſinon à la Souveraineté, du moins à la proprieté de quelques fonds ſuffiſans à former un Etat, dont il pût devenir Souverain. De s'être fait fabriquer des Généalogies, qui le fiſſent croire décendu des premiers Princes de la nation, afin de diſpoſer les eſprits à le voir ſans étonnement dans l'élevation, qu'il méditoit de ſe procurer. Et pour y arriver il avoit pris toutes les voyes les plus criminelles de ſubor-

ner la Nobleſſe, de ſoûlever les peuples, & les détacher de l'obéïſſance de leur Prince; le tout prouvé par les correſpondances dans leſquelles il a été ſurpris, & par les portraits mêmes, qu'il avoit fait faire de ſa perſonne, revêtuë des marques de la dignité Ducale.

Comme les affaires de la Pologne ont toûjours tenu le Roi abſent de ſon païs de Saxe, où il ne pouvoit faire que quelques courſes à la hâte, il n'a pas été difficile à ce Miniſtre, qui avoit quaſi toutes les charges de l'Etat à ſa diſpoſition, de donner carriere à ſon ambition, & pour la ſoûtenir il amaſſoit à toutes mains des richeſſes immenſes, dans la vûë de les faire ſervir à ſes avancemens. Mais enfin le temps lui a manqué, & ſurpris au milieu de ſa courſe, il a été mis en dépôt dans cette fortereſſe pour y attendre la conviction de ſes fautes, & celle-ci apparemment ne paroîtra qu'avec l'appareil de ſon dernier ſuplice.

Dreſden eſt la Ville capitale du Duché Electorat de Saxe, & la demeure ordinaire des Electeurs. Il n'y avoit cependant que Madame l'Electrice, & le Prince Electoral quand nous y paſſâmes, le Roi comme vous ſavez étant depuis long-temps en Pologne, occupé à vaincre la mauvaiſe volonté des Polonois, engagez en une conféderation contre lui. La Princeſſe reçoit de ſes ſujets

jets

jets le titre de Reine, qui lui est dû à cause de la Royauté de son Mari. Mais l'éloignement qu'elle a témoigné jusqu'à présent de quitter sa Religion pour embrasser celle des Polonois, l'a retenuë d'aller en leur païs participer aux honneurs qu'elle recevroit parmi eux en cette qualité, si elle se conformoit aux sentimens du Roi son Epoux. Le Palais Ducal de Dresden a été quasi tout consumé par les flâmes, & n'étoit point encore tellement rebâti, qu'on ne s'apperçût des ruïnes & de la désolation de l'incendie, particulierement dans toute la façade, où est la porte principale du Palais. Au reste ce Palais est assez spacieux, & ce que j'y remarquai de singulier fut la quantité des portes, toutes assez grandes, & égales en grandeur, qui y donnent entrée de tous côtez. La garde qui étoit à la porte principale étoit fort bien mise, avec des livrées jaunes & noires, & des chapeaux faits plus qu'à l'Espagnole, puis qu'ils étoient non seulement plats par dessus, mais même plus larges qu'ils ne l'étoient au cordon, & approchant des toques anciennes, dont on retient encore l'usage parmi les bas Huissiers de quelques Parlemens de France.

La Ville de Dresden n'est que médiocre, mais assez bien bâtie, & propre, avec cette singularité dans les bâtimens que la

plûpart des toits, sont pleins de fenêtres; ce qui fait voir qu'il a falu y ménager plusieurs logemens à divers étages, puis qu'on voit sur ces toits jusqu'à trois & quatre rangs de ces fênetres, l'un sur l'autre.

Il me parut que le peuple s'étoit un peu éloigné de l'affection de son Souverain, soit à cause du changement de la Religion de ce Prince, ou à cause des impositions, dont l'Etat est surchargé, & des levées qu'on y faisoit actuellement, pour les envoyer en Pologne. On ne peut nier que les conjonctures présentes ne soient fâcheuses à la nation, qui doit fournir hommes, & argent à son Prince. Mais est-il de sa fidélité & de son zele de lui refuser des secours, qui lui sont absolument nécessaires pour soûtenir une dignité si glorieuse qui lui a été déferée par ses voisins? La Saxe aussi bien que la Pologne est devenuë Royale, puis qu'elle a un Roi pour Souverain. Que ne doivent point faire des sujets pour se conserver cet honneur, & pour donner à leur Roi les moyens de renouveller dans sa personne toute la gloire qu'ont jamais acquis les plus grands Princes, en soûtenant une Couronne contre les forces d'un parti, qu'on a séduit pour la lui arracher, ou au moins pour lui donner toutes les fâcheries possibles dans son Gouvernement?

C'est

C'eſt ici, où je vous avouë, que je reveille toute la bile, qui s'émeut il y a quelque temps dans mon eſprit par la lecture d'un ouvrage, écrit expreſſément pour rendre odieuſe la perſonne du Roi Auguſte, & pour animer les Polonois à la guerre, & à la revolte contre lui. Cet Auteur qui vend ſes viſions comme autant d'oracles, auſquels il voudroit que tout le monde prêtat foi n'a cependant rien des plus, que de faux expoſez du paſſé & des plus vaines conjectures ſur l'avenir, au moyen deſquelles il met l'alarme par tout, & s'efforce à faire croire que l'élevation de ſa Majeſté à la Couronne de Pologne eſt la ruïne de la liberté de la nation Polonoiſe, & le dernier malheur, qui lui pût arriver. Me pardonnerez-vous, Monſieur, ſi je vous donne quelque détail de ce livre, que vous n'avez peut-être pas lû, & des penſées, qui me ſont venuës en le liſant, & qui m'ont convaincu de la mauvaiſe intention, & du peu de fondement des plus méchantes preuves qu'il apporte pour colorer ſa ſatire, & qu'il croit toute fondée ſur les regles les plus ſûres de la meilleure politique.

L'Auteur qui ne ſe nomme pas, & qui cependant ſe fait connoître ou François, ou penſionaire de France, prend pour ſujet de ſon livre d'éclaircir l'*état préſent de la Pologne*,

 pour

pour conclure dès la premiere page, & dès le titre même, que la Pologne est réduite en Monarchie, & que toute la liberté de la nation a été perduë par l'élection qui fut faite de S. A. Electorale de Saxe à la Couronne de ce Royaume. La prévention, qui l'occupe, ne lui laisse pas remarquer que tout ce qu'il se met en état de débiter sur ce beau theme, porte coup également contre tout autre Candidat, sur qui cette élection auroit pû tomber, & peut-être plus contre le Prince de Conti que contre tout autre, puisque les divisions introduites & enracinées parmi la Noblesse de Pologne, étant la source de tous les troubles, de quelque côté que le choix fût tombé, le parti déchû auroit eu le même prétexte, & les mêmes moyens de brouïller, comme fait aujourd'hui & comme n'a cessé de faire celui de France, qui n'ayant pû mettre le Prince de Conti sur le trône, ne veut ni paix, ni treve, & a attiré les étrangers dans le Royaume, dans la seule vûë de détrôner le Roi. On s'épargneroit la peine de creuser dans le rien tant de speculations inutiles, & tant d'exaggerations des maux que l'on souffre, & qu'on va souffrir, si on vouloit sincérement s'appliquer à reconnoître d'où ces maux tirent leur origine. Mais il est de certains esprits comme des Chymistes, qui supposant sans la moindre vrai-semblance

les

les principes de leur art, & se déterminant à une matiere, se morfondent en suite à la préparer, & à la manipuler par mille opérations pour en tirer ce qui n'y fut jamais, & ce qui n'en peut jamais sortir.

La source de tous les maux de la Pologne est la division enracinée entre la Noblesse. Et d'où sont venuës les premieres semences de cette division, sinon de celui qui après l'extinction de la famille des Jagellons, qui avoit regné pendant trois siecles en Pologne, y a voulu fourrer un Prince de sa nation, & à force d'argent, & de cabales a divisé les esprits, une partie desquels a été tirée dans ses sentimens, l'autre est demeurée attachée à la liberté, ou s'est donnée à ceux qui ont voulu opposer une autre faction à la premiere? L'Auteur a raison de dire que l'extinction de la famille Jagellonne a été l'Epoque de la décadence de la liberté Polonoise. Mais pourquoi ne dit-il pas en même temps que les cabales de la France, qui remuoit la Reine femme du Roi Casimir, le dernier de cette famille, ont été celles, qui ont commencé d'asservir les Polonois en les gagnant & engageant dans un parti, sur lequel dominoit non plus la liberté ni le Roi de Pologne, mais celui qui destinoit de s'en servir pour élever, comme il a toûjours procuré depuis, des Princes de son sang, sur le

le trône? Voilà veritablement la premiere Epoque de la décadence de la liberté Polonoise. Mais qui a été le meurtrier, qui a donné la premiere playe à cette précieuse liberté, qu'on regrette tant aujourd'hui? Et avec quel front peut-on rejetter sur Rome & sur la maison d'Autriche le reproche de cet assassinat? Il est vrai que la maison d'Autriche pour ne pas voir en Pologne un Prince, qui au gré de la France fût toûjours en état de l'inquieter, de soûlever & de fomenter ses sujets de Hongrie, ou de Boheme, a procuré de faire comprendre à la nation Polonoise le dommage qu'elle se feroit en acceptant un Prince François, qui pour satisfaire à une Puissance jalouse & envieuse du bien de toutes les autres, l'embarasseroit à son gré dans des guerres inutiles. Il est vrai, si on veut, que l'Empereur a formé de son côté un autre parti en Pologne. Mais comment oseroit-on lui reprocher de faire pour la défense précise de ses interêts les plus essentiels une chose, que la France ne fait que dans la vûë toute pure de broüiller ses voisins, elle, qui étant aussi éloignée qu'elle est de la Pologne, n'a aucun sujet de s'interesser dans le bien ou le mal de cette nation?

Pour soûtenir une méchante cause on se sert de plus méchantes raisons. On fait un crime aux Cours de Rome & de Vienne d'un

d'un dessein concerté d'opprimer la nation Polonoise, & l'Auteur cite mysterieusement des conseils secrets de quelques Papes, ausquels il s'imagine d'avoir assisté, & en fait rapporter jusques aux paroles les plus précises. C'est l'ordinaire de ceux qui ont peu vû, & qui voudroient passer pour savoir beaucoup, de se former des chimeres dont ensuite d'un ton Magistral ils détaillent des circonstances faites à plaisir, pour en repaître les dupes. On ose bien dire à l'Auteur qu'il connoît très-peu la Cour de Rome, quand il lui attribuë quelque chose au delà du désir de voir la nation bien unie pour ne point donner de prise à l'Ennemi commun, & à la Religion Catholique Romaine bien établie parmi un peuple, qui s'en est montré de tout temps fort jaloux. Tout le reste lui étant indifferent, puis que l'un & l'autre de ces deux souhaits peuvent être aussi bien remplis à son gré par un Roi électif que par un successif, pour l'établissement duquel aucun Pape en particulier ne s'interessera, dans la crainte bien fondée de perdre l'estime, & le respect de la nation, qui s'y opposeroit.

C'est encore à mon gré mal entendre les interêts de l'Empereur, que de le faire promoteur de l'établissement d'un Roi absolu dans la Pologne, puis que les premiers soins d'un Souverain devant être d'empêcher autant

autant qu'il se peut avec justice l'agrandissement de ses voisins, qui ne voit qu'un Roi de Pologne en possession d'une Souveraineté absoluë seroit beaucoup plus puissant, & par conséquent plus à craindre à l'Empereur, qu'un Roi électif, qui trouve tant de difficulté à unir les esprits & à les faire concourir à ses desseins?

Mais l'Empereur, dit nôtre Auteur, n'a pas laissé de porter l'Electeur de Saxe sur le trône: & faire pour cela mille cabales en Pologne, empêchant la famille Sobieski d'y arriver, & de l'aveu même de Rome on s'est servi des conversions feintes tant du Prince de Saxe-Zeits, que de l'Electeur même, pour mieux tromper la nation. Voilà une hardiesse bien étrange, & des imputations bien mal fondées. L'un est une suite de l'autre, car on ne sauroit gueres parler aussi mal de tant de personnes respectables sans avoir perdu toute sorte de honte. L'Empereur, dit-on, a formé & remué des cabales infinies en Pologne pour acheminer son dessein de mettre l'Electeur sur le trône. Et comment est-il donc possible que la France ne s'en soit point apperçûë, ou que s'en appercevant elle ne s'y soit point opposée, elle qui a des Emissaires par tout, & qui se vante comme d'un moyen glorieux à l'éxecution de ses desseins, de déconcerter dans toutes les Cours tout

tout ce qui est capable de lui faire résistance ?

La premiere injustice, dit-on, de l'Empereur dans la poursuite de son projet, a été de fermer l'accez du trône à la famille Sobieski, au fils d'un Roi, à qui il avoit tant d'obligations, & qu'il avoit fait son beau-frere, pour le mieux tromper. Il faut pour parler ainsi, croire tout le genre humain sans yeux & sans oreilles, & que ceux à qui on parle n'ayent pas la moindre connoissance de ce qui s'est passé en Pologne après la mort du Roi Jean, & à l'élection suivante. Il faut supposer qu'on ne sait rien du mépris, que témoigna le Roi Très-Chrétien de la Reine Doüairiere de Pologne, plusieurs années mêmes avant la mort de son mari, en lui refusant un titre qu'elle demandoit pour son Pere le Marquis d'Arquien sans aucune charge de S. M. T. Chrétienne, puis qu'on offroit de lui donner les moyens d'en soûtenir la qualité, sans souhaiter de la bonne volonté du Roi, que l'otroi de cet honneur. Il faut croire qu'on ignore de même la mauvaise foi, avec laquelle après avoir assûré la Reine que les ordres qu'on tenoit du Roi de France étoient de porter son fils aîné sur le trône, on fit tous les efforts imaginables pour en élever un autre, & qu'un affront si sanglant n'ayant trouvé aucun ressentiment dans le

cœur

cœur de cette Princesse, qui prit le blanc pour le noir, elle; & le monde entier est encore en état de croire que l'exclusion de ce Prince vient uniquement de l'Empereur, qui par une perfidie & une ingratitude inexcusable coopera à l'exaltation d'un autre.

Le débit de faussetez aussi criantes accuse plus de hardiesse dans celui qui le fait, qu'il ne dispose le monde à recevoir ces excuses d'une semblable conduite, quelque pauvres qu'elles fussent. Toute l'Europe est informée, que dans l'affaire de la derniere élection, l'Empereur avec une franchise, & une sincerité digne de sa probité & de son caractere, voulut & soûtint les interêts du Prince Jaques, tant qu'il y eut quelque esperance de le mettre sur le trône. Mais que voyant la brigue Françoise obstinée à vouloir élever le Prince de Conti, il voulut bien seconder les prétentions de S. A. E. de Saxe, & fut plus aise de le voir Roi de Pologne qu'un Prince, qu'il supposoit raisonnablement imbu des maximes Françoises, & dont il n'avoit aucun sujet de se promettre rien de favorable, quelque estime qu'on eût d'ailleurs pour sa personne.

Il ne faut pas s'étonner si un Auteur, qui ose s'inscrire en faux contre des veritez aussi constantes que des faits, dont tout le monde

monde, eſt informé, a la hardieſſe après cela de traiter de ſacrilege, & de fiction hypocrite la converſion de Monſieur le Prince de Saxe-Zeits, & celle de S. M. Polonoiſe, & en faire des ſcelerats, qui ſe ſont joüez de la Religion pour venir à bout de leur tyranniques deſſeins d'opprimer la liberté de la Republique de Pologne. Une imputation auſſi hardie meriteroit d'être refutée par d'autres voyes que par des raiſons, mais pendant que la honte de voir les applaudiſſemens que tout le monde Chrétien donne à la ſincerité de ce changement, & que le temps autoriſe tous les jours davantage, pendant que la honte, dis-je, ſera ſon partage, & que ſa témerité vivra dans la crainte d'un châtiment que merite une ſi noire calomnie, il ſera vrai à la face de toute la terre, que Monſieur l'Electeur de Saxe s'étant préſenté avec autant de droit que le Prince de Conti ſur les rangs des concurrens à la Couronne, il l'obtint, ſans autre effort que celui qu'y employent tous les Candidats les plus moderez, le ſeul chagrin du parti François de n'y avoir pas réüſſi nonobſtant les dépenſes, & les cabales extraordinaires & les violences dont il avoit rempli la Pologne & le champ de l'élection, étant le ſeul motif qui le porte à décrier un choix, qui n'eſt pas plus repro-

chable, que les moyens dont il avoit usé pour avancer le sien.

Ce n'est pas à moi à justifier, non plus que ces Princes, le Pape, que l'Auteur par une autre hardiesse insupportable veut faire passer pour un complice des desseins de l'Empereur, avec qui il s'est entendu, & s'est payé de leur conversion hypocrite, pour aider à porter S. A. Electorale sur le trône, par des vûës aussi tyranniques que celles qu'il leur attribuë. On pourroit convaincre cet Auteur de calomnie par le seul reproche d'avoir voulu parler d'Innocent XII. sans le connoître, pas même par la réputation la plus éloignée; puis que s'il en avoit sû, ce que savent tous les moins instruits, il auroit connu ce Pape, non seulement exempt de toutes les préventions favorables à l'Empereur, & à ses desseins, mais pour un homme qui donnoit tête baissée dans tous ceux de la France, vers laquelle il a toûjours montré une partialité toute publique. Il auroit sû que Monsigno Pignatelli, qui dans sa Nonciature de Vienne s'étoit autrefois brouillé avec l'Empereur, jusqu'à meriter d'être retiré de cet emploi avec la mortification d'être déclaré inhabile à en soûtenir d'autres, devenu Pape ne changea aucunement de penchant, & que bien loin d'être disposé à favoriser S. M. Imperiale en aucune chose,

ſe, il a donné toutes les marques du dernier dévouëment aux interêts, & aux desſeins de Sa Majeſté T. Chrêtienne, à laquelle s'il avoit pû aider dans l'affaire de Pologne, dont il s'agit, il l'auroit fait de tout ſon cœur, dequoy il ne faut point de meilleure preuve, que la maniere dont il reçût le Nonce Davia à ſon retour à Rome, puis qu'il le relega à l'inſtance des Cardinaux d'Etrée & de Janſon, comme il avoit été lui-même au retour de ſa Nonciature de Vienne, hors de toute charge & de tout emploi.

Mais quand on ſe fait par caprice un ſyſtéme, ſuivant lequel on veut expliquer le cours des affaires pour en faire honneur à un parti, on donne telle apparence qu'on veut aux évenemens, ſans prendre garde que les fauſſetez évidentes de quelques cas particuliers dérangent, & renverſent toute la machine, & font connoître qu'on n'a écouté en écrivant, que la paſſion la plus aveugle. Qu'y a-t-il au monde de plus paſſionné contre l'évidence même que de dire comme fait cet Auteur, que la Ligue qu'Innocent XI. procura & l'union des armes de la Pologne avec celles de l'Empereur, & des Venitiens l'an 1683. fut une ſuite du déchet & de la ruïne de la Republique, & une autre Epoque fatale de ſon malheur? Quoy donc, ſi Monſieur de Vitry en avoit

été crû, quand il dissuadoit avec tant d'efforts cette Ligue, où en seroit aujourd'hui la Chrétienté, & la seule prétenduë justice de ses persuasions auroit-elle arrêté les Turcs victorieux après la prise de Vienne, qu'ils ne s'étendissent & dans l'Allemagne, & dans la Pologne? Tout le monde sait à la verité que la France affecte depuis longtemps une alliance fort étroite avec la Porte, & qu'elle la ménage avec tant de soins, qu'elle se laisse souvent faire des préjudices tels que chacun s'étonne de son indolence à cet égard. Mais je ne pense pas qu'il y ait personne d'assez prévenu pour croire que le Turc, en contemplation des seuls offices de la France, fût en état de suspendre la moindre de ses usurpations contre quelque Puissance Chrétienne que ce fût. Et plût au Ciel qu'il en fût autrement, puis qu'alors on pourroit vivre en repos du côté de ce Tyran, moyennant les intercessions de la France, qu'on veut bien croire qu'elle ne refuseroit pas à des Puissances, Chrétiennes qui la reclameroient! Que prétend donc cet Auteur de persuader au monde quand il dit, que la Pologne en s'unissant par le conseil du Pape avec l'Empereur dans leur défense commune, forgeoit ses fers, & travailloit à sa ruïne, sinon que sa passion l'aveugle, & que pour détourner les yeux des pratiques, que le Ministre de

Fran-

France fit alors pour l'empêcher, il n'a pas de honte d'écrire des pauvretez qui outragent la Religion & la pieté d'un Pontife & d'un Empereur reconnus pour très-pieux, & la gloire d'une nation très-jalouse de sa foi, & croyance Catholique?

Deux lignes plus bas ce même Auteur ne feint point de reconnoître que la France voyant l'embarras de l'Empereur & de l'Empire, prit son temps pour tourmenter l'un & l'autre par sa déclaration de guerre. En quoy il fait plus de préjudice à la reputation du Roi Très-Chrétien, qu'il ne le peut justifier par tout le plâtre des mauvaises raisons, dont il tâche de colorer cette rupture. Car enfin que peut-on s'imaginer d'un Prince qui en attaque un autre, pendant que celui-ci est aux prises les plus dangereuses avec l'ennemi commun de la Chrétienté, sinon qu'il ne seroit pas fâché de le voir succomber, puis qu'il aide lui-même à le détruire, & que dans ce cas particulier il cherchoit par cette diversion à faire dépit à la Pologne, qui contre les conseils qui lui étoient donnez avoit si Chrétiennement embrassé sa défense? Les Tartares, dit-il, menaçoient la Pologne si elle entroit dans les interêts de l'Empereur, & c'étoit contre sa politique qu'elle négligea le sien pour courir au secours des autres. Où étoient donc ces Tartares,

qui voyant cet auxiliaire effectivement embarrassé dans une défense étrangere, se firent sentir à la Pologne par leur irruption? Il faloit que leur envie d'en profiter fût bien petite, puis qu'ils ne firent effectivement aucun pas pour cela. On avoit, dit-on, gagné la Reine pour qu'elle disposât son Mari à ce secours, & ainsi la résolution du Roi étoit forcée. Et quel mal y a-t-il de mettre dans nos interêts ceux qui peuvent contribuer à nos avantages, & l'armement du Roi Jean devenoit-il ruïneux à la liberté de la Pologne parce qu'il étoit conseillé par une Princesse, qui prenoit interêt au salut de l'Empereur? Ne se sert-on pas tous les jours de moyens aussi innocens que celui-là, pour pousser des desseins souvent beaucoup plus criminels que celui de se défendre? Peut-on condanner les offices de l'Empereur, s'il en fit faire à la Reine, à la vûë de ceux d'une femme, qu'on introduisit il n'y a pas long-temps dans l'amitié criminelle d'un autre Prince pour en disposer ensuite à des fins, qui ont été à la fin la cause de sa ruïne? Mais le sujet ne vaut pas la peine qu'on se donne, & les reproches dont on charge S. M. Imperiale sont si insoûtenables qu'il y a quelque honte à y répondre sérieusement. Si donc la Maison Sobieski s'est vûë éloignée de la succession, ce n'est nullement à l'Empe-

reur

reur qu'il en faut attribuer la faute, mais à ceux qui ayant leurré la Reine de l'esperance, & des promesses positives de concourir à l'élection du Prince Jaques son fils, sans la moindre ombre de raison s'abandonnerent pour tourner tous leurs efforts en faveur d'un autre. Et si S. A. Electorale de Saxe a monté sur le trône de Pologne, ce n'a été par aucune irregularité de conduite de l'Empereur ni du Pape, qui l'y ont aidé, mais par une veritable estime des merites de ce Prince, qui s'est mis sur les rangs, & qu'au défaut du Prince héritier des merites, & des vertus de son Pere, que la France a exclus effectivement, on a crû le plus capable de maintenir la gloire de la nation, & de vivre en bonne intelligence avec ses voisins.

Quand la France se sera purgée du mépris & de l'abandon qu'elle fit alors de la famille Royale, nonobstant l'honneur qu'elle avoit d'avoir une Princesse de sa nation sur le trône de Pologne, quand elle se sera justifiée des dommages causez à la Chrétienté par l'inaction dans laquelle l'Auteur confesse encore qu'on retint le Roi Jean après la délivrance de Vienne, afin qu'il n'aidât plus ni l'Empereur ni l'Empire dans le cours de la guerre, & en attaquant l'Empire même par une invasion tout à fait injurieuse; après qu'on aura montré

par de bonnes raiſons qu'il eſt de l'interêt, & de la gloire de la Pologne de voir perir l'Empereur pour profiter de ſes ruïnes, on répondra à l'Auteur pour lui juſtifier la droiture de la conduite du Roi Auguſte, tenuë, tant dans les moyens de ſe faire élire, que dans la ſuite de ſon Gouvernement. On lui fera voir que dans l'embarras, & la confuſion, où la France avoit mis la Pologne par ſes brigues dans le dernier Interrégne, il n'y avoit point d'autre voye pour la ſoûtenir que de lui donner un Roi brave, & bien intentionné pour la paix & le ſalut commun de l'Europe, & qui dans le danger, où l'ambition de la France le mettoit de tout faire plier ſous ſon domaine, aſſûrât au moins cette partie à ſon legitime Souverain, & empêchât le peuple libre de Pologne de prêter les mains à cette oppreſſion. Il n'y a que ce ſeul deſſein failli qui fait trouver à redire à l'élection & à la perſonne du Roi Auguſte, & les ſuites ont aſſez fait voir que ce n'eſt nullement la liberté de la Pologne qui tient au cœur à la France, puis qu'elle a travaillé & travaille encore avec tant de ſoin, & de dépenſe, pour la faire entrer & maintenir autant qu'elle peut ſous la domination d'une Couronne étrangere de mœurs, & de Religion, parce que celle-ci concourt mieux à ſes fins oppoſées au ſalut de l'Europe, ſans laiſſer ré-

réflêchir aux mal conseillez Polonois qu'ils lui prêtent une manœuvre d'esclaves qui ne peut à la fin terminer qu'à leur ruïne.

On lui fera voir que les armes que le Roi Auguste a été obligé de retenir ne sont qu'une indispensable moyen de conserver sa personne & sa dignité, que la cabale ennemie dès le commencement de son Regne n'a jamais cessé de combattre, que les craintes affectées d'un esclavage, auquel on veut faire croire la nation exposée par cet armement ne sont que des chimeres, à la faveur desquelles on voudroit faire passer la rebellion commencée pour une juste défiance, & qu'enfin on a une terrible disette de raisons à justifier cette révolte, quand on se sert des vertus mêmes du Roi pour lui en faire des crimes, & aux soûlevez des prétextes de rebellion. Que cet Auteur s'épargne donc la peine de crier aux abois de la liberté mourante en Pologne, qui n'est telle que parce que la désobéïssance à son Roi legitime a fait passer une partie de la nation sous l'esclavage d'un étranger. Qu'il employe ces talens à persuader à celle-ci la soûmission & l'attachement promis & juré à un Prince qu'elle a reconnu pour son Roi, & on lui promet qu'il le fera avec plus de raison & de profit qu'il ne réüssira à prouver le contraire avec les prétextes creusez dans le vuide de son imagination, & qui

se soûtiennent si mal, outre l'injustice des noires impostures dont il charge les premieres Puissances du monde, pour donner quelque couleur à ses songes.

Voilà une longue digression, me direz-vous. Je vous l'avouë, mais dont je n'ai pû m'abstenir dans le souvenir de ce que j'ai lû, il y a peu dans le livre de *l'Etat actuel de la Pologne*, écrit, comme je le comprens, par le plus passionné Auteur que la France ait jamais eu. C'est dommage qu'étant aussi habile & aussi important qu'il se persuade d'être, il n'ait pû jamais avoir comme il l'avouë lui-même, accez auprès de Monsieur l'Abbé de Polignac, qu'il auroit sans doute dirigé dans ses poursuites avec des conseils beaucoup plus sûrs & plus faciles, que ceux qu'il a eu le malheur de suivre, & qui l'ont fait échouër dans le dessein de faire élire M. le Prince de Conti. On verroit sans doute aujourd'hui la Pologne tranquille, & cela peut être, puis qu'aucune raison ne nous persuade que S. A. Electorale de Saxe, s'il avoit été exclus par des vœux libres, se fût obstiné à ravir la Couronne. Mais puis que Dieu en a disposé autrement, quelle raison a le parti François de vouloir le détrôner, & de pousser les choses avec autant d'acharnement qu'il a fait jusques aux dernieres extrémitez? Les Hongrois, dit-on, sont devenus sujets,

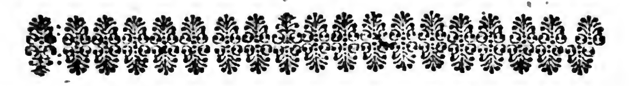
ſujets, de libres qu'ils étoient autrefois, & d'une condition égale à celle de la nation Polonoiſe. Mais qui leur a fait perdre leur liberté, ſi ce n'eſt la fureur de vouloir arracher à Ferdinand I. la Couronne, qu'ils ont plûtôt voulu donner au Turc que de le reconnoître? Je parle de quelques ſéditieux, qui élûrent le Comte de Scepuſe contre Ferdinand, & recoururent enſuite à Soliman pour maintenir l'héritier de celui-ci. Qui doute que les guerres civiles ne faſſent un jour bréche à cette liberté dont on ſe vante, ſi on pouſſe l'acharnement des partis auſſi loin que le voudront ceux qui les conſeillent pour leurs fins particulieres? Mais je ne prens pas garde que je vous écris une lettre, & non pas une diſpute. Je n'ajoûterai à celle-ci que la proteſtation d'être,

MONSIEUR,

Dreſden.

Vôtre très-humble.

VI. LET-



VI. LETTRE.

De Dresden à Leipsic.

MONSIEUR,

JE n'ai pas fait un grand chemin depuis que je vous ai écrit ma derniere lettre, mais j'ai assez de choses à vous dire pour vous faire une grande lettre, si je voulois vous rapporter tout ce que j'ai vû. J'arrivai en cette Ville de *Leipsic* le premier jour de la foire. Vous pouvez croire, vous qui avez entendu parler des foires de Leipsic, quelle foule de monde nôtre coche eut à percer, avant que de pouvoir arriver à une Auberge, la chose le valoit bien, puisque cette Auberge étoit une Auberge de Princes, & dans laquelle un Archiduc d'Autriche, & quelques autres personnages de la premiere distinction avoient autrefois logé. Le logement de cet Archiduc étoit attesté par une Inscription gravée autour du ciel de lit, de même

même que la permiſſion qu'il avoit accordée, que l'enſeigne du logis fuſſent les armes pleines de la Maiſon d'Autriche, avecla Croix de Grand Maître de l'Ordre Teutonique, telle que la portoit ce Prince.

La Ville, comme je vous ai dit étoit ſi pleine de monde, & de boutiques fournies de toute ſorte de denrées, qu'on pourroit appliquer à Leipſic dans l'occaſion de ſes foires ce que le vieux Prince de Condé dit de Milan, après en avoir remarqué la multitude d'ouvriers appliquez à diverſes manufactures, qu'on pourroit en détruiſant cette ſeule Ville en fournir tout le reſte de l'Italie, les marchandiſes qui ſe trouvoient alors à Leipſic étant ſuffiſantes pour en fournir toute l'Allemagne. Je n'entendois dans la confuſion d'une ſi grande multitude, qu'un bruit éclatant de gens qui demandoient paſſage au travers de la foule, ou pour leurs perſonnes, ou pour des traîneaux chargez d'emplettes déja faites: y ayant par tout, outre le nombre des acheteurs, des ouvriers empreſſez à emballer, ou à remplir de grands tonneaux de toute ſorte de quinquaillerie, qui eſt la maniere la plus ordinaire, avec laquelle les Allemans tranſportent leurs marchandiſes. C'étoit un autre ſujet d'étonnement de voir quelquefois ſix & ſept de ces grands & peſans tonneaux rouler ſur un ſeul chariot, qu'il paroiſſoit

que

que douze chevaux n'auroient pas dû avoir la force de remuer, & qui cependant traînez par quatre ou six de ces chevaux rouloient non seulement au travers de la Ville, mais devoient être ainsi transportez au delà des plus hautes montagnes.

Aussi faut-il avouër que si les chevaux d'Espagne & de Naples ont la beauté & la legereté dans leur course, ceux d'Allemagne ont une force extraordinaire en partage: & que s'ils sont plus gros & plus puissans que les premiers, ce n'est pas comme le Proverbe Italien veut qu'il soit de certains autres animaux, qui sont grands & poltrons, puis que ceux-ci sont grands & vigoureux, quasi au delà de l'imagination. On peut dire qu'il en est de même des chariots que des chevaux qui les traînent, car il ne paroît nullement possible qu'ils soûtiennent les poids, dont on les charge, & encore moins qu'ils puissent résister sans se rompre aux sécousses, que ces charges extraordinaires leur font nécessairement souffrir dans les inégalitez des chemins. Cependant il est très-vrai, que des rouës assez minces, & des braneards de même, tiennent ferme contre tous les embarras des chemins les plus difficiles, & soûtiennent les dangers des voyages les plus longs. Au lieu qu'en Lombardie les chariots y sont d'une masse épouvantable, & cependant

satis-

satisfont assez souvent très mal aux besoins de ceux qui s'en servent, & rompent dans les chemins les plus beaux, tant il est vrai que *non omnis fert omnia Tellus*, & que l'inégalité des alimens est cause de la diversité des forces de ceux, qui s'en servent, quoy que l'apparence soit la même dans le fruit qu'on retire de leur usage.

Puis que je suis tombé à vous parler de chevaux, je dois vous dire qu'un des plus grands & considérables débits, qui se fasse à la foire de Leipsic est des chevaux mêmes. Le concours de ceux-ci est hors des murailles de la Ville, & on ne peut traiter d'aucune vente ni achat de chevaux avant que le Gouverneur de la Ville ait fait le choix de ceux qu'il veut retenir pour le service de S. A. Electorale. C'est pour cela qu'à trois heures après midi, du premier jour de la foire tous les chevaux sont introduits dans la Ville, & se présentent successivement devant la porte du Château. Le Gouverneur qui se trouve présent les voit, les examine, & en choisit tel nombre qu'il veut pour le service de son Maître, sans que l'autorité dont il use dans le choix préjudicie en aucune maniere au profit des marchands, ausquels il les paye ce qu'ils peuvent attendre raisonnablement de tout autre acheteur.

C'est à cette foire que les autres Princes d'Al-

d'Allemagne font auſſi acheter des chevaux, non ſeulement pour l'uſage de leurs Cours, mais pour la remonte de leur Cavalerie, c'eſt pourquoi le concours des marchands de cette ſorte de denrée y eſt très-grand, & tant que dure la foire on voit l'eſplanade hors de la Ville toute couverte de chevaux, qui quaſi tous attachez à de longues cohuës, y font des tours & retours continuels pour s'y faire voir aux acheteurs, rangez ſur les bords des foſſez, où la promenade des curieux eſt ſeulement permiſe, à moins que de ſe vouloir expoſer mal à propos au danger, qu'on court toûjours en s'approchant trop près d'une foule d'animaux, que ceux qui les conduiſent excitent continuellement, pour les tenir alerte & les faire paroître plus vifs, & plus vigoureux.

Outre le Prince de Furſtemberg créé Gouverneur de la Saxe par le Roi Auguſte, il y avoit à Leipſic un Prince de Saxe Weiſſenfels, qui traçoit par la foire avec une nombreuſe ſuite, & une livrée jaune garnie de galons d'or & d'argent. Une autre Princeſſe demeuroit à la Ville, mais ſans ſortir de ſa maiſon. C'eſt la Princeſſe Lubomirski femme du Genéral Flemming, duquel elle vit éloignée par je ne ſai quel chagrin domeſtique, qui les a ſéparez. Elle retient le titre & le traitement de Princeſſe, de même que ſa Reli-

gion

gion Catholique Romaine, & pour l'exercice de celle-ci a pour Chapelain un Prêtre Italien, qui peut-être par ménage étoit encore son Musicien, afin de n'avoir pour l'un & l'autre de ces emplois qu'une même personne.

A propos de Prêtres, comme la foire attire à Leipsic une quantité de marchands Catholiques Romains de tous les endroits d'Allemagne, on me fit connoître beaucoup de Religieux de divers Ordres, qui avoient coûtume de s'y trouver à point nommé, pour leur dire la Messe, ce qui se fait, & dans les maisons des marchands de cette Religion, dont il y a quelques-uns d'établis & résidans dans la Ville, & dans les Auberges, & maisons particulieres, où ils célebrent sans bruit, n'étant pas trop sûr de se laisser découvrir dans ces fonctions, qui ne sont nullement au gré du peuple. Ce n'est pas que ces Moines ne soient assez connus, puis qu'ils mendient non seulement des marchands Catholiques, mais des Lutheriens, & des Ministres mêmes, qui ne leur refusent gueres l'aumône. Auquel propos un de ces Religieux de l'Ordre de S. Dominique, m'assûra qu'il ne manquoit aucune foire d'aller attaquer pour cet effet un certain Ministre des plus commodes de la Ville, auquel il demandoit l'aumône, quasi en l'insultant, comme s'il eût occupé les biens d'un Cloître de

ſon Ordre, qui eſt encore en ſon entier, prétendant ce qu'il lui demandoit par forme de reſtitution d'un bien, dont on n'avoit eu, diſoit-il, aucune raiſon de dépouiller ſes freres.

En effet on voit encore ce Cloître tel qu'il étoit, quand il étoit poſſedé par les Religieux Dominicains. L'Egliſe ſert aux fonctions de l'Univerſité, & une partie des bâtimens aux écoles d'Humanitez, & de Philoſophie (car la Théologie & le Droit s'enſeignent ailleurs) & l'autre au logement des perſonnes deſtinées au ſervice de la même Univerſité. Ce qui étoit autrefois Bibliothéque ſert encore au même uſage, & outre les livres j'y vis encore quelques ſtatuës, & images des Saints, qui étoient autrefois dans l'Egliſe, ou dans d'autres lieux publics du Cloître, d'où j'inferai que l'acharnement contre ces monumens de l'ancienne dévotion n'avoit pas été bien grands, puis qu'on les laiſſoit encore ſubſiſter en paix dans ce lieu, où peut-être ne manqueroient-ils pas de défenſeurs, ſi on vouloit bien examiner la doctrine des illuſtres morts, qui y repoſent dans leurs Ouvrages.

Cette Bibliothéque de l'Univerſité n'a rien d'extraordinaire ni dans la qualité, ni dans la quantité des livres: mais celle du Senat (qui cependant n'eſt pas beaucoup fré-

fréquentée) eſt plus remplie, au moins de choſes particulieres. Il y a de très-conſidérable en celle-ci (qui eſt très-belle & très-ſpacieuſe) un amas de Verſions de la Bible en preſque toutes les Langues les les moins uſitées, non ſeulement Danoiſe, Suedoiſe, Polonoiſe, Hongroiſe, Bohemienne, mais encore Livonienne, Iſlandoiſe, Moſcovite, propre du païs de Galles, & d'autres encore dont je ne puis pas me ſouvenir, & que M. le Docteur Godefroy Chriſtian Gotz me montra toutes l'une après l'autre fort bien imprimées & reliées; ce qui ne peut être que l'effet d'un ſoin particulier pris par quelque homme zelé de faire faire, & imprimer ces traductions pour rendre la lecture de la Bible commune à toutes ces nations. Si cela eſt, ce que je n'oſe pourtant pas aſſûrer, il faudroit ſuppoſer, qu'elles ont toutes été faites ſur le même texte, & à l'uſage des perſonnes qui profeſſent la même Religion, car quoi que toutes les Communions Chrétiennes ayent & ſe ſervent toutes d'une même Bible, vous ſavez, Monſieur, que le texte n'eſt pas dans toutes abſolument le même, & que tous les livres, que les uns reçoivent pour Canoniques ne le ſont pas dans une même eſtime auprès des autres.

Il y a encore de ſingulier un Alcoran Manuſcrit en un grand & magnifique vo-

lume, entre les feuilles duquel il y a autant de beaux draps de ſoye pour conſerver les lettres formées avec de l'or, dont tout le livre eſt écrit. On aſſûre que ce volume eſt un de ceux que le Grand Seigneur donne à ſes Grands Vizirs, quand il les envoye à la guerre, pour la dilatation, comme ils diſent, de leur foi, dont ce livre contient les regles. Et apparemment une partie de ce regal eſt encore la chemiſe, qu'on montre dans cette même Librairie, ornée non pas d'enjolivemens arbitraires mais de ſentences de prieres tirées du même Alcoran, qui y ſont exprimées en broderie d'or & de ſoye, aux lieux où elle peut recevoir ces ornemens, ce qui la fait reſſembler plûtôt à l'habit d'un Miniſtre ſacré, qu'au linge d'un ſoldat, & d'un Général d'armée.

A propos de Manuſcrit, il y en a un aſſez grand nombre dans cette Bibliothéque, mais d'aucun ouvrage que je ſache n'avoir pas été imprimé. Je feuïlletai entr'autres par hazard un Recueil de diverſes lettres aſſemblées ſans aucun choix, & écrites en diverſes Langues, Latine, Eſpagnole, Italienne, Allemande & Françoiſe, & je tombai ſur une qui me donna du plaiſir, car étant informé, comme je ſuis, & le monde prévenu comme il eſt, contre la memoire du fameux Cremonin autrefois

Pro-

Professeur en Philosophie dans l'Université de Padouë, comme s'il n'avoit point crû l'immortalité de l'ame, je fus ravi d'y lire une déclaration fort expresse de sa Religion, ou qu'il fût revenu avant sa mort des échapées de sa jeunesse, ou qu'il eût toûjours effectivement conservé les mêmes sentimens, qu'il exprime au commencement de son Testament qui y est rapporté. Celui-ci sur la foi de l'écrivain contemporain, & qui paroît rapporter ce qu'il a vû, commence par ces termes. In *nomine Domini Amen. Anno à Nativitate ejusdem* 1631. *Die* 16. *Julii.. Patavii. Manete in vocatione qua vocati estis. Paulus Apostolus. Ad Philosophiam sum vocatus: In eâ totus fui. Si aliquid philosophando peccavi; Memento me esse hominem cui innatum est peccare: Te verò esse Deum cui proprium est misereri semper & parcere. In tuo igitur sancto nomine, hanc mihi constituo ultimam voluntatem, &c.*

Cette Bibliothéque est encore pourvûë d'un assez riche cabinet de Médailles de toute sorte de modules & de toute sorte de nations. Le cabinet où elles sont placées est fort propre, & spacieux, chaque sorte de Médailles étant disposée en maniere, que celles qui se fraperont sur la même matiere y pourront avoir place. On a pris un soin particulier d'y réünir toutes les Médailles, qui ont été frapées à la gloire du

Roi de France, & celles aussi qu'on a frapées en opposition à cette même gloire. La galerie, qui se trouve dans la même sale, contient des minéraux crûs, ou préparez, si je ne me trompe, par quelque Alchymiste qui a voulu laisser des essais de ses opérations. On y voit des armes & des meubles d'une façon singuliere, & qui ont servi à des nations éloignées, & on montre une épée, sur la lame de laquelle le nom du Roi de Suede Gustave Adolphe étant gravé, on suppose qu'elle a été à son usage.

Il y a un autre buffet rempli d'instrumens de Mathématiques, & de quelques ouvrages ou modéles de machines artificielles, qui peuvent être d'usage dans la Navigation & ailleurs. Il y a entre celles-ci une petite machine de cuivre, qu'on dit avoir été de l'Empereur Rodolphe II. & par laquelle on pourroit marquer les obliquitez de la route, que tient un navire en mer par le moyen de certaines pointes, qui dans la suite du mouvement de cette machine piqueroient le papier, dont elle seroit entourée, & y marqueroient les variations d'une ligne droite qui y seroit tracée. Il y a le modéle d'une autre, inventée par un Professeur de l'Université même de Leipsic, qui répréfente un homme renfermé dans une caisse ronde, où l'on sup-

suppose qu'il pourroit tenir quelques provisions, & dont les pieds passans au travers de la caisse pourroient, armez de certaine espece de bottes faites exprès, regler un passage dans les eaux, & le conduire, en nageant par leur moyen, où il voudroit aller, dans la vûë sans doute d'aider à la recherche des choses perduës dans la mer. Je fais, Monsieur, ce que je puis pour vous bien décrire ces machines, mais je crains fort que je n'y réüssisse mal; ma memoire ne me servant pas assez fidélement pour vous indiquer tout ce qu'il y a de particulier, & sur lequel un Voyageur, qui doit parcourir légerement ce qu'on lui fait la grace de lui montrer, ne peut pas faire des réfléxions suffisantes pour tout comprendre lui-même, & tout expliquer aux autres.

On me montra une très-longue corne de Rhinoceros, toute travaillée en figures de demi-réliefs, & formée en lance: mais la piece paroît plûtôt des morceaux d'ivoire collez sur un bois qu'une corne effective, tant à cause de sa longueur, que de la matiere, qui ne me parut aucunement differente de l'ivoire.

Il y a encore un canot selon l'usage des Lapons, avec un homme renfermé dedans, & armé de petites rames, qui lui servent à ses voyages de mer, dans lesquels on dit

qu'ils n'encourent aucun danger, parce qu'encore qu'ils ſoient renverſez par les ondes, étant liez au canot par le moyen d'une eſpece de ſac de cuir, qui eſt cloué à la barque, & dont ils ſe ceignent, ils ſe relevent facilement, la legéreté du canot étant ce qui ſoûtient le poids de l'homme, qui y eſt attaché, & qui étant renverſé n'a pas de peine à regagner le deſſus. Le modéle eſt aſſez grand pour répréſenter la choſe au naturel, attendu principalement la petiteſſe des hommes de cette nation, que les grands froids, dit-on, empêchent de croître.

Il y a, ce qu'on voit encore en beaucoup de lieux, une Mumie, je veux dire le corps d'une perſonne embaumé à la maniere des Egyptiens, & renfermé dans une caiſſe, ou plûtôt dans un arbre creuſé à la proportion du corps humain, revétu cependant de beaucoup de bandes, ou maillots, au moyen deſquels il ne reſte aucun vuide dans la caiſſe, l'air ſuſceptible d'altération étant, à ce que je croi, la premiere cauſe de la corruption de tous les corps. Cette integrité d'un corps humain, conſervé depuis pluſieurs ſiecles, & qui paroît admirable à quelques-uns, n'a, ce me ſemble, rien qui doive cauſer tant d'étonnement. Il eſt ſûr que les peuples qui vivent dans les païs plus chauds en ont les

chairs

chairs plus fermes, c'eſt à dire moins pénetrées d'humidité. Ces corps étant enſuite déchargez de tous leurs inteſtins, c'eſt à dire de toutes leurs parties plus humides, & embaumez d'une eſpece de gomme, dans laquelle il n'entre que des ingrediens les plus fermes & les plus ſecs, étroitement envelopez de langes, ou bandes de toile, & ainſi dépoſez dans une niche, qui n'a aucun eſpace pour recevoir de l'air, doivent naturellement ſe conſerver, particulierement dans les païs chauds, comme l'Afrique, dont on nous les apporte; d'autant plus que le temps, qu'ils ont été en ces païs-là leur a fait acquerir une nouvelle conſiſtance, qui les a rendus auſſi ſecs que du bois. Et c'eſt à ce long ſejour qu'ils ont fait dans les païs chauds, & à cette fermeté qu'ils y ont acquiſe, que je croi qu'on doit attribuer leur conſervation, depuis leur tranſport en Europe, où il ſeroit auſſi facile de rendre les corps incorruptibles qu'en Afrique, ſi toutes choſes étoient égales, de quoi il s'en faut bien, la qualité des corps, & de l'air étant très-différentes.

Ce que j'aimerois mieux qu'on m'apprît eſt ce que ſignifient toutes ces figures & ces caracteres Egyptiens, ou autres, dont ces ſépultures ou Mumies ſont hiſtoriées, & qui nous donneroient ſans

doute connoiſſance de quelque choſe qui concérne leur état, leur perſonne, ou leur païs. Peut-être auſſi que quand nôtre curioſité, qui eſt ſi grande de ſavoir les choſes éloignées, ſeroit ſatisfaite ſur ce point, ne ſaurions-nous pas grand' choſe; étant vrai-ſemblable que la coûtume étant univerſelle parmi tous ceux, qui en avoient les moyens, d'enſevelir leurs morts avec cette céremonie, les inſcriptions ou legendes dont on accompagnoit leur cercueil, ne regardoient que quelques particularitez, qui tout au plus pouvoient intereſſer leur famille, & quand même elles toucheroient à quelque évenement public, cela ne ſerviroit qu'à tourmenter l'eſprit de quelque ſpéculatif, qui voudroit bâtir là-deſſus de ſavantes chimeres, leſquelles d'ailleurs ne ſeroient ſoûtenuës par aucune autre connoiſſance ſolide.

Les belles idées que Monſieur de Condom nous a donné de l'habileté, de la rectitude, & de la bonne conduite des Egyptiens dans les vieux temps, donne peut-être motif à quelques-uns de ſouhaiter quelque détail plus ſpécifique des faits d'une nation, qui avoit de ſi belles loix. Mais ſans prendre à partie les Hiſtoriens, qui peut-être ont pris plaiſir à nous donner le portrait d'un bon Gouvernement, pris plus dans leurs ſpéculations, que dans la verité des choſes: c'eſt un motif aſſez raiſonnable

pour

pour se défier de leurs recits, que la conviction, que nous avons que les plus belles loix ne sont pas toûjours suivies des bonnes mœurs; ceux-ci suivant au contraire assez souvent les passions des hommes, qui à en juger par ce que nous en voyons, ne sont pas en Afrique moins dereglées qu'elles le sont dans les climats où l'on vit le plus mal. Que dirons-nous de la sagesse qu'on leur attribuë, après ce que nous venons de voir de celle des Chinois, qu'on nous a voulu faire passer pour la plus éclairée du monde, jusqu'à lui attribuer une pieté & une Religion conservée pendant des milliers d'années, qui n'avoit besoin ni de Jésus Christ, ni d'Evangile pour se rectifier? Car enfin pour ne parler que sur les instructions que nous donnent les Panegyristes de la Chine, qu'est-ce que cette quintessence de toute la science la plus sublime, & la plus pure des Chinois, ramassée dans les œuvres de Confutius, le Maître universel & le Coryphée de tous les Docteurs de la nation, sinon une assez pauvre amas de quelques préceptes Moraux & Politiques, qui sautent aux yeux, & viennent sans étude dans l'esprit des moins habiles & des moins éclairez? N'avons-nous pas sujet de rabattre de plus de la moitié de la grande idée qu'on nous donnoit de ces nations inconnuës, & qui trouvoient

voient dans nôtre prévention le premier titre d'un merite, qui ne ſubſiſte plus, dès qu'on l'expoſe de plus près à la vûë, & qu'on en forme l'examen & la recherche? Mais je m'écarte de mon ſujet, auquel je retourne par une autre réfléxion, qui eſt que nonobſtant la petiteſſe veritable & eſſentielle des choſes qu'on amaſſe avec tant de ſoins dans ces réduits de la curioſité humaine, nous ne laiſſons pas de les admirer & de les voir toûjours avec ſatisfaction. Tant il eſt vrai que nôtre cœur eſt rarement d'accord avec nôtre eſprit, & que nous goûtons même du plaiſir à nous tromper nous-mêmes, témoignant de l'eſtime effective de ce que nous ſavons ètre de très-peu de prix.

On parle de rendre publique la Bibliothéque du Senat, dont je viens de vous parler. En effet c'eſt une eſpece d'avarice que de tenir éloigné de l'uſage commun ce dont pluſieurs peuvent tirer du profit, & c'eſt en vain qu'on poſſede un tréſor, ſi les richeſſes qu'il contient ne contribuent à faire meilleure la condition de perſonne. Je ne vous ai pas fait un détail précis de tout ce qu'il y a de beau dans cette Bibliothéque. Il faudroit un livre & non pas une lettre. Il y a de bons tableaux, & entr'autres les portraits au naturel du Docteur Luther & de ſa femme placez dans le lieu le

le plus exposé à la vûë. Si nôtre ami, que vous connoissez pour un peu railleur, avoit été avec nous, il n'eût pas manqué de rire un peu sur le portrait de cette femme placée dans une Bibliothéque, & de dire que ç'avoit peut-être été le livre dans lequel Luther avoit le plus étudié, & d'où il avoit pris les argumens les plus forts de son changement. Au moins sont-ce ceux du changement de plusieurs Prêtres, & Moines Catholiques Romains, qui n'ont gueres coûtume d'échapper que pour s'aller jetter entre les bras d'une femme, dans l'usage de laquelle ils bornent leur Religion, étant fort rare d'en voir qui vivent après leur passage d'une maniere à persuader, qu'ils ont eu de bons motifs de changer. C'est ce que me dit à Leipsic même un honête homme, qui voyant passer devant le lieu où nous étions un de ces Proselytes s'écria hardiment, *Voilà*, Monsieur, *un fripon de plus dans nôtre Eglise, & un fripon de moins dans la vôtre;* sur quoi je n'eus aucune difficulté d'entrer dans son sentiment; mais point dans la Thése générale qu'il forma de ce cas particulier, qu'*il ne croyoit aucun de ceux qui changeoient de Religion, quelle quelle fût, & quelle qu'il embrassât, animé d'autre intention que de celle de friponner*, puis qu'en ce cas il faudroit supposer toutes les Religions également bonnes à s'y sauver en

en perſeverant, ou qu'il n'y en eût aucune dans laquelle on pût faire ſon ſalut, en y entrant. Il n'y a pas d'apparence qu'il fût dans ce ſentiment, mais bien que perdant de vûë les conſéquences, qu'on pouvoit tirer de ſon diſcours, il voulut dire un bon mot, porté à cela par la connoiſſance qu'il avoit de ce particulier & d'autres, qui apparemment ne donnoient pas ſujet d'avoir bonne opinion des motifs de leur changement.

La Maiſon de Ville de Leipſic eſt un très-grand, & beau bâtiment, où la premiere ſale, qui eſt auſſi très-grande, donne entrée à toutes les autres chambres deſtinées à divers uſages. On voit dans cette ſale les portraits des Ducs & Electeurs de Saxe, & ceux des Empereurs & Princes qui ont autrefois paſſé par Leipſic. Celui de Charles-Quint, & de Philippe II. ſon fils ſont entre ceux-ci. On prononce les ſentences criminelles dans cette ſale, & elle ſert de réduit à tous ceux qui ont affaire aux Tribunaux, Avocats, Procureurs, & Plaideurs, à peu près comme la grand' ſale de Paris, hormis qu'il n'y a ici point de boutiques.

La façade de cette Maiſon de Ville fait front ſur la grande place, quaſi ſelon toute ſa longueur, & c'étoit ſur cette place qu'étoient les boutiques de la foire, ran-

gées

gées en ſorte, qu'elles laiſſoient pluſieurs ruës toutes droites pour le paſſage des acheteurs. Les grands magazins cependant des plus riches marchandiſes n'y étoient pas, mais dans des ruës & des réduits qui y aboutiſſoient, quoi qu'il ſoit vrai de dire que la foire étoit par toute la Ville, n'y ayant aucune ruë ni aucune place qui ne fût remplie, & de boutiques, & d'étalages de diverſes denrées. Il arrive aux foires de Leipſic des marchands juſques du fond de l'Italie, & l'on y trafique de toute ſorte de choſes venales, argenterie, porcelaines, draperies, toiles, livres, armes, quinquailleries, cuirs, liqueurs, & nippes de toute ſorte, dont j'en vis une ſi grande quantité que j'étois tout ſurpris. Cependant on m'aſſûra que le concours que je voyois n'étoit rien au prix de celui qui s'y voit dans un temps de paix bien établie, de ſorte que mon admiration étoit ſemblable à celle des Iſraëlites, qui s'étonnoient de la richeſſe, & de la magnificence du ſecond Temple, pendant que ceux qui avoient vû le premier n'en avoient gueres moins que du mépris. Les Liegeois ſont, à ce qu'il me parut, ceux qui font le plus grand nombre parmi les marchands; nation particulierement attachée au negoce, ce qui la mettant en commerce en tout temps avec les François eſt peut-être la cauſe qu'ils ont

quaſi

quasi tous l'inclination tournée vers la France, & qu'ils paroissent très-peu affectionnez à la cause commune. Il y en a, qui selon leurs petites lumieres, & leur grande prévention parloient assez mal de l'Empereur, & de ses Alliances. S'ils en avoient valu la peine, on auroit pû les convaincre très-facilement de l'injustice de leur murmure; puis que les alliances de S. M. Imperiale ne sont d'aucun préjudice à la Religion, pour laquelle ces Politiques mal instruits s'imaginent de parler: & on leur auroit pû démontrer par la conduite des Cardinaux de Richelieu & Mazarin, qu'il y a tout sujet de se défier du zele de ceux qu'ils croyent bonnement aujourd'hui être les défenseurs de la foi, puis que dans la seule vûë d'abaisser une Maison, veritablement Catholique, ils ont de toutes leurs forces & de tous leurs moyens contribué à l'oppression de la Religion par le soûtien de ceux qui l'opprimoient; ce qu'ils n'ont jamais manqué de faire dans la suite, quand ils ont pû se flater de quelque espérance de s'approcher de cette fin, & de s'élever sur les ruïnes de cette famille.

Comme j'aime à réfléchir, & à rechercher les causes de ce qui me semble singulier, il me parut de pouvoir attribuer cette inclination rebelle des Liegeois en faveur des ennemis de l'Empire, au long Regne du

du vieil Electeur de Cologne, qui s'étant laissé prévenir par les Emissaires de la France, & disposer à lui tout permettre dans les Etats de Cologne & de Liege, a communiqué à ses sujets cet éloignement de l'affection & de la fidélité envers l'Empire. Le seul exemple du Prince n'est pas cependant tout ce qui contribuë à ce changement des volontez. On a coûtume d'y employer encore deux autres moyens, l'un public & l'autre secret, les Prédicateurs & les Pensionnaires, qui travaillent à qui mieux mieux à cette conversion d'un peuple qu'on veut gagner. Il y a de quoy s'étonner que les soins du Roi T. Chrétien s'étendent en tant de lieux, & on s'étonneroit encore bien davantage si on avoit une connoissance entiere de tous ceux qui sont employez à cet effet, comme il est arrivé à quelqu'un d'en découvrir, où l'on ne l'auroit jamais crû. J'entens des Emissaires bien payez qui dans des Villes, sur lesquelles il semble que la France ne peut avoir que des vûës fort éloignées, ne laissoient point de faire de tout leur mieux pour magnifier le pouvoir & les vertus du Roi, la justice de ses desseins, la douceur de sa conduite, & le bonheur des peuples, à qui le Ciel fait la grace de pouvoir vivre sous son Gouvernement. Ces Messieurs avoient toûjours à point nommé des lettres, qui par le recit

de quelque action admirable de S. M. T. C. reveilloient l'attention des peuples ou rectifioient les nouvelles qui n'étoient pas favorables à sa gloire. Mais outre ces passevolans, qui demeurent tantôt dans une Ville tantôt dans l'autre, pour satisfaire, disent-ils, leur curiosité particuliere de voir le monde, il y a d'autres ministres fixes & permanens employez au même usage de tourner les choses du bon côté, ce qui réüssit, ou doit réüssir avec d'autant plus de force qu'on les soupçonne moins de partialité, & d'attachement à la France.

Ce n'est pas aux Suisses seulement qu'on distribuë des pensions secrettes pour les faire crier *Vive la France*, de quoy qu'il se puisse agir, c'est à quasi toutes les bonnes familles des Villes de quelque considération & d'Allemagne & d'Italie; & l'on ose assûrer sans crainte d'en être démenti, que dans les deux Villes de Casal & de Strasbourg, toutes les meilleures familles tiroient cette pension secrette, plusieurs années devant qu'elles fussent réduites au pouvoir de la France, afin sans doute, que les troupes, & les Officiers François venant au temps préfix pour en prendre la garde & la conduite ils ne fussent pas tout à fait étrangers, & qu'une partie des Bourgeois étant déja apprivoisée le reste eût moins de peine à le devenir. On a des preuves
que

que la chose se passe de la même maniere en bien d'autres Villes, & si les Souverains ou les Magistrats vouloient ouvrir les yeux sur les fondemens secrets de cette Monarchie, qu'on a depuis si long-temps envie de rendre universelle, on feroit des découvertes très-utiles & très-importantes au salut public.

L'autre moyen qu'on peut dire public & découvert de semer, cultiver & faire fleurir parmi les peuples l'inclination vers la France, n'est ni moins dangereux ni moins efficace. Les Moines qui sont ceux qui occucupent toutes les Chaires & prêchent par tout, & qui sous mille prétextes se glissent dans toutes les maisons, dépendent tous d'un Superieur qui étant gagné, gagne immanquablement tous ses sujets, qui dépendent, & ont continuellement besoin de lui en mille choses, soit pour leur avancement particulier dans l'Ordre, soit pour être traitez favorablement dans les occasions, où leur conduite particuliere peut être reprochable. Si donc ce Superieur est tourné plûtôt vers un parti que vers l'autre, qui doute que son exemple, & ses avertissemens ne tournent du même côté ceux qui se font une loi de le seconder en tout pour leur interêt particulier? Les Princes mêmes sont si persuadez de ce pouvoir, & de cette facilité, qu'ont les Religieux

d'inſpirer aux peuples tout ce qu'ils veulent, qu'on en a vû ſe recommander à eux pour qu'ils les retinſſent dans leurs interêts par leurs exhortations, comme au contraire on a oüi de ces Religieux peu de jours avant la ſurpriſe d'une Province, diſpoſer publiquement dans leurs prédications le peuple à ſouffrir le changement, qui pouvoit ſurvenir, & qui ſurvint en effet, & régarder le tout comme une choſe diſpoſée dans les deſſeins de Dieu, auſquels les forces ni la raiſon humaines ne pouvoient s'oppoſer.

Il y a mille autres choſes, qui devroient ce ſemble faire ouvrir les yeux ſur cette ſorte de perſonnes. La varieté des nations, qui ſe mêlent, & demeurent ſouvent pluſieurs années mêlées dans un païs obéïſſant à un Souverain, contre lequel le Souverain de pluſieurs de ceux-ci eſt en guerre actuellement. A la faveur de l'habit ils jouïſſent d'une entiere liberté de tout voir, & tout entendre. Les portes ſont pour eux comme pour les autres. Ils peuvent ſans écrire à droiture dans les païs ennemis, avoir leurs correſpondances dans les païs neutres, d'où les avis paſſeront aux ennemis. Les Religieux ſont des gens faits comme les autres avec des paſſions, & ſuſceptibles des deſſeins les plus hardis, quoi que ſouvent les plus criminels. J'oſe défier qu'on trou-

trouve beaucoup de ceux-ci, où quelque Religieux n'ait eu quelque part, & où il n'ait cooperé en quelque chose, ou portant la parole, ou prêtant son nom à la correspondance secrette. Nous voyons où sont les affaires de la Hongrie. Et qui les a portées aux termes où elles sont qu'une Religieuse, qui sous le beau nom de quêteuse pour son Cloître, (quoi qu'elle fût de qualité) voulut bien cependant faire le tour de toute la Hongrie, & y porter les lettres des chefs du soûlevement à tous ceux qu'on croyoit disposez à y entrer, & qui encouragez par cette voye secrette y ont en effet donné les mains & s'y sont engagez?

Si on a sujet de se défier des femmes, & des femmes, qui sont ordinairement si peu capables du secret, & de la dexterité nécessaire au manîment d'une affaire dangereuse, comment peut-on vivre en repos & sans défiance d'une autre sorte de personnes en toute maniere plus habile, & qui semble n'affecter un exterieur composé que pour mieux tromper, & pour acheminer avec plus de succez le cours d'une intrigue? Qu'ils soient modérez au dehors & qu'ils étudient les manieres les plus humbles: Dieu soit loüé. Tout Institut Religieux oblige ses professeurs à la modestie & à l'humilité. Mais qu'on voye ces humbles & ces modestes tracer continuellement

dans les Cours, & dans les maiſons des Grands, on ſouhaiteroit d'avoir de quoi les juſtifier, mais il ne paroît pas poſſible d'imaginer autre choſe, que des raiſons fort humaines pour motifs de cet empreſſement: & parmi ces raiſons humaines celle de ſe faire connoître important, & capable des plus grandes choſes, étant la premiere, ou au moins celle qui chatouïlle avec plus de plaiſir, n'a-t-on pas ſujet de penſer, que s'ils ne demandent pas d'être employez, au moins ne refuſent-ils pas de ſe mêler des intrigues, auſquelles on les employe d'autant plus volontiers que l'on ſe fonde plus ſur leur adreſſe, & ſur leur ambition à réüſſir.

Ce ſeroit encore pis pour un Prince de prendre leurs conſeils dans ſes affaires, puiſque les devant immanquablement ſuppoſer liez d'un interêt d'autant plus ſerré, qu'il paroît plus ſaint, avec des Confreres, qui ont le même engagement pour ſes ennemis qu'il prétend d'eux, il doit tout au moins ſuppoſer que leurs conſeils biaiſeront entre l'un & l'autre pour ne point préjudicier à leurs propres affaires, & que jamais ils ne lui parleront ſincerement en aucune occaſion où celles-ci pourroient recevoir quelque atteinte. Je dis tout au moins; car s'il a quelque motif raiſonnable de les ſoupçonner enclins plûtôt vers le parti de ſes ennemis que vers le ſien, c'eſt alors juſ-

justice & nécessité non seulement de les éloigner de la confidence, mais de veiller très-exactement sur leur conduite, puis que Dieu en lui confiant le Gouvernement des peuples n'approuvera jamais que pour des égards de complaisance particuliere il expose son Etat à devenir la proye d'une Puissance ambitieuse, qu'il sait, & qu'il a raison de craindre qu'elle ne se serve de toute sorte de moyens pour le surprendre.

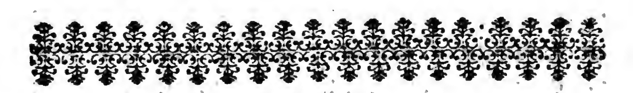
Voici encore une longue digression, mais que vous voudrez bien pardonner au zele, qui me fait parler contre les sujets peu affectionnez à leurs Princes, & encore contre ceux que je crains qu'ils ne soient coupables de leur inspirer cette alienation. Je n'ai plus à vous parler au sujet de la Ville de Leipsic que de la Bourse, qu'on y a fait nouvellement bâtir derriere la Maison de Ville, & qui est assûrément un fort joli édifice. Il consiste uniquement dans un grand salon, éclairé de tous côtez, auquel on monte par un double, & magnifique escalier, & dont la voute ou plafond est enrichi de belles peintures qui réprésente les Divinitez tutelaires du Négoce, de même que les entredeux des fenêtres, ornées de demi-reliefs qui font par tout d'agréables compartimens. C'est ici que les marchands s'assemblent pour traiter de leurs négoces à certaines heures re-

reglées, comme dans toutes les grandes Villes marchandes; & c'eſt ici auſſi que le Roi Auguſte, quand il s'eſt trouvé à Leipſic, par un effet de ſon penchant & des inclinations honêtes & bienfaiſantes (qui ſont ſon caractere particulier) a fait donner le bal aux Dames, qu'il a honorées de ſa préſence, & des témoignade ſon eſtime Royale.

Au reſte toute la Ville de Leipſic eſt très-bien bâtie, ce qui eſt une ſuite des richeſſes, qu'y attire le trafic; & les maiſons y ont cette ſingularité que toutes ont des cabinets vitrez au premier étage, avancez ſur la ruë, & qui donnent le moyen de voir haut & bas, ſans être obligé de regarder la tête hors des fénêtres, comme il eſt néceſſaire quand celles-ci ſont toutes dans la façade unie de la maiſon. Toute cette façade quaſi par tout eſt percée de fénêtres à la mode de Véniſe. De quoi je vous avoüe que la raiſon n'en eſt pas trop claire; car ſi en Italie les fénêtres ſont plus fréquentes, c'eſt afin de donner plus de paſſage à l'air, & de tempérer ainſi les grandes chaleurs de l'été. Au lieu que le contraire devroit ſe pratiquer en Allemagne, où il regne peu de chaleur & beaucoup de froid, qui ſemble ſe devoir faire ſentir plus grand au moyen de tant de fénêtres. Les toits ſont encore tous remplis de divers étages

ges de celles-ci, comme à Dresden, marque qu'on y ménage des logemens jusques dans les greniers, & cela est absolument nécessaire pendant les foires qui s'y renouvellent trois fois l'an, & ausquelles, comme je vous ai dit, il concourt un très-grand nombre de toute sorte de personnes.

Je remets à une autre lettre à vous entretenir des dehors de Leipsic après vous avoir entretenu du dedans de la Ville, & cependant je reste.



VI. LETTRE.

De Leipsic.

MONSIEUR,

JE vous ai parlé dans ma lettre précedente de la foire, & de ce que j'avois remarqué de plus digne de considération dans la Ville de Leipsic, mais je ne vous ai encore rien dit de ce qui m'y a charmé plus que toutes les richesses de la foire, & toutes les beautez de la Ville, savoir l'honêteté & les manieres obligeantes de Monsieur le Docteur Godefroi Christien Gotz

Gotz, à la faveur duquel j'ai pû voir & les Bibliothéques, & ce que vous lirez encore dans la ſuite de cette lettre touchant les jardins, & les autres agrémens du dehors. Comme l'empreſſement que j'avois de connoître quelqu'un de ces Meſſieurs, qui travaillent avec tant de gloire au Journal des Savans, qui ſous le nom d'*Acta Eruditorum* ſe lit dans le Monde des lettres, Monſieur Fritch ou Friſius, riche Libraire & très-honête homme, me procura la connoiſſance de celui-ci : connoiſſance qui fut ſuivie tout le temps de mon ſejour à Leipſic de tant de bons offices & de marques d'honêteté de ſa part, que tout ce que je vous en puis dire eſt infiniment au deſſous de ce qu'il merite, & de ce que j'en ai experimenté. Il eſt d'une des meilleures familles de la Ville, & peut-être plûtôt pour ſon divertiſſement, que pour aucun interêt il exerce la profeſſion d'Avocat ; ſon genie & ſon étude principale l'occupant à la lecture de la plûpart des Ouvrages François, Anglois, & Flamans, que l'on voit rapportez dans les Actes avec cette clarté, & cette fidélité, qui ſied ſi bien à des Journaliſtes ſincéres. Il poſſede outre cela, & les langues ſavantes, encore la langue Italienne, & a vû en voyageant tous les païs, dont il ſait les langages ; ſelon la loüable coûtume de ceux, qui voulant s'inſtruire à fond des choſes du monde,

monde, & des mœurs des nations, le font par leur propre experience, maîtresse infiniment plus habile, que les recits & les descriptions, qui perdent une si grande partie de leur force, & de leurs agrémens dans les livres. Cet homme, dis-je, encore plus habile & plus honête que je ne vous le décris, ayant trouvé en moi une occasion d'exercer son inclination bienfaisante, & de se venger, comme il disoit, des honêtetez qu'on avoit pratiqué envers lui, pendant qu'il voyageoit, m'offrit, & au delà de ses offres, me prêta la compagnie du monde la plus obligeante pour que je visse tout ce qu'il y avoit à voir de curieux dans la Ville & dans les dehors. Son entretien a outre cela le charme continuel des connoissances les plus particulieres du monde lettré, qu'on acquiert avec toute sorte de plaisir dans sa conversation. Ce fut par son moyen que je vis les Bibliothéques, & les lieux que je vous ai décrit dans ma précedente : mais comme tout le temps de ma demeure à Leipsic fut très-beau, nous fîmes encore des promenades hors de la Ville, qui eurent leurs agrémens particuliers, animées de sa présence, & de ses entretiens.

La plus fréquente & la plus agréable des promenades publiques se fait hors de la porte, qui regarde l'Orient, car au bout d'un

Faux-

Fauxbourg, qui joint la Ville de ce côté-là, il y a un grand enclos diverſifié d'étangs, de jardins, de grandes allées, & de divers réduits particuliers, où l'on peut ſe divertir au jeu, & égayer le jeu par la petite débauche, le Concierge du lieu ayant des liqueurs, & de quoy couvrir une table, où l'on ne veut faire que de goûter. L'été tout le monde va prendre le frais dans cet endroit, & c'eſt un plaiſir de voir pendant les beaux jours ce lieu rempli de toute ſorte de perſonnes, dont les unes ſe promenent dans les allées, les autres voguent ſur les étangs, d'autres jouënt ou boivent dans les divers réduits, placez au bout des allées, ou bâtis ſur les étangs mêmes.

Mais outre ce lieu ou promenade publique il y en a pluſieurs autres, qui appartiennent à des particuliers, & comme pleins de charmes plus rares, ne ſont ouverts qu'aux amis, & aux étrangers, qui ſe préſentent pour les voir. Entre ceux-ci il y a deux jardins qui emportent le prix, ſoit pour les agrémens dont ils ſont remplis, ſoit pour la ſingularité des choſes, que l'on y trouve, & qu'il eſt bien rare de trouver ailleurs. Ces deux lieux de délices ont été faits bâtir par deux freres de la famille Boſius, qui ayant acquis des richeſſes très-conſidérables par le négoce, & la marchandiſe, ont voulu, plus pour l'honneur de

leur

leur patrie que pour leur plaiſir particulier, laiſſer ces monumens de grandeur & de magnificence, qui font voir des cœurs auſſi généreux, que l'eſprit s'y eſt fait connoître éclairé dans le choix des raretez, qu'on y voit ramaſſées, & dans la forme dont on y a ménagé tous les agrémens. On aſſûre que la fabrique de la maiſon, qui accompagne un de ces jardins, ſes ornemens, & toutes les ſingularitez qui s'y trouvent, reviennent à un de ces Meſſieurs à plus de cent mille écus. D'où l'on peut inferer à quelles richeſſes l'induſtrie & le bonheur avoit fait parvenir cet honête homme, qui pouvoit ſans s'incommoder & pour le ſeul plaiſir faire une dépenſe, qui ne paroît réſervée qu'aux plus grands Princes, & qui feroit en état d'incommoder une perſonne de la qualité la plus haute, & la plus diſtinguée.

Dans l'un & dans l'autre on voit de belles orangeries, dont le prix eſt d'autant plus grand que dans l'Allemagne, & dans un païs auſſi froid qu'eſt la Saxe il faut un ſoin & une dépenſe toute autre pour les conſerver, qu'il n'en faut en Italie, ou dans les Provinces plus échauffées du ſoleil. Auſſi voit-on des bâtimens faits exprès pour retirer ces précieux ornemens des jardins, qui par leurs noms & leurs fruits d'or ſemblent faire la richeſſe principale des lieux de plaiſir,

ſir, pour les retirer, dis-je, & les conſerver pendant la rude ſaiſon, dans leſquelles retraites, s'ils n'ont pas le cortege des autres plantes, auſquelles la nature n'a pas accordé un prix ſi conſidérable, & qu'on abandonne à la rigueur des hivers, qui les trouvant expoſez à leurs frimats les dépoüillent de leurs verdures, & les réduiſent à un état d'inſenſibilité & de mort, elles ont en récompenſe le ſervice d'un appartement particulier, où l'art, & la richeſſe n'ont ômis aucun ſoin pour le rendre délicieux par l'abondance principalement des ouvertures ornées de vitres, qui laiſſent entrevoir au ſoleil ſa honte de voir ces plantes éternellement fleuriſſantes, nonobſtant ſa foibleſſe à les proteger dans une ſaiſon, qui ne ſemble ſucceder aux autres, que pour être la honte de la nature, & pour maltraiter tout ce qu'il y a de beau, & d'aimable dans le monde. Je dois vous dire à propos de cette orangerie que l'art y a triomphé glorieuſement de la nature; car pour ôter la force nuiſible aux vents ennemis il a creuſé un bel & grand Amphithéatre, au milieu duquel il y a un étang, qui de beaucoup inferieur au plain pied du jardin tient à couvert ſes arbres précieux de leurs haleines nuiſibles, & ne paroît abaiſſé que pour donner lieu à penetrer plus profondément dans les beautez de la nature,
qui

qui se découvre ici révétuë de ses plus beaux atours dans un parterre spacieux émaillé de toute sorte de fleurs.

Les grottes du cabinet de rocaille, les volieres, & les allées de haute & basse futaye, font une varieté aussi agréable qu'on le peut souhaiter, de retraites & de promenades à ceux qui visitent ces lieux délicieux, & qui enchantez par les attraits differens ne savent ausquels prêter leurs sens & leurs loüanges. Les viviers ménagez dans les mêmes espaces, la fertilité des arbres, qui offrent toute sorte de fruits au plaisir de la vûë & du goût, les éloignemens au moyen desquels l'art a pris plaisir de tromper la même vûë qu'il recrée, & de lui faire trouver de la complaisance & de la joye dans sa tromperie, sont des singularitez, qui demanderoient trop de temps, & une plume plus adroite que la mienne pour être historiées en détail. Je veux vous dire seulement qu'entre les plantes, qui donnent du fruit, non seulement tous ces endroits exposez aux rayons les plus forts du soleil sont tapissez d'espaliers d'abricots, de pêches, de coins, de poires, de toutes les especes les plus singulieres qui peuvent naître dans le païs, mais encore de vignes, de figues & d'amandes, desquelles, en dépit de la sterilité que cause ordinairement la rigueur du climat, on tire assez souvent des fruits

fruits portez à maturité, & si on ne les peut obtenir tels, on les fait servir de monument au soin & à la diligence d'une culture infatigable, à qui le Ciel par pure envie de ne pas accorder tous les agrémens à ce charmant sejour, se plaît à dérober injustement ces fruits dûs au travail, & au zele des jardiniers.

Entre les plantes encore plus rares on voit dans l'un de ces jardins un arbre de canelle, & de camphre, & un autre semblable en feuïlles à l'aloës, dont on assûre une singularité si remarquable que vous aurez de la peine à la croire, quoy qu'averée de la protestation de tous ceux qui l'ont vûë, & de mon aimable conducteur Monsieur Gotz en particulier. Celle-ci qui n'étoit pas la seule de son espece, & dont vous n'en aurez vû aucune en Italie, commença au bout de sept ans à pousser du centre de ses feuïlles, après un éclat comme d'un coup de canon, qui accompagna la rupture, une tige qui dans très-peu de jours crût à la hauteur de 18. à 20. pieds: ensuite de quoi ayant jetté des fleurs jaunes, & une espece de fruit, comme des grappes de raisins, en aussi peu de temps, sécha sur son pied sans autre violence, comme si elle avoit fait tout ce que la nature demande d'elle par cette production. Je vis cette plante déterrée, & j'admirai qu'elle

qu'elle eût acquis en si peu de temps, & retenu une dureté égale à celle d'un arbre le plus solide, un espace de temps si court ne paroissant pas capable de communiquer cette fermeté à une plante, qui croît si promtement à la grosseur de plus d'un bras; les plantes qui surmontent avec plus de facilité retenant une fragilité proportionnée par la raison, qui paroît naturelle, que leur grandeur si promte ne consistant que dans la coagulation des sucs les plus aqueux, ceux-ci ne peuvent acquerir une consistance que fort poreuse, & par conséquent très-peu solide.

Mais il y a bien d'autres effets, dont la Philosophie seroit bien embarassée à donner les veritables causes, & satisfaire un esprit difficile, qui voudroit des démonstrations sans replique. Je vous fais une rélation, non pas une explication raisonnée de ce que j'ai vû. Dans le plus grand de ces jardins, & dans l'Amphithéatre, dont je viens de vous parler, où il y a tant de plantes rares, il y a en face de l'orangerie une espece de tour, ou bâtiment, qui est un autre dépôt de singularitez très-curieuses. L'édifice a trois étages. Le plus bas très-proprement orné est destiné à prendre le frais dans les grandes chaleurs, sa situation enfoncée dans la terre, & son opposition au Septentrion, servant merveilleu-

ſement à cela. Le premier eſcalier conduit à un très-beau ſalon, dont le plafond eſt hiſtorié d'une aſſez bonne peinture, qui répréſente les viciſſitudes du jour & de la nuit, le tout avec les agrémens d'une bordure à demi-relief, qui unit la hauteur des murailles au plafond par une eſpece de demi-berceau, qui la fait paroître une voute. Aux deux côtez de la ſale il y a deux ſtatuës de ſtuc, dont l'une répréſente la fameuſe Venus de Medicis, & l'autre un Saturne qui dévore un de ſes enfans; l'ameublement de la ſale correſpondant à la propreté du lieu. Mais le troiſiéme étage eſt le plus riche, puis que dans un autre ſalon de la grandeur, & proportion du premier, on voit un étalage, qui regne tout autour, chargé de mille choſes très-rares & très-particulieres.

Outre quantité de ces meubles, & inſtrumens étrangers, & hors de l'uſage de nôtre monde, dont on voit des amas quaſi par tout, il y a bien trois cens bouteilles, ou vaſes de verre, de diverſe capacité & grandeur, dans chacun deſquels il y a quelque monſtre d'animaux conſervez au moyen d'une eau propre à cela. Et c'eſt une merveille, digne ſans doute d'un étonnement particulier qu'on en a pû trouver, & amaſſer un ſi grand nombre dans un ſeul lieu, ce qui n'a pû ſe faire ſans une recher-

cher-

cherche, & une dépense très-considérable. Il y en a de plus (ce qui est d'une rareté plus considérable) bien soixante gros tomes, tous très-bien reliez, dans chaque feuïlle desquels il y a une ou plusieurs tiges de quelque herbe particuliere, qui y est inserée avec la connoissance de son nom. Cet amas pouvant au moins contribuer à reconnoître celles qui nous sont décrites par les Anciens, en confrontant les marques qu'ils donnent de leurs especes particulieres avec celles qu'on trouve dans ce Recüeil.

Il ne faut nullement douter que cet amas n'ait coûté à Monsieur Bosius des sommes très-considérables, puis qu'une si grande varieté de plantes n'est nullement du crû d'une Province ou d'un païs particulier, & qu'ainsi il faut avoir employé des connoisseurs en divers Royaumes, pour en faire une recherche raisonnée & scientifique, puis que les noms de toutes y sont cotez. Elle est par conséquent, ou peut être d'une utilité très-grande à tous ceux qui se plaisent à la Botanique, ou qui font leur étude de cette connoissance, puis qu'ils ont là le moyen de s'éclaircir sur les formes individuelles de tant d'especes differentes, & pour ensuite en faire à coup sûr un usage important dans la préparation des médicamens. Le sentiment commun,

qui ſemble appuyé ſur les Saintes lettres ; étant qu'il n'y a aucune plante, ou herbe ſur la terre, pour mépriſable qu'elle paroiſſe, que Dieu n'ait préparée à quelque ſecours de l'homme malade, & à qui il n'ait donné par conſéquent quelque vertu ſpécifique, dont la connoiſſance eſt toûjours profitable.

Aux herbes attachées & diſpoſées dans ces livres, on a joint une quantité auſſi très-grande de ſemences de diverſes fleurs, herbes & fruits, tous particuliers, & toutes renfermées, chaque eſpece dans une phiole à part, & diſpoſées ſur un rang de l'étalage de même que les autres vaſes de verre remplis de monſtres, ſur un autre avec une propreté admirable pour le bel ordre, & les ornemens qui les accompagnent. Aſſûrément il y a peu de cabinets dans l'Europe, où il y ait un ſi grand amas de ſingularitez de cette eſpece, & l'Univerſité de Leipſic doit conter pour un ornement, & un ſecours très-conſidérable, la commodité d'avoir préſentes tant de matieres à exercer l'eſprit des jeunes gens & à les perfectionner dans les belles & utiles connoiſſances.

Mon Ange tutelaire Monſieur le Docteur Gotz rendoit encore plus plein le plaiſir, que j'avois de voir tant de belles choſes, par ſon honêteté à ſouffrir mon étonnement,

ment, & à me donner les moyens & le temps de décendre dans le détail de tout; lui à qui ces choses étoient connuës pour les avoir mille fois vûës: mais quoi que je ne puisse sans quelque honte me souvenir de son extréme complaisance, je ne puis lui en dénier le plaisir que je sai qu'il prenoit à m'obliger en cela, la plus grande satisfaction des ames bien nées étant celle d'obliger & de faire du bien à ceux, que le hazard même expose à leurs bienfaits.

Nous passâmes quelquefois en nous promenant autour de la Ville auprès du Château placé dans un coin des murailles, & bâti en une espece de triangle assez petit. Cela nous donna occasion de nous entretenir des Princes Jaques & Constantin Sobieski, qui y sont retenus, pour les raisons que vous savez. La solitude de ces Princes est à la verité quelque chose de pitoyable, puis qu'ils y sont gardez si étroitement qu'ils ne peuvent conferer qu'avec peu de personnes, outre celles qui sont précisément de leur service. Mais vous m'avouërez aussi que la jalousie d'Etat est dans un Souverain interessé, une délicatesse, qu'on ne doit pas espérer d'aigrir impunément, & qui la met en droit d'user des ressentimens les plus rigoureux contre ceux qui osent la blesser. La fortune s'étoit déja montrée assez ennemie de la famille de ces Prin-

ces, pour ne la pas irriter par de nouveaux efforts à la faire plier contre ſon gré à leur faveur. Cependant il eſt évident que les mauvais conſeils avoient engagé ces Princes dans des intrigues, qui n'ont gueres coûtume d'avoir d'autres iſſuës que le précipice, & un précipice d'autant moins à plaindre que ceux qui y tombent, ont cherché leur malheur de gayeté de cœur. Je vous ai entretenu dans ma lettre précedente de la derniere élection du Roi de Pologne, tombée ſur la perſonne de Monſieur l'Electeur de Saxe, au grand déplaiſir d'un parti, qui avoit tout mis en œuvre pour attirer à ſoi les vœux, & la Couronne. Il n'y a rien de rare dans la qualité des Rivaux que S. A. Electorale a eu dans cette concurrence; ce qui paroît être de ſingulier, & entrepris contre les régles de la prudence humaine, eſt la tentative, qui a ſuivi l'élection déja faite & agréée, dans laquelle il paroît que s'étoient engagez, non ſeulement les premiers concurrens à la Couronne, mais ceux-mêmes, qui ne pouvoient raiſonnablement en rien eſpérer pour eux de cette cabale.

Le Primat à la tête du parti qui avoit voulu le Prince de Conti, inconſolablement chagrin d'avoir manqué ſon premier coup, avoit hauſſé la main pour fraper le ſecond par le détrônement du Roi. Mais ceux

ceux qui n'avoient aucune eſpérance pour eux, ni d'autres plus grands avantages à ſe promettre d'une ſeconde élection, étoient-ils bien conſeillez de prêter les mains à l'entrepriſe, & de hazarder le tout pour rien ? La vengeance ne pouvoit raiſonnablement avoir aucune force pour les pouſſer à ce concours, puis qu'ils connoiſſoient avec la derniere évidence, que l'écart qu'on avoit fait d'eux dans le premier choix, ne venoit nullement de celui qu'ils ſe mettoient en état de détruire, qu'au contraire, il provenoit uniquement du peu d'égard qu'avoient eu pour eux, ceux-là mêmes qu'ils ſecondoient dans cette révolte. L'honêteté & la reconnoiſſance envers un Roi, qui ne leur avoit au moins fait ſentir aucun effet de mauvaiſe volonté, devoit les retenir dans l'inaction, & dans le repos, s'il y en avoit qui vouluſſent la guerre. Cependant comme il y a une eſpece de deſtin, qui nous entraîne ſouvent contre nos propres lumieres, ces Princes ſe ſont non ſeulement trouvez du côté des ennemis de S. M. mais encore, à ce que porte la renommée, des perſonnes engagées des plus avant dans le parti contraire & occupées avec un ſoin particulier à le faire prévaloir.

C'étoit trop préſumer de la bonne fortune, que de ſe flater que le Roi, qui avoit un ſi grand interêt à détourner les

mauvais effets de la conſpiration, ne prendroit pas tous les moyens d'en arrêter le cours, & ce qui eſt capital dans de ſemblables intrigues, de ſe ſaiſir de leurs perſonnes, s'il en avoit le moyen. C'étoit encore trop ſe promettre que d'eſpérer pouvoir traiter impunément ces deſſeins pernicieux à toutes les têtes Couronnées, ſur les terres de l'Empereur, qui a montré juſqu'à préſent tant d'eſtime pour la perſonne du Roi Auguſte. Auſſi quand celui-ci après l'enlevement des Princes, eût envoyé le Prince de Furſtemberg à Vienne pour faire connoître à S. M. Imperiale les raiſons qu'il avoit eu de les faire arrêter en Sileſie, l'Empereur n'en a témoigné aucun déſagrément, & peut-être en aura-t-il témoigné de la joye, & approuvé en toute maniere ce qui avoit été fait, s'il eſt vrai, comme on le dit alors à Vienne, que le Roi a fait voir dans les papiers ſurpris avec les Princes par des preuves authentiques que ceux-ci avoient la main en d'autres affaires, qui regardoient directement le deſſervice de S. M. Imperiale, & l'avancement de la Rebellion de Hongrie.

Je ne veux pas vous aſſûrer abſolument ce dernier fait. Il eſt certain ſeulement qu'on en parla après l'arrivée du Prince de Furſtemberg à Vienne, & qu'on ne dit point que l'Empereur informé qu'il fut par

ce

ce Prince témoignât de vouloir faire aucun office pour leur délivrance; c'eſt pourquoi ils ont été retenus juſqu'à préſent, ſans que le Roi ait fait publier autre choſe ſur le ſujet de leur détention, ſinon que la confédération qui lui étoit rebelle, pouvant avoir quelque vûë ſur eux, pour en élever l'un ou l'autre ſur le trône, il avoit voulu ôter aux mal intentionnez les moyens de lui donner un concurrent & de lui oppoſer un rival. Il eſt même ſûr que S. M. Polonoiſe offrit de leur rendre dès lors même la liberté, pourvû que S. M. Imperiale voulût s'engager à faire en ſorte qu'ils ſe ſéparaſſent du parti de ſes ennemis, & ne leur prêtaſſent aucun concours; ce qui fait voir la ſincerité de ſes intentions, & l'honêteté de ſa conduite à leur égard, & combien ſon cœur eſt généreux envers ceux-là mêmes qui travaillent à lui faire le plus grand outrage, en le privant de ſa Couronne.

Vous ſavez auſſi que quelque empreſſement, qu'ait témoigné à Rome la Reine leur mere pour engager le Pape à procurer leur liberté, celui-ci n'a jamais voulu prêter aucun office pour cela, voyant bien que ce n'étoit pas le moyen de procurer la paix à la Pologne, qu'il lui ſouhaite de toute ſon ame, que de mettre en liberté ceux qui travaillent à y faire regner la confuſion.

Au contraire S. Sainteté a jusqu'à présent été constante à employer ses offices auprès du Primat & de la nation pour les réünir à leur Roi legitime, & on ne doute point qu'il ne fasse tout ce qui sera en lui pour le maintenir sur le trône, nonobstant toutes les raisons, & les efforts, qu'on pourra faire au contraire pour le rendre favorable au nouveau Roi que la conspiration a élû, & qu'il semble que la France aussi bien que la Suede veuïlle reconnoître. En effet le Saint Pere en useroit bien mal, s'il en usoit autrement: puis que s'étant une fois déclaré pour le bon parti, & pour un Roi qu'il avoit reconnu legitime, aussi bien que toutes les autres Puissances Chrétiennes, quand même les efforts des Rebelles arriveroient à l'opprimer, & à triompher de la bonne cause, aucune raison ni d'Etat ni de conscience ne l'oblige à l'abandonner; son titre de Pere commun & de Chef de l'Eglise l'obligeant au contraire à ne se jamais départir de la défense d'une cause, qu'il a une fois reconnuë juste; cette défense pouvant beaucoup contribuer à la faire triompher, & ce triomphe lui pouvant acquerir beaucoup d'honneur & de gloire.

Vous me demandez sans doute ce que font ces illustres Prisonniers dans leur solitude. Je sai qu'on les laisse joüir de tous

les

les bons traitemens qui sont dûs à leur qualité, & qui sont compatibles avec leur condition présente, c'est à dire qu'ils ont un nombre de domestiques suffisant à leur besoin, & qu'ils peuvent se promener par le Château autant que le peut souffrir la sûreté de leur détention. Mais vous pouvez bien vous imaginer qu'on ne leur permet point de commerce avec aucun de ceux qui pourroient coopérer à leur fuite, ou à quelque dessein de cette nature. Au reste on dit qu'ils s'appliquent l'un & l'autre à faire au tour de petits ouvrages d'ivoire, occupation qui a été jugée digne, ou au moins qui a été l'amusement de plusieurs autres Princes, qui en ont fait leur plaisir quoi qu'ils jouïssent d'une entiere liberté. Le bruit court du moment que je vous écris qu'on traite de leur élargissement, & qu'on ne dispute que de la qualité des assûrances, que le Roi exige de leur conduite à son égard pour l'avenir. Pour moi je ne doute nullement, que dès que le Roi aura obtenu (comme il le faut espérer, & comme il semble que les choses s'y vont acheminant) des avantages assez considérables sur ses ennemis pour faire espérer leur entiere reduction, il rendra la liberté à ces Princes, qui auront pû se convaincre par leur propre experience qu'il n'y a pas si loin qu'il semble du trône à la prison, quoi que de la

pri-

prison au trône il y ait des espaces quasi infinis à mésurer.

Vous étes peut-être curieux après que je vous ai parlé du Château de Leipsic, devenu la prison des Princes Sobieski, & où ils sont en sûreté plus par l'éloignement qu'il y a des frontieres de la Pologne que par la force de la place, d'où il seroit le plus facile du monde de les enlever, si un parti considérable pouvoit s'en approcher, vous voulez peut-être savoir, dis-je, ce qui est des murailles & des fortificatons de la Ville. Je pourrois vous répondre ce que le Chevalier Bernini répondit au Roi Très-Chrétien, qui l'avoit fait venir de Rome à Paris pour avoir son avis touchant ce qu'on pourroit ajoûter au Louvre pour le rendre parfait, savoir qu'il y avoit de la place, & des pierres pour faire un beau Palais, de même qu'il y a à Leipsic le plus bel endroit du monde pour en faire une Ville forte. Les murailles sont assez bonnes en quelques endroits, très-foibles en d'autres. Il y a des eaux, dont on pourroit remplir le fossé, & rendre les murailles de plus difficile approche. Rien ne domine le terrein, dès le dehors, & avec des travaux réguliers, on en feroit une place d'une très-bonne défense. Mais à quel propos, si la place n'est pas frontiere, & à moins que de retomber dans les temps mal-

malheureux des guerres d'Allemagne, qui ſe faiſoient ſentir par tout, & où l'on avoit beſoin que toutes les places fuſſent fortes pour y être à couvert des fureurs d'un ennemi, qui ſous prétexte de défendre la liberté des peuples, les rendoit tous malheureux, à moins, dis-je, que de retomber dans ces temps de miſére & de rage, le nombre des places fortes ne peut ſervir qu'à faire naître de la jalouſie entre les Princes, & à donner le moyen aux Gouverneurs, & aux garniſons de tyranniſer les Villes & la campagne.

Ce n'eſt pas que les Etats du Roi Auguſte en Allemagne ne ſoient à mon avis très-dangereuſement menacez, ſi le malheur vouloit que ſes ennemis le chaſſaſſent de la Pologne. Car alors qui doute que le Roi de Suede, & celui de la conſpiration, ne vouluſſent porter la guerre dans ces Etats ſous le prétexte de leur faire payer la dépenſe qu'ils auroient faite à le chaſſer, & ſe dédommager en Allemagne des frais de la guerre de Pologne? Mais il faut eſpérer que le Ciel ne pouſſera pas ſi loin ſon courroux contre une nation, qui n'a aucune part dans les crimes d'une autre, & qui d'ailleurs porte déja d'aſſez grandes charges pour ſe délivrer de la crainte & de la violence de ces ennemis, qui la tourmenteroient ſans aucune raiſon.

L'Ar-

L'Arcenal de Leipsic est considérable, & le Roi en a tiré une quantité de canons pour le service de ses armées en Pologne, sans l'avoir notablement dégarni. On m'assûra que celui de Dresden étoit encore pourvû d'une belle artillerie, ce qui est encore moins surprenant, puis que Dresden est la Capitale Résidence ordinaire des Electeurs, & outre cela place quasi frontiere. La levée des troupes commandée par S. M. Polonoise en ses Etats de Saxe étoit suspenduë à Leipsic pendant le temps de la foire, pour n'effaroucher personne dans un concours de négoce & de paix, mais on devoit la poursuivre immédiatement après la foire. Je remarquai ici comme à Dresden que le peuple n'entroit pas de bon cœur dans les desseins du Roi, & qu'on n'entendoit pas volontiers parler de levées & de guerre. Et qui est-ce, s'il n'est désesperé, ou forcé, qui laisse les emplois pacifiques, & le repos de sa petite condition quelque peu qu'elle soit accommodée, pour se donner à une profession toute meurtriere, & où il faut perir, ou se rendre le bourreau de son prochain, contre qui on n'a aucune colere, ou sujet de ressentiment? Cependant le monde en est là, & les Princes mêmes les plus justes, & qui souhaitent le plus sincérement le bien & le repos de leurs peuples, sont souvent forcez à les sacrifier à l'in-

l'interêt de leur défense, s'ils ne veulent souffrir qu'un autre Souverain sans raison & sans justice les rende misérables.

Je reviens à des discours plus agréables. Il y avoit à Leipsic à l'occasion de la foire des théatres de Comédie, & d'Opera, & tous les autres amusemens avec lesquels certaines gens s'étudient à donner du plaisir, & attraper de l'argent. La troupe des Comédiens étoit Françoise, & ceux qui recitoient dans l'Opéra parloient Alleman. Comment croyez-vous, Monsieur, que plût un Opéra Alleman à un homme qui en a tant ouïs en Italie, & chantez dans la belle langue Italienne qui est si propre au chant, & à la Musique? Il me plût cependant, & soit que l'abstinence & le jûne que je gardois depuis long-temps me fit trouver la viande bonne, ou soit qu'en effet la chose fût bonne en elle-même, j'y pris tout le plaisir que j'en pouvois espérer. Il faut vous dire que la Musique étoit Italienne, & la même entierement que je me souvins d'avoir autrefois ouïe à Venise, comme le sujet étoit le même. Ce qui me fit faire une réfléxion à la gloire du compositeur des vers Allemans, qui avoit sû mésurer la quantité de ses syllabes à celles de l'original Italien, ce qui lui étoit nécessaire pour pouvoir les accommoder à la Musique, qui ne me parut pas avoir souffert aucun changement.

gement. Ceci me fit ſouvenir d'un Poëte Italien ſi habile dans ſon art, qu'il mettoit les mêmes vers Latins en autant de vers Italiens ſans y changer quaſi que l'idiome, & au contraire rendoit en Latin les vers Italiens avec la même juſteſſe; en quoi on ne peut nier qu'il n'y ait une force d'eſprit, & d'imagination qui n'eſt pas commune. La Comédie Françoiſe fit tout ce qu'elle pût pour me bien réjouïr, mais je vous avouë que bien que tous les Acteurs fuſſent aſſez bons, je n'y trouvai point ces manieres vraiment comiques, & ces ſels qui aſſaiſonnent quaſi toutes les paroles & les expreſſions Italiennes. Quoi que le nombre de ceux qui ont des manieres ridicules & mépriſables ſoit fort grand dans le monde, cependant l'habileté de les contrefaire n'eſt pas commune, & ſouvent au lieu d'exciter le plaiſir & la joye par une imitation agréable, on cauſe du chagrin & du dépit de voir des efforts inutiles, & qui ont un effet tout contraire à celui qu'on voudroit produire. Je finis avec les proteſtations ordinaires d'être veritablement,

MONSIEUR,

Leipſic. Vôtre très-humble.

Fin du premier Tome.



A AMSTERDAM
Chez JAQUES DESBORDES.